

Je prends un fiacre et je m'en vais raconter l'aventure à Coraline. Elle en rit beaucoup et demeura d'accord que le prince m'avait joué un fort vilain tour. Elle loua la présence d'esprit avec laquelle j'avais affecté un empêchement; mais elle ne me mit pas à même de la convaincre que j'avais trompé la duchesse.

Cependant je nourrissais quelque espérance, et je soupçonnais qu'elle ne me croyait pas assez amoureux.

Trois ou quatre jours après, soupant tête à tête avec elle, je lui dis tant de choses et je lui demandai mon congé en termes si clairs, qu'elle me renvoya au lendemain : Le prince, me dit-elle, ne reviendra de Versailles qu'après-demain, ainsi demain nous irons à la garenne, nous dînerons tête à tête, nous chasserons au furet et nous reviendrons contents à Paris.

— A la bonne heure.

Le lendemain à dix heures nous montons dans un cabriolet et nous arrivons à la barrière. Au moment de la passer, voilà un vis-à-vis à livrée étrangère, et celui qui s'y trouvait se met à crier : Arrête ! arrête !

C'était le chevalier de Wirtemberg qui, sans même daigner m'honorer d'un regard, commence à dire des douceurs à Coraline, puis, mettant toute sa tête dehors, il lui parle à l'oreille. Elle lui répond de la même façon, puis elle me dit en me prenant la main et d'un air riant : — J'ai une grande affaire avec ce prince : allez à la garenne, mon cher ami ; dinez-y, chassez et venez me voir demain. En même temps elle descend, monte dans le vis-à-vis, et me voilà resté comme la femme de Loth, mais non pas immobile.

Lecteur, si tu t'es trouvé dans une situation pareille, il te sera facile de t'imaginer le genre de fureur dont je me sentis saisi ; si pareille chose ne t'est jamais arrivée, tant mieux pour toi, mais alors il est inutile que je cherche à t'en donner une idée : tu ne me comprendrais pas.

Le cabriolet me devint en horreur et je sautai en bas en disant au cocher de s'en aller au diable ; et, prenant le

premier fiacre que je trouvai, je m'en fus droit chez Patu, auquel je contai mon aventure écumant presque de fureur. Au lieu de me plaindre ou de partager mon ressentiment, Patu, plus sage, rit de mon aventure et me dit : — Je voudrais volontiers que pareille chose me fût arrivée : car tu es certain d'être en possession de cette belle à la première rencontre.

— Je n'en veux plus ; je la méprise trop.

— Tu aurais dû la mépriser plus tôt. Mais, puisque c'est une affaire faite, veux-tu, pour te dédommager, que nous allions dîner à l'hôtel du Roule ?

— Ma foi, oui ; le projet est excellent : partons.

L'hôtel du Roule était fameux à Paris, et je ne le connaissais pas encore. La maîtresse l'avait meublé avec élégance, et elle y tenait douze à quatorze nymphes choisies, avec toutes les commodités qu'on peut désirer : bonne table, bons lits, propreté, solitude dans de superbes bosquets. Son cuisinier était excellent et ses vins exquis. Elle s'appelait M^{me} Paris, nom de guerre sans doute, mais qui satisfaisait à tout. Protégée par la police, elle était assez loin de Paris pour être sûre que ceux qui allaient visiter son établissement libéral étaient des gens au-dessus de la classe moyenne. La police intérieure était réglée comme un papier de musique, et tous les plaisirs y étaient soumis à un tarif raisonnable. On payait six francs pour déjeuner avec une nymphe, douze pour y dîner, et le double pour y passer la nuit. Je trouvai que la maison était au-dessus de sa réputation et qu'elle valait mieux que la garenne.

Nous montons dans un fiacre, et Patu dit au cocher :

— A Chaillot.

— J'entends, mon bourgeois.

Après une demi-heure de course, il s'arrête à une porte cochère sur laquelle on lisait : *Hôtel du Roule*.

La porte était fermée. Un suisse à grosses moustaches sort d'une porte bâtarde, et vient gravement nous toiser. Nous jugeant gens de mine, il ouvre et nous entrons. Une femme borgne d'environ cinquante ans, mais qui portait

encore les restes d'une belle femme, nous aborde, et, après nous avoir salués poliment, elle nous demande si nous venons dîner chez elle. Sur notre réponse affirmative, elle nous mène dans une belle salle où nous voyons quatorze jeunes personnes toutes belles et uniformément mises en robes de mousseline. A notre aspect elles se levèrent et nous firent une révérence très-gracieuse. Toutes à peu près du même âge, les unes blondes, les autres brunes ou châtaines : il y avait de quoi contenter tous les goûts. Nous les parcourons en disant quelques mots à chacune et nous fixons notre choix. Les deux élues, poussant un cri de joie, nous embrassent avec une volupté qu'un novice aurait pu prendre pour de la tendresse, et nous entraînent dans le jardin en attendant qu'on vint nous appeler pour dîner. Ce jardin était vaste et artistement distribué pour servir les amours et les plaisirs chargés de les représenter. M^{me} Paris nous dit :

— Allez, messieurs, allez jouir du bel air et de la sécurité sous tous les rapports ; ma maison est le temple de la tranquillité et de la santé.

La belle que j'avais choisie avait quelque chose de Coraline, et cette circonstance me la fit trouver délicieuse. Mais au milieu de la plus douce occupation on nous appela pour dîner. Nous fûmes assez bien servis ; et le dîner nous avait donné de nouvelles dispositions, quand, montre à la main, la borgnesse vint nous prévenir que notre partie était finie. Le plaisir était mesuré à l'heure.

Je dis un mot à Patu, et, après quelques considérations philosophiques, s'adressant à madame la gouvernante :

— Nous allons renouveler la dose, lui dit-il, en doublant le salaire.

— Vous en êtes les maîtres, messieurs.

Nous montons, et, après notre second choix, nous renouvelons notre promenade. Même désagrément que la première fois par la rigoureuse exactitude de la dame. — Bah ! c'est trop fort, madame.

— Mon ami, montons pour la troisième fois, faisons un nouveau choix et passons ici la nuit.

- Projet délicieux, auquel je souscris de grand cœur.
- M^{me} Paris approuve-t-elle le plan ?
- Je ne l'aurais pas mieux fait, messieurs ; c'est fait de main de maître.

Arrivés dans la salle, et notre choix étant fait, toutes les autres se moquèrent des premières, qui n'avaient point su nous captiver ; et elles, pour se venger, leur dirent que nous étions des flandrins.

Pour le coup, je fus étonné de mon choix. J'avais pris une véritable Aspasia, et je remerciai le hasard qu'elle me fût échappée les deux premières fois, puisque j'avais la perspective de la posséder quatorze heures de suite. Cette beauté s'appelait Saint-Hilaire ; et c'est la même qui, sous ce nom, devint célèbre en Angleterre avec un riche lord qui l'y mena l'année d'après. D'abord, piquée de ce que je ne l'avais distinguée ni la première ni la seconde fois, elle me regardait avec fierté et dédain ; mais je ne tardai pas à lui faire comprendre que cela était heureux, puisqu'elle en resterait plus longtemps avec moi. Alors elle commença à rire et devint charmante.

Cette fille avait de l'esprit, de la culture et des talents, tout ce qu'il lui fallait enfin pour réussir dans la carrière qu'elle parcourait. Patu, pendant que nous soupions, me dit en italien qu'il était près de la choisir lorsque je la pris, et le lendemain il me dit qu'il avait dormi toute la nuit. La Saint-Hilaire fut très-contente de moi et s'en vanta à ses camarades. Elle fut cause que je fis plusieurs visites à l'hôtel du Roule, et elle en fut toujours l'objet : elle était toute glorieuse de m'avoir fixé.

Ces visites furent cause que je me refroidis pour Coraline. Un musicien de Venise, nommé Guadani, beau, savant dans son art et plein d'esprit, sut la captiver trois semaines après que je me fus brouillé avec elle. Le beau garçon, qui n'avait que l'apparence de la virilité, la rendit curieuse, et fut cause de sa rupture avec le prince, qui la trouva en flagrant délit. Cependant Coraline sut l'amadouer, et quelque temps après ils se réconcilièrent, et de si bonne foi qu'un poupon en fut le résultat. Ce fut une

filles, que le prince nomma Adélaïde et qu'il dota. Après la mort de son père, le duc de Valentinois, le prince la quitta tout à fait pour aller épouser M^{lle} de Brignole, Génoise, et Coraline devint maîtresse du comte de la Marche, aujourd'hui prince de Conti. Coraline ne vit plus, non plus qu'un fils qu'elle en eut et que le prince nomma comte de Montréal.

M^{me} la dauphine accoucha d'une princesse qu'on décora du titre de Madame de France.

Au mois d'août on fit au Louvre l'exposition des tableaux que les peintres de l'Académie royale de peinture exposaient au public, et, n'y voyant aucun tableau de bataille, je conçus le projet d'appeler mon frère à Paris. Il était à Venise et il avait du talent dans ce genre. Parosseli, seul peintre de batailles que la France possédât, étant mort, je crus que François pourrait y réussir et y faire sa fortune. J'écrivis en conséquence à M. Grimani et à mon frère, et je les persuadai; néanmoins il ne vint à Paris qu'au commencement de l'année suivante.

Louis XV, qui aimait passionnément la chasse, avait coutume d'aller passer chaque année six semaines à Fontainebleau. Il était toujours de retour à Versailles à la mi-novembre. Ce voyage lui coûtait, ou plutôt coûtait à la France cinq millions. Il menait avec lui tout ce qui pouvait contribuer aux plaisirs de tous les ministres étrangers et de sa nombreuse cour. Il se faisait suivre par les comédiens français et italiens et par ses acteurs et actrices de l'Opéra.

Pendant ces six semaines, Fontainebleau était beaucoup plus brillant que Versailles; malgré cela, l'Opéra, les théâtres Français et Italien ne manquaient pas à Paris, tant les acteurs attachés à ces spectacles étaient nombreux.

Le père de Baletti, qui avait parfaitement recouvré sa santé, devait y aller avec Silvia et toute la famille. Ils m'invitèrent à les y accompagner et à accepter un logement dans une maison qu'ils y avaient louée.

L'occasion était belle; j'étais avec des amis; je ne crus

pas devoir refuser, car je n'aurais pu m'en procurer une meilleure pour connaître toute la cour de Louis XV et tous les ministres étrangers. J'allai me présenter à M. de Morosini, aujourd'hui procureur à Saint-Marc et alors ambassadeur de la république à Paris.

Le premier jour qu'on donna l'opéra, il me permit de le suivre : c'était une musique de Lulli. J'étais assis dans le parquet, précisément au-dessous de la loge de la Pompadour, que je ne connaissais pas. A la première scène, je vois la fameuse le Maur qui entre en scène et qui fait un cri si fort et si inattendu que je la crus folle. Je fis un petit éclat de rire et de très-bonne foi, ne m'imaginant point que personne pût le trouver mauvais. Un cordon-bleu qui était auprès de la marquise me demanda d'un ton sec de quel pays j'étais. Du même ton je lui réponds : De Venise.

— J'y ai été et j'y ai beaucoup ri au récitatif de vos opéras.

— Je le crois, monsieur, et je suis sûr que personne ne s'est avisé de vous empêcher de rire.

Ma réponse, un peu verte, fit rire M^{me} de Pompadour, qui me demanda si j'étais vraiment de là-bas.

— D'où donc, de là-bas ?

— De Venise ?

— Venise, madame, n'est pas là-bas ; elle est là-haut.

Cette réponse fut trouvée plus singulière que la première, et voilà toute la loge en consultation pour savoir si Venise était là-bas ou là-haut. On trouva apparemment que j'avais raison, car on ne m'attaqua plus. J'écoutais cependant l'opéra sans rire ; mais comme j'étais enrhumé, je me mouchais souvent. Le même cordon-bleu, m'adressant de nouveau la parole, me dit qu'apparemment les fenêtres de ma chambre n'étaient pas bien fermées. Ce monsieur que je ne connaissais pas était le maréchal de Richelieu. Je lui répondis qu'il se trompait, car mes fenêtres étaient *calfeutrées*. Aussitôt toute la loge part d'un éclat de rire, et je demeurs confondu, parce que je sentis mon tort ; j'aurais dû prononcer *calfeutrées*. Mais ces eu

et ces *u* font le supplice de la plupart des nations étrangères.

Une demi-heure après, M. de Richelieu me demanda laquelle des deux actrices me plaisait le plus pour la beauté.

— Celle-là, monsieur.

— Mais elle a de vilaines jambes.

— On ne les voit pas, monsieur; et dans l'examen de la beauté d'une femme, la première chose que *j'écarte*, ce sont les jambes.

Ce mot, dit par hasard, et dont je ne sentais pas la portée, me donna de l'importance et rendit toute la loge curieuse de me connaître. Le maréchal sut qui j'étais de M. Morosini, lequel me dit, de la part du duc, que je lui ferais plaisir de lui faire ma cour. Mon bon mot de hasard devint fameux, et M. le maréchal me fit l'accueil le plus gracieux. Parmi les ministres étrangers, celui auquel je m'attachai le plus fut milord maréchal d'Écosse Keith, qui l'était du roi de Prusse. J'aurai occasion de parler de lui.

Le lendemain de mon arrivée à Fontainebleau j'allai seul à la cour, et je vis Louis XV, le beau roi, allant à la messe et toute la famille royale, et toutes les dames de la cour, qui me surprirent par leur laideur autant que celles de la cour de Turin m'avaient surpris par leur beauté. — Cependant au milieu de tant de laiderons, je fus surpris par la vue d'une beauté véritable. Je demande qui est cette dame. C'est, me répond un seigneur mon voisin, M^{me} de Brionne, plus sage encore que belle; car non-seulement il n'y a aucune histoire sur son compte, mais elle n'a pas même fourni à la médisance le moindre motif pour en inventer une.

— On n'en a peut-être rien su.

— Ah! monsieur, on sait tout à la cour.

J'allais seul rôdant dans les appartements intérieurs, lorsque je vis tout à coup une douzaine de femmes laides, qui avaient plutôt l'air de courir que de marcher: elles étaient si mal placées sur leurs jambes qu'elles paraissaient tomber le visage en avant. Quelqu'un se trouvant à

ma portée, la curiosité me poussa à demander d'où elles venaient et pourquoi elles allaient ainsi.

Elles sortent de chez la reine qui va dîner, et elles marchent si mal parce que leurs pantoufles ont des talons de six pouces de haut, ce qui les oblige à marcher les jarrets pliés pour ne pas tomber sur le nez.

— Pourquoi ne portent-elles pas des talons plus bas ?

— C'est la mode.

— Oh ! la sotte mode !

J'enfile une galerie au hasard, et je vois le roi qui passe, ayant un bras appuyé de tout son long sur les épaules de M. d'Argenson. Oh ! servilité ! pensai-je en moi-même ; un homme peut-il se soumettre ainsi à porter le joug, et un homme peut-il se croire si fort au-dessus des autres pour prendre des allures pareilles ?

Louis XV avait la plus belle tête qu'il soit possible de voir, et il la portait avec autant de grâce que de majesté. Jamais habile peintre n'est parvenu à rendre l'expression de cette magnifique tête quand ce monarque la tournait avec bienveillance pour regarder quelqu'un. Sa beauté et sa grâce forçaient l'amour de prime abord. Je crus en le voyant avoir rencontré la majesté idéale que j'avais été si choqué de ne pas trouver dans le roi de Sardaigne ; et je ne doutai pas que M^{me} de Pompadour ne fût amoureuse de cette belle physionomie lorsqu'elle brigua la connaissance de ce souverain. Je me trompais peut-être ; mais la figure de Louis XV forçait le spectateur à penser ainsi.

J'arrive dans une salle superbe, où je vois une douzaine de courtisans qui se promenaient et une table d'au moins douze couverts, qui cependant n'était préparée que pour une seule personne.

— Pour qui est ce couvert ?

— Pour la reine. La voilà qui vient.

Je vois la reine de France, sans rouge, simplement vêtue, la tête couverte d'un grand bonnet, ayant l'air vieux et la mine dévote. Dès qu'elle fut près de la table, elle remercia gracieusement deux nonnes qui y déposaient une assiette avec du beurre frais. Elle s'assit, et aussitôt

les douze courtisans se placèrent en demi-cercle à dix pas de la table : je me tins auprès d'eux imitant leur respectueux silence.

Sa Majesté commença à manger sans regarder personne, tenant les yeux baissés sur son assiette. Ayant trouvé bon un mets qu'on lui avait servi, elle y revint, et alors elle parcourut des yeux le cercle devant elle, sans doute pour voir si, dans le nombre de ses observateurs, il n'y avait pas quelqu'un à qui elle dût compte de sa friandise. Elle le trouva et dit :

— Monsieur de Lowendal !

A ce nom, je vois un superbe homme qui s'avance en inclinant la tête, et qui dit : — Madame.

— Je crois que ce ragoût est une fricassée de poulets.

— Je suis de cet avis, madame.

Après cette réponse, faite du ton le plus sérieux, la reine continue à manger, et le maréchal reprend sa place à reculons. La reine acheva de dîner sans dire un mot de plus et rentra dans son appartement comme elle en était venue. Je pensai que si la reine de France faisait ainsi tous ses repas, je n'aurais pas envié l'honneur d'être son commensal.

J'étais enchanté d'avoir vu ce guerrier fameux à qui Berg-op-Zoom avait dû se soumettre ; mais je souffrais de voir un aussi grand homme être obligé de répondre sur une fricassée de poulets du même ton qu'un juge prononce une sentence de mort.

Riche de cette anecdote, j'en régalai la société chez Silvia pendant un excellent dîner où se trouvait l'élite de l'agréable compagnie.

A quelques jours de là, me trouvant à dix heures du matin en haie, avec une foule de courtisans, pour avoir le plaisir toujours nouveau de voir passer le roi qui allait à la messe, plaisir auquel il faut ajouter celui de voir à découvert et en entier le sein et les épaules de Mesdames de France, ses filles, je vois la Cavamacchi, que j'avais laissée à Césène sous le nom de M^{me} Querini. Si je fus surpris de la voir, elle ne le fut pas moins en me voyant dans un

endroit comme celui-là. Le marquis de Saint-Simon, premier gentilhomme de la chambre du prince de Condé, lui donnait le bras.

— M^{me} Querini à Fontainebleau ?

— Vous ici ? Je me souviens de la reine Élisabeth qui dit : *Pauper ubique jacet*.

— La comparaison est très-juste, madame.

— Je badine, mon cher ami ; je viens ici pour voir le roi, qui ne me connaît pas ; mais demain l'ambassadeur me présentera.

Elle se mit en haie à cinq ou six pas de moi du côté par où le roi devait sortir. Sa Majesté entra ayant M. de Richelleu à son côté, et il se mit à lorgner la prétendue M^{me} Querini. Elle ne lui plut pas sans doute, car, tout en continuant à marcher, il dit à son ami ces paroles remarquables, que Juliette dut entendre :

— Nous en avons ici de plus bellès.

L'après-dîner j'allai chez l'ambassadeur de Venise. Je le trouvai au dessert en grande compagnie, ayant à sa droite M^{me} Querini qui me dit les choses les plus flatteuses et les plus amicales ; chose extraordinaire dans une évaporée qui n'avait aucun sujet de m'aimer, car elle savait que je la connaissais à fond et que j'avais su la mener ; mais, comprenant la raison de tout son manège, je me résolus à ne point la désobliger, et même à lui rendre, par une noble vengeance, tous les bons offices en mon pouvoir.

Étant venue à parler de M. de Querini, l'ambassadeur lui fit compliment sur ce qu'il lui avait rendu justice en l'épousant.

— C'est, ajouta-t-il, ce que je ne savais pas.

— Il y a cependant plus de deux ans, dit Juliette.

— C'est un fait, dis-je à mon tour ; car il y a deux ans que le général Spada l'a présentée sous le nom et avec le titre de son excellence M^{me} Querini à toute la noblesse de Césène, où j'avais l'honneur de me trouver.

— Je n'en doute pas, dit l'ambassadeur en me fixant, puisque Querini lui-même me l'écrit.

Quelques instants après, comme je me disposais à par-

tir, l'ambassadeur, prétextant quelques lettres dont il voulait me communiquer le contenu, me pria de passer avec lui dans son cabinet, et là il me demanda ce qu'on disait à Venise de ce mariage.

— Personne n'en sait rien, et on dit même que l'ainé de la maison des Querini allait épouser une Grimani; mais j'écrirai cette nouvelle à Venise.

— Quelle nouvelle?

— Que Juliette est vraiment Querini, puisque Votre Excellence la présentera pour telle à Louis XV.

— Qui vous l'a dit?

— Elle-même.

— Il se peut qu'elle ait changé d'avis.

Je lui rapportai alors les paroles que le roi avait dites à M. de Richelieu à son sujet. — Cela, dit Son Excellence, me fait deviner pourquoi Juliette ne désire plus lui être présentée. J'ai su plus tard que M. de Saint-Quentin, ministre secret des volontés particulières de Louis, était allé après la messe dire à la belle Vénitienne qu'il fallait que le roi de France eût bien mauvais goût, puisqu'il ne l'avait pas trouvée plus belle que plusieurs autres dames qui étaient à sa cour. Juliette partit de Fontainebleau le lendemain.

J'ai parlé, au commencement de mes Mémoires, de la beauté de Juliette : elle avait dans sa physionomie des charmes extraordinaires ; mais elle en avait usé trop longtemps pour qu'ils ne fussent pas un peu fanés à Fontainebleau.

Je la revis chez l'ambassadeur à Paris, et elle me dit en riant qu'elle avait plaisanté en se disant madame Querini, et que je lui ferais plaisir de ne la nommer à l'avenir que par son vrai nom de comtesse Preati. Elle me pria d'aller la voir à l'hôtel de Luxembourg où elle logeait. J'y allai souvent pour m'amuser de ses intrigues ; mais j'eus le bon esprit de ne jamais m'en mêler.

Elle passa quatre mois à Paris, et eut le talent de rendre fou M. Zanchi, secrétaire de l'ambassade de Venise, homme aimable, noble et lettré. Elle le rendit si amou-

reux, qu'il était résolu de l'épouser ; mais, par un caprice dont peut-être elle se repentit plus tard, elle le maltraita, et le sot en mourut de chagrin. Le comte de Kaunitz, ambassadeur de Marie-Thérèse, eut du goût pour elle, ainsi que le comte de Zinzendorf. Le médiateur de ces amours passagères était un certain abbé Guasco, peu favorisé des dons de Plutus, et qui, laid par-dessus tout, ne pouvait espérer quelques faveurs que par ses complaisances. Mais l'homme sur lequel elle avait jeté un dévolu et dont elle voulait devenir la femme, était le comte de Saint-Simon. Ce comte l'aurait épousée, si elle ne lui avait pas donné de fausses adresses pour qu'il s'informât de sa naissance. La famille Preati de Vérone la renia, comme de juste. M. de Saint-Simon, qui, malgré son amour, avait conservé du bon sens, eut la force de la quitter. Enfin Paris ne fut pas l'*Eldorado* pour ma belle compatriote : car elle fut obligée d'y laisser ses diamants en gage. De retour à Venise, elle y épousa le fils de ce même Uccelli qui, seize ans plus tôt, l'avait tirée de la misère. Elle est morte il y a dix ans.

J'allais toujours prendre mes leçons de français chez mon bon vieux Crébillon : malgré cela mon langage, rempli d'italianismes, me faisait souvent dire en compagnie l'opposé de ma pensée ; mais il résultait presque toujours de mes *quiproquo* des plaisanteries curieuses qui faisaient fortune ; et, ce qu'il y avait de bon, c'est que mon jargon ne me préjudiciait pas sous le rapport de l'esprit ; il me procurait, au contraire, de belles connaissances.

Plusieurs dames comme il faut me prièrent d'aller leur enseigner l'italien, pour se procurer, disaient-elles, le plaisir de m'apprendre le français : dans cet échange, je gagnais plus qu'elles.

M^{me} Préodot, qui était une de mes élèves, me reçut un jour dans son lit en me disant qu'elle n'avait pas envie de prendre sa leçon, parce qu'elle avait pris médecine le soir. Traduisant alors sottement une phrase italienne, je lui demande, avec le ton de l'intérêt le plus marqué, si elle avait bien *déchargé* ?

— Monsieur, que me demandez-vous donc? vous êtes insoutenable!

Je renouvelle ma question : nouvelle explosion de sa part.

— Ne prononcez jamais ce mot affreux!

— Vous avez beau vous fâcher, c'est le mot propre.

— Très-sale, au contraire, monsieur; mais brisons. Voulez-vous déjeuner?

— Non, c'est fait : j'ai pris un *café* avec deux *savoyards*.

— Ah! bon Dieu! je suis perdue : quel furieux déjeuner! Expliquez-vous.

— J'ai pris un *café* et j'ai mangé deux *savoyards* trempés dedans, ainsi que je le fais tous les matins.

— Mais c'est bête, mon ami. Un *café*, c'est la boutique où on le vend, et ce qu'on prend, c'est une tasse de *café*.

— Bon! est-ce que vous buvez la tasse? Nous disons en Italie un *café*, et nous avons l'esprit de ne pas croire que c'est la boutique.

— Il veut avoir raison. Et les deux *savoyards*, comment les avez-vous avalés?

— Trempés dedans; car ils n'étaient pas plus gros que ceux que vous avez sur votre table.

— Et vous appelez cela des *savoyards*? Dites des biscuits.

— En Italie, nous les appelons des *savoyards*, parce que c'est en Savoie qu'on les a inventés; et ce n'est pas ma faute si vous avez pensé que j'avais avalé deux commissionnaires du coin, gros gaillards que vous surnommez *Savoyards* à Paris, et qui bien souvent n'ont jamais été en Savoie.

Voilà son mari qui entre, et elle de lui raconter tout notre entretien. Il en rit beaucoup, mais il me donna raison. Sa nièce vient dans ces entrefaites : c'était une jeune personne de quatorze ans, sage, modeste et pleine d'esprit. Je lui avais donné cinq ou six leçons, et comme elle aimait beaucoup la langue et qu'elle s'y appliquait sans relâche, elle commençait à parler. Voulant me faire un compliment en italien, *Signore*, me dit-elle, *sono incantata di vi vedere in buona salute.*

— Je vous remercie, mademoiselle ; mais, pour traduire *je suis charmée*, il faut dire *ho piacere* ; et, pour rendre *de vous voir*, il faut dire *di vedervi*.

— Je croyais, monsieur, qu'il fallait mettre le *vi* devant.

— Non, mademoiselle, nous le mettons derrière.

Voilà monsieur et madame qui se pâment de rire, la demoiselle confuse, et moi interdit et désespéré d'avoir dit une bêtise de cette force ; mais c'était fait. Je prends un livre en boudant, dans l'espoir de faire cesser leur rire : il dura une semaine. Cette équivoque malotruie courut tout Paris, et me donna une sorte de célébrité qui ne diminua que lorsque je vins à mieux connaître la force de la langue. Crébillon rit beaucoup de ma balourdise, et me dit qu'une autre fois il fallait dire après, et non pas derrière. Mais pourquoi toutes les langues n'ont-elles pas le même génie ! Au reste, si les Français se divertissaient des fautes que je faisais dans leur langue, je ne prenais pas mal ma revanche en relevant certains usages ridicules. Monsieur, dis-je à quelqu'un, comment se porte madame votre épouse ?

— Vous lui faites bien de l'honneur.

— Eh ! de grâce, monsieur, de quel honneur peut-il s'agir quand on ne parle que de santé ?

Je vois au bois de Boulogne un jeune homme qui fait caracoler son cheval dont il n'est pas le maître, et qui finit par le jeter à terre. J'arrête le cheval, je cours au secours du jeune homme que j'aide à se relever.

— Monsieur s'est-il fait du mal ?

— Oh ! merci, monsieur ; au contraire.

— Comment, diable, au contraire ! vous vous êtes donc fait du bien ? Recommencez, monsieur.

Et mille contre-sens pareils. Mais c'est l'esprit de la langue.

Je me trouvais un jour pour la première fois chez madame la présidente de N., quand son neveu, brillant colfichet, arriva : elle me présenta en lui disant mon nom et ma patrie.

— Comment donc, monsieur, vous êtes Italien? Par ma foi, vous vous présentez si bien, que j'aurais gagé que vous étiez Français.

— Monsieur, en vous voyant, j'ai couru le même risque; j'aurais gagé que vous étiez Italien.

J'étais à dîner chez lady Lambert avec nombreuse et brillante compagnie. On vint à observer une cornaline que j'avais au doigt, sur laquelle était gravée, avec beaucoup d'art, la tête de Louis XV. Ma bague fait le tour de la table, et chacun trouve la ressemblance frappante.

Une jeune marquise, qui passait pour pétiller d'esprit, me dit de l'air le plus sérieux :

— Est-ce vraiment une antique?

— La pierre, madame, sans doute.

Tout le monde rit, excepté l'aimable étourdie, qui n'y fit pas attention. Au dessert, on parla du rhinocéros qu'on montrait pour vingt-quatre sous, à la foire Saint-Germain.

— Allons le voir! allons le voir!

Nous montons en voiture, et nous arrivons. Nous faisons plusieurs tours dans les allées pour trouver l'endroit. J'étais le seul cavalier; je protégeais deux dames contre la foule, et la spirituelle marquise nous précédait. Au bout de l'allée où l'on nous avait dit que se trouvait l'animal, il y avait un homme assis pour recevoir l'argent. Il est vrai que cet homme, vêtu à l'africaine, était basané et d'une grosseur énorme; mais néanmoins il avait forme humaine et très-masculine, et la belle marquise n'aurait pas dû s'y méprendre. Cependant l'étourdie va droit à lui, et :

— Est-ce vous, monsieur, le rhinocéros?

— Entrez, madame, entrez.

Nous étouffions de rire; et la marquise, en voyant l'animal, se crut obligée de faire des excuses au maître en l'assurant que de sa vie elle n'avait vu de rhinocéros, et que, par conséquent, il ne devait pas s'offenser si elle s'était trompée.

Un jour, étant au foyer de la Comédie-Italienne, où, pendant les entr'actes, les plus grands seigneurs viennent pour causer et s'amuser avec les actrices qui s'y tiennent

assises en attendant leur tour dans les rôles qu'elles jouent, j'étais assis près de Camille, sœur de Coraline, que je faisais rire en lui contant fleurette. Un jeune conseiller, qui trouvait mauvais que je l'occupasse, suffisant dans ses propos, m'attaqua sur une idée que j'exprimais d'une pièce italienne, et se permit de montrer sa mauvaise humeur en critiquant ma nation. Je lui répondais de bricole en regardant Camille qui riait et la compagnie qui faisait cercle, attentive à l'assaut qui, jusque-là, n'étant que de l'esprit, n'avait rien de désagréable. Mais il parut vouloir devenir sérieux lorsque le petit-maître, faisant tourner le discours sur la police de la ville, dit que depuis quelque temps il était dangereux d'aller à pied la nuit dans les rues de Paris.

— Dans le courant du mois passé, ajouta-t-il, la place de Grève a vu sept pendus, parmi lesquels il y avait cinq Italiens. C'est étonnant.

— Rien d'étonnant à cela, repris-je, car les honnêtes gens vont se faire pendre loin de leur pays; et pour preuve de cela, soixante Français furent pendus dans le courant de l'année dernière entre Naples, Rome et Venise. Ainsi, cinq fois douze font soixante, et vous voyez que ce n'est qu'un troc.

Les rieurs furent pour moi, et le beau conseiller partit un peu confus. Un des assistants, qui trouva ma réplique bonne, s'approcha de Camille, et lui demanda à l'oreille qui j'étais. Voilà la connaissance faite. C'était M. de Marnigni, que je fus enchanté de connaître, à cause de mon frère que j'attendais de jour en jour. M. de Marnigni était surintendant des bâtiments du roi, et l'Académie de peinture dépendait de lui. Je lui en parlai, et il me promit gracieusement de le protéger. Un autre jeune seigneur, ayant lié conversation avec moi, me pria de l'aller voir : c'était le duc de Matalone.

Je lui dis que je l'avais vu enfant à Naples huit ans auparavant, et que j'avais de grandes obligations à son oncle don Lelio. Le jeune duc en fut enchanté, et nous devinmes intimes.

Mon frère arriva à Paris au printemps de 1751, et vint loger avec moi chez M^{me} Quinson. Il commença à travailler avec succès pour des particuliers; mais sa principale idée étant de faire un tableau pour le livrer au jugement de l'Académie, je le présentai à M. de Marigni, qui l'accueillit avec distinction, et l'encouragea en lui promettant sa protection. En conséquence il se mit à l'étude, qu'il suivit avec beaucoup de soin.

M. de Morosini, ayant terminé son ambassade, était retourné à Venise, et M. de Mocenigo était venu le remplacer. Je lui étais recommandé par M. de Bragadin, et il m'ouvrit sa maison, ainsi qu'à mon frère, se trouvant intéressé à le protéger en qualité de Vénitien et de jeune artiste qui cherchait à faire fortune par le moyen de son talent.

M. de Mocenigo était d'un caractère fort doux; il aimait le jeu et il perdait toujours: il aimait les femmes et il était malheureux, parce qu'il ne savait pas s'y prendre. Deux ans après son arrivée à Paris, il devint amoureux de M^{me} de Colande, et, n'ayant pu s'en faire aimer, il se tua.

M^{me} la dauphine accoucha du duc de Bourgogne, et les réjouissances qui eurent lieu à cette occasion me paraissent incroyables aujourd'hui en voyant ce que cette même nation fait contre son roi. La nation veut se rendre libre; son ambition est noble, car l'homme n'est pas fait pour être esclave de la volonté d'un autre homme, mais chez une nation populeuse, grande, spirituelle et légère, que deviendra cette révolution? C'est au temps à nous l'apprendre.

Le duc de Matalone me fit faire connaissance avec les princes don Marc-Antoine et don Jean-Baptiste Borghèse, Romains qui se divertissaient à Paris, où ils vivaient sans faste. J'eus occasion de remarquer que, lorsque ces princes romains étaient présentés à la cour de France, on ne leur donnait que le titre de marquis. On refusait de même le titre de prince aux princes russes qui se faisaient présenter à la cour: on les appelait *knees*, et cela leur était égal,

puisque ce mot veut dire prince. La cour de France fut toujours sottement minutieuse sur l'article des titres. On était avare et on l'est encore du simple titre de monsieur, qui d'ailleurs court les rues : on disait *sieur* à toute personne qui n'était pas titrée. J'ai observé que le roi n'appelait ses évêques que par leur nom d'abbé, quoique ces messieurs tiennent fort à leurs titres. Il affectait aussi de ne connaître aucun seigneur de son royaume lorsque son nom n'était pas inscrit au nombre de ceux qui le servaient.

La hauteur de Louis XV cependant n'était que celle qu'on lui avait inculquée dans son éducation ; elle ne lui était pas naturelle. Lorsqu'un ambassadeur lui présentait quelqu'un, le présenté se retirait avec la certitude que le roi l'avait vu ; mais c'était tout. Du reste le roi était fort poli, et surtout envers les dames, même vis-à-vis de ses maîtresses en public. Il disgraciait quiconque osait leur manquer le moins du monde, et personne ne possédait mieux que lui la grande vertu royale qu'on nomme dissimulation. Gardien fidèle d'un secret, il était enchanté quand il se croyait sûr que personne que lui ne le savait.

Le chevalier d'Éon en est un petit exemple ; car le roi seul savait et avait toujours su que c'était une femme, et toute la querelle que ce faux chevalier eut avec le bureau des affaires étrangères fut une comédie que le roi laissa aller jusqu'à sa fin pour s'en divertir.

Louis XV était grand en tout, et il aurait été sans défauts si la flatterie ne l'eût forcé d'en avoir. Mais comment aurait-il pu s'en reconnaître quand on lui répétait chaque jour qu'il était le meilleur des rois ? Or, roi, dans l'idée qu'on lui avait donnée de lui-même, était quelque chose d'une nature trop au-dessus de la simple humanité pour qu'il ne fût pas autorisé à se croire une espèce de dieu. Triste destinée des rois ! De vils flatteurs font constamment tout ce qu'il faut pour les réduire au-dessous de la condition d'homme.

La princesse d'Ardore accoucha dans ce temps-là d'un jeune prince. Son mari, qui était ambassadeur de Naples,

désira que Louis XV en fût le parrain, et le roi y consentit. Il fit cadeau à son filleul d'un régiment; mais la mère, qui n'aimait pas le militaire, n'en voulut point. M. le maréchal de Richelieu m'a dit qu'il n'avait jamais vu le roi rire de si bon cœur qu'en apprenant ce singulier refus.

Je connus chez la duchesse de Fulvie M^{lle} Gaussin, qu'on appelait Lolotte. Elle était maîtresse de lord Albemarle, ambassadeur d'Angleterre, homme d'esprit, très-noble et très-généreux. Il se plaignit un soir à son amie de ce qu'elle louait la beauté des étoiles qui brillaient au firmament tandis qu'elle savait qu'il ne pouvait pas lui en faire présent. Si lord Albemarle avait été ministre en France lors de la rupture entre la France et l'Angleterre, il aurait tout accommodé, et la malheureuse guerre qui fit perdre à la France tout le Canada n'aurait pas eu lieu. Il n'est pas douteux que la bonne harmonie entre deux nations ne dépende le plus souvent des ministres respectifs qu'elles tiennent auprès des cours qui sont dans le cas ou dans le danger de se brouiller.

Quant à la maîtresse de ce noble lord, il n'y avait qu'un sentiment sur son compte. Elle avait toutes les qualités pour devenir sa femme; et les premières maisons de France n'ont pas trouvé que le titre de milady Albemarle lui fût nécessaire pour l'accueillir avec distinction, et aucune dame n'était choquée de la voir assise à son côté, quoiqu'on sût qu'elle n'avait point d'autre titre que celui de maîtresse du lord. Elle était passée des bras de sa mère dans ceux de lord Albemarle à l'âge de treize ans, et sa conduite fut toujours respectable. Elle eut des enfants que milord reconnut, et elle mourut comtesse d'Éronville. Je parlerai d'elle plus tard.

J'eus également occasion de faire la connaissance chez M. de Mocenigo d'une dame vénitienne, veuve du chevalier Winne, Anglais. Elle venait de Londres avec ses enfants, et elle avait dû y aller pour leur assurer l'héritage de feu son époux, auquel ils auraient perdu leur droit s'ils ne s'étaient pas déclarés de la religion anglicane. Elle

retournait à Venise, contente de son voyage. Elle avait avec elle sa fille aînée, jeune personne de douze ans, qui, malgré sa jeunesse, portait sur son beau visage tous les caractères de la perfection. Elle vit aujourd'hui à Venise, veuve du comte de Rosenberg, mort à Venise, ambassadeur de l'impératrice-reine Marie-Thérèse. Elle y brille par sa sage conduite et par toutes les vertus sociales dont elle est ornée. Personne ne lui trouve que le seul défaut de n'être pas riche ; mais elle ne s'en aperçoit que par la nécessité où elle se trouve de ne point faire tout le bien qu'elle voudrait.

Le lecteur verra, dans le chapitre suivant, comment j'eus un petit démêlé avec la justice française.

CHAPITRE XIII.

Mon affaire avec la justice parisienne. — M^{lle} Vesian.

La fille cadette de mon hôtesse, M^{lle} Quinson, jeune personne de quinze à seize ans, venait souvent chez moi sans y être appelée. Je ne fus pas longtemps à m'apercevoir qu'elle m'aimait ; et je me serais trouvé ridicule si je m'étais avisé de faire le cruel avec une brune piquante, vive, aimable, et qui avait une voix ravissante.

Pendant les quatre ou cinq premiers mois, il n'y eut entre elle et moi que des badinages d'enfants ; mais une nuit, étant rentré fort tard et l'ayant trouvée profondément endormie sur mon lit, je ne crus pas devoir l'éveiller, et, m'étant déshabillé, je me mis à côté d'elle. Elle me quitta à la pointe du jour.

Il n'y avait pas trois heures que Mimi m'avait quitté, quand une marchande de modes vint avec une fille charmante me demander à déjeuner. Je trouvais la jeune fille bien digne d'un déjeuner ; mais ayant besoin de repos, après m'être entretenu une heure avec elles, je les priai de sortir. Comme elles s'en allaient, voilà M^{me} Quinson qui

entre avec sa fille pour faire mon lit. Je passe ma robe de chambre, et je me mets à écrire.

— Ah! les vilaines drôlesses! s'écrie la mère.

— A qui en avez-vous, madame?

— L'énigme n'est pas très-obscur, monsieur : voilà ces draps abimés.

— J'en suis fâché, ma chère dame; mais changez-les, et le mal sera réparé.

Elle sort en grommelant des menaces :

— Si jamais elles y reviennent, elles verront beau jeu.

Mimi étant restée seule avec moi, je lui fais des reproches sur son imprudence. Elle me répond en riant que l'Amour avait envoyé ces femmes pour protéger l'innocence. Depuis ce jour Mimi ne se gêna plus; elle venait partager ma couche quand l'envie lui en prenait, à moins que je ne la renvoyasse, et le matin elle regagnait facilement sa chambre. Mais, au bout de quatre mois, cette belle m'annonça que notre secret serait bientôt dévoilé. J'en suis fâché, lui dis-je; mais je ne saurais qu'y faire.

— Il faut penser à quelque chose.

— Penses-y.

— A quoi veux-tu que je pense? Arrive que pourra : le parti que je prends est de n'y point penser.

Vers le sixième mois, sa rotondité devint si forte que sa mère, ne pouvant plus douter du fait, se mit en fureur, et à force de coups elle l'obligea à déclarer le père. Mimi me nomma, et peut-être ne mentit-elle pas.

Riche de cette découverte, M^{me} Quinson vient chez moi comme une furie. Elle se jette dans un fauteuil, et, après avoir repris haleine, elle me chargea d'injures et finit par me signifier qu'il fallait que j'épousasse sa fille. A cette intimation, sachant de quoi il s'agit et voulant couper court, je lui dis que j'étais marié en Italie.

— Eh! pourquoi donc êtes-vous allé faire un enfant à ma fille?

— Je vous assure que je n'ai pas eu cette intention. Mais d'ailleurs qui vous a dit que ce soit moi qui l'ai fait?

— Elle-même, monsieur, et elle en est sûre.

— Je lui en fais mon compliment ; mais moi, madame, je vous certifie que je suis tout prêt à jurer que je n'en suis pas sûr.

— Ainsi donc ?

— Ainsi rien. Si elle est grosse, elle accouchera.

Elle descend en proférant des malédictions et des menaces, et le lendemain je fus cité devant le commissaire du quartier. Je me rends à la citation et j'y trouve la dame Quinson armée de toutes pièces. Le commissaire, après les questions préliminaires en usage dans la chicane, me demanda si je convenais d'avoir fait à la fille Quinson l'injure dont la mère, présente, se plaignait.

— Monsieur le commissaire, veuillez, je vous prie, écrire mot pour mot la réponse que je vais vous faire.

— Fort bien.

— Je n'ai fait aucune injure à Mimi, fille de la plaignante, et je m'en rapporte à la fille elle-même, qui a toujours eu pour moi autant d'amitié que j'en ai pour elle.

— Elle déclare être enceinte de vous.

— Cela est possible, mais ce n'est pas sûr.

— Elle dit que c'est certain, puisqu'elle assure n'avoir vu aucun autre homme que vous.

— Si cela est vrai, elle est malheureuse ; car sur ce point un homme ne peut en croire d'autre femme que la sienne.

— Que lui avez-vous donné pour la séduire ?

— Rien, car loin de l'avoir séduite, je l'ai été par elle ; et nous nous trouvâmes d'accord dans l'instant, car je suis facile à séduire par une jolie femme.

— Était-elle intacte ?

— Je n'en ai été curieux ni avant ni après ; ainsi, monsieur, je n'en sais rien.

— Sa mère vous demande une satisfaction et la loi vous condamne.

— Je n'ai aucune satisfaction à donner à la mère ; et pour ce qui est de la loi, je m'y soumettrai lorsqu'on me l'aura fait connaître et qu'on m'aura convaincu que je l'ai enfreinte.

— Vous en êtes déjà convaincu ; car trouvez-vous qu'un homme qui fait un enfant à une fille honnête dans une maison où il est habitué ne viole pas les lois de la société ?

— J'en conviens lorsque la mère se trouve trompée ; mais lorsque cette même mère envoie sa fille dans la chambre d'un jeune homme, ne doit-on pas la juger disposée à souffrir en paix tous les accidents qui peuvent en être la suite ?

— Elle ne vous l'a envoyée que pour qu'elle vous servit.

— Aussi m'a-t-elle servi comme je l'ai servie ; et si elle me l'envoie ce soir et que cela convienne à Mimi, je la servirai de mon mieux ; mais rien par force ni hors de ma chambre, dont j'ai toujours payé le loyer avec exactitude.

— Vous direz ce que vous voudrez, mais vous payerez l'amende.

— Je ne dirai que ce que je croirai juste et je ne payerai rien ; car il n'est pas possible qu'il y ait une amende à payer là où il n'y a nulle violation de droit. Si l'on me condamne, je réclamerai jusqu'en dernier ressort et jusqu'à ce que l'équité me rende justice ; car, monsieur, je sais que, tel que je suis, je n'aurai jamais ni la maladresse ni la lâcheté de refuser mes caresses à une jolie femme qui me plaira et qui viendra les provoquer dans ma propre chambre, et surtout quand je me croirai sûr qu'elle y vient du consentement de sa mère.

Je signai l'interrogatoire après l'avoir préalablement lu, ensuite je sortis. Le lendemain, le lieutenant de police me fit appeler, et après m'avoir entendu, ainsi que la mère et la fille, il me renvoya absous, et condamna la mère à payer les frais. Cela ne m'empêcha pas de céder aux larmes de Mimi pour défrayer sa mère pendant ses couches. Elle eut un garçon que l'on envoya à l'Hôtel-Dieu, au profit de la nation. Mimi s'enfuit bientôt de la maison maternelle pour monter sur les tréteaux du théâtre de la foire Saint-Laurent. N'étant point connue, elle n'eut pas de peine à trouver un amant qui la prit pour vierge. Je la trouvai très-jolie.

— Je ne savais pas, lui dis-je, que tu fusses musicienne.

— Je le suis comme toutes mes camarades, dont aucune ne connaît une note de musique. Les filles de l'Opéra n'en connaissent guère plus, et malgré ça, avec de la voix et du goût, on chante à ravir.

Je l'invitai à donner à souper à Patu, qui la trouva charmante. Elle finit mal, et disparut.

Les Italiens obtinrent dans ce temps-là la permission de donner sur leur théâtre des parodies d'opéras et de tragédies. Je connus à ce théâtre la célèbre Chantilly, qui avait été maîtresse du maréchal de Saxe, et qu'on appelait Favart, parce que le poète de ce nom l'avait épousée. Elle chanta dans la parodie de *Thétis et Pélée*, de M. de Fontenelle, le rôle de Tonton au milieu du bruit des applaudissements. Elle rendit amoureux de ses grâces et de son talent un homme du plus grand mérite, l'abbé de Voisenon, avec lequel je fis une connaissance aussi intime qu'avec Crébillon. Tous les ouvrages de ce théâtre qui passent pour être de M^{me} Favart, et qui en portent le nom, sont de ce célèbre abbé, qui fut élu membre de l'Académie après mon départ de Paris. Je cultivai une connaissance que je savais apprécier, et il m'honora de son amitié. Ce fut de moi que l'abbé de Voisenon conçut l'idée de faire des oratoires en vers : ils furent chantés pour la première fois aux Tuileries les jours où les théâtres sont fermés pour cause de religion. Cet aimable abbé, auteur secret de plusieurs comédies, avait une petite santé attachée à un très-petit corps : il était tout esprit et gentillesse, et fameux par ses bons mots saillants, tranchants, et qui pourtant n'offensaient personne. Il était impossible qu'il eût des ennemis, car sa critique glissait à fleur de peau. Un jour qu'il venait de Versailles, lui ayant demandé ce qu'il y avait de nouveau :

— Le roi bâille, me dit-il, parce qu'il doit venir demain au parlement pour y tenir un lit de justice.

— Pourquoi appelle-t-on cela un lit de justice ?

— Je n'en sais rien, si ce n'est parce que la justice y dort.

J'ai retrouvé le vivant portrait de cet illustre écrivain à Prague, dans la personne de M. le comte François Hardig, actuellement ministre plénipotentiaire de l'empereur à la cour de Saxe.

L'abbé de Voisenon me présenta à Fontenelle, qui avait alors quatre-vingt-treize ans. Bel esprit, savant aimable, physicien profond, fameux par ses bons mots, Fontenelle ne savait pas faire un compliment sans l'animer d'esprit et d'obligeance. Je lui dis que je venais de l'Italie exprès pour le voir.

— Avouez, monsieur, me dit-il, que vous vous êtes fait attendre bien longtemps.

Repartie à la fois obligeante et critique, qui relevait d'une manière spirituelle et délicate le mensonge de mon compliment Il me fit présent de ses ouvrages, et il me demanda si je goûtais les spectacles français : je lui dis que j'avais vu à l'Opéra *Thétis et Pelée*. Cette pièce est de lui ; et lorsque je lui en eus fait l'éloge, il me répondit que c'était une *tête pelée*.

— J'étais hier aux Français, on donnait *Athalie*.

— C'est le chef-d'œuvre de Racine, monsieur ; et Voltaire a eu tort de m'accuser de l'avoir critiquée en m'attribuant une épigramme dont personne n'a jamais connu l'auteur et qui finit par deux très-mauvais vers :

Pour avoir fait pis qu'Esther,
Comment diable as-tu pu faire ?

J'ai entendu dire que M. de Fontenelle avait été le tendre ami de M^{me} de Tencin, que M. d'Alembert était le fruit de leur intimité, et que Le Rond n'avait été que son père nourricier. J'ai connu d'Alembert chez M^{me} de Grafigni. Ce grand philosophe avait le secret de ne jamais paraître savant lorsqu'il se trouvait en société de personnes aimables qui n'avaient point de prétention au savoir et aux sciences, et il avait l'art de donner de l'esprit à ceux qui raisonnaient avec lui.

La seconde fois que je revins à Paris, après ma fuite des Plombs, je me faisais une fête de revoir l'aimable et

vénérable Fontenelle ; mais il mourut quinze jours après mon arrivée, au commencement de 1757.

La troisième fois que je retournai à Paris avec l'intention d'y finir mes jours, je comptais sur l'amitié de M. d'Alembert ; mais il mourut comme Fontenelle, quinze jours après mon arrivée, vers la fin de 1783. Aujourd'hui je sens que j'ai vu Paris et la France pour la dernière fois. L'effervescence populaire m'a dégoûté et je suis trop vieux pour en espérer la fin.

M. le comte de Looz, ambassadeur du roi de Pologne et électeur de Saxe à la cour de Versailles, m'invita en 1751 à traduire en italien un opéra français susceptible de grandes transformations et grands ballets annexés au sujet même de l'opéra, et je fis choix de *Zoroastre* de M. de Cahusac. Je dus adapter les paroles à la musique des chœurs, chose difficile. Aussi la musique resta belle. mais la poésie italienne ne brillait pas. Malgré cela le monarque généreux me fit remettre une belle tabatière d'or, et je réussis à faire un grand plaisir à ma mère.

Vers le même temps M^{lle} Vesian arriva à Paris avec son frère. Elle était toute jeune, bien élevée, novice, belle et aimable au possible : elle avait son frère avec elle. Son père, ancien officier au service de France, était mort à Parme, sa ville natale. Restée orpheline sans aucun moyen d'existence, elle suivit le conseil qu'on lui donna de vendre tout ce que son père avait laissé de meubles et d'effets, et de se rendre à Versailles pour tâcher d'y obtenir de la justice et de la bonté du roi une petite pension pour la faire vivre. En descendant de la diligence, elle prit un fiacre et se fit conduire dans un hôtel garni le plus voisin du Théâtre-Italien. Le hasard voulut qu'elle vint descendre à l'hôtel de Bourgogne, où je logeais.

Le matin on me dit que, dans une chambre voisine de la mienne, il y avait deux jeunes Italiens, frère et sœur, nouvellement arrivés, fort jolis l'un et l'autre, mais qu'ils étaient mince ment montés. Italiens, jeunes, pauvres et nouveaux débarqués, c'étaient là bien des motifs pour exciter ma curiosité. Je vais à leur porte, je frappe et

voilà un jeune homme en chemise qui vient m'ouvrir.

— Monsieur, me dit-il, je vous demande excuse si je viens vous ouvrir en cet état.

— C'est à moi à vous faire les miennes. Je viens, en ma double qualité de voisin et de compatriote, vous offrir mes services.

Un matelas par terre annonçait le lit qu'avait occupé le jeune homme; un lit dans une alcôve, caché par des rideaux, me fit deviner la sœur. Je la prie de m'excuser d'être venu l'interrompre sans m'informer si elle était levée.

Elle me répond sans me voir que, fatiguée du voyage, elle avait dormi un peu plus qu'à l'ordinaire; mais qu'elle allait se lever si je voulais lui en donner le temps.

— Je m'en vais dans ma chambre, mademoiselle, et j'aurai l'honneur de revenir dès que vous me ferez appeler : je suis à telle chambre.

Un quart d'heure après, au lieu de me faire appeler, je vois entrer une jeune et belle personne qui me fait avec grâce une révérence modeste, en me disant qu'elle venait me rendre ma visite, et que son frère allait venir à l'instant.

Je la remercie en l'invitant à s'asseoir, et je lui exprime tout l'intérêt qu'elle m'inspire. Sa reconnaissance se montre plus encore dans son ton de voix que dans ses expressions, et, captivant déjà sa confiance, elle me conte avec naïveté, mais non sans une sorte de dignité, sa courte histoire ou plutôt sa situation, et elle achève en me disant :

— Il faut que je me procure dans la journée un logement moins cher, car il ne me reste plus que six francs.

Je lui demande si elle a des lettres de recommandation, et elle tire de sa poche un paquet de papiers contenant sept ou huit certificats de bonnes mœurs, d'indigence, et un passe-port.

— Voilà donc tout ce que vous avez, ma chère compatriote?

— Oui; je me présenterai avec mon frère au ministre de la guerre, et j'espère qu'il aura pitié de moi.

— Vous ne connaissez personne ?

— Personne, monsieur, vous êtes le premier homme en France auquel j'aie dit mon histoire.

— Je suis votre compatriote, et vous m'êtes recommandée par votre situation autant que par votre âge. Je veux être votre conseil, si vous le voulez.

— Ah ! monsieur, que ne vous devrai-je pas !

— Rien. Donnez-moi vos papiers, je verrai ce que je puis en faire. Ne dites votre histoire à personne. Que l'on ignore complètement votre état, et ne sortez pas de cet hôtel. Voilà deux louis que je vous prête jusqu'à ce que vous soyez en état de me les rendre.

Elle les accepta, pénétrée de reconnaissance.

Mademoiselle Vesian était une brune de seize ans, intéressante dans toute la force de l'expression, parlant bien français et italien, ayant des formes, des manières très-gracieuses, et un ton de noblesse qui lui donnait beaucoup de dignité. Elle me conta ses affaires sans bassesse, mais sans cet air de timidité qui semble naître de la crainte que la personne qui écoute ne veuille profiter de la détresse qu'on lui confie. Elle n'avait l'air ni humilié ni hardi : elle avait de l'espoir et ne vantait pas son courage. Son maintien n'annonçait aucune prétention de vouloir faire parade de sa vertu, quoiqu'elle eût un certain air de pudeur qui aurait imposé à quiconque aurait pu vouloir lui manquer. J'en sentis l'effet sur moi-même ; car malgré ses beaux yeux, sa belle taille, la fraîcheur de son teint, sa belle peau, son négligé, enfin tout ce qui peut tenter un homme et qui m'inspirait les plus brûlants désirs, je ne me sentis pas un instant de velléité : elle m'avait inspiré un sentiment de respect qui me rendit maître de moi-même, et je me promis bien non-seulement de ne rien entreprendre sur elle, mais encore de n'être pas le premier à la mettre sur un mauvais chemin. Je crus même devoir remettre à un autre temps un discours pour la sonder sur ce point, et pour embrasser peut-être un autre système. — Vous êtes, lui dis-je, venue dans une ville où votre destinée doit se développer, et où toutes les belles qualités dont la nature

s'est plu à vous orner, et qui semblent destinées à faire votre fortune, peuvent être le sujet de votre perte; car ici, ma chère compatriote, les hommes riches méprisent toutes les libertines, excepté celles qui leur ont sacrifié leur vertu. Si vous en avez et que vous soyez déterminée à la conserver, préparez-vous, à moins d'un hasard tout particulier, à souffrir beaucoup de misère; et si vous vous sentez assez au-dessus de ce qu'on appelle préjugé, si vous êtes enfin disposée à consentir à tout pour vous procurer un état aisé, tâchez soigneusement de ne pas vous tromper. Soyez pleine de défiance pour les paroles dorées qu'un homme plein de feu vous dira pour obtenir vos faveurs: ne le croyez que lorsque les faits auront précédé les paroles; car après la jouissance, le feu s'éteint et vous vous trouveriez trompée. Gardez-vous aussi de supposer des sentiments désintéressés dans ceux que vous verriez surpris à l'aspect de vos charmes: ils vous donneront de la fausse monnaie en abondance; mais ne soyez pas facile. Pour moi, je suis sûr que je ne vous ferai pas de mal, et j'ai l'espérance de vous faire quelque bien. Pour vous rassurer sur mon compte, je vous traiterai comme si vous étiez ma sœur, car je suis trop jeune pour vous traiter en père; et je ne vous parlerais pas ainsi, si je ne vous trouvais pas charmante.

Son frère vint dans ces entrefaites. C'était un joli garçon de dix-huit ans, bien fait, mais sans ton, parlant peu et n'annonçant rien sur sa physionomie. Nous déjeunâmes ensemble, et pendant le repas, lui ayant demandé à quoi il se sentait le plus enclin, il me répondit qu'il était disposé à tout faire pour gagner honnêtement sa vie.

— Avez-vous quelque talent?

— J'écris assez bien.

— C'est quelque chose. Si vous sortez, gardez-vous de tout le monde; ne mettez le pied dans aucun café, et dans les promenades publiques ne parlez à personne. Mangez chez vous avec votre sœur, et faites-vous donner un petit cabinet séparé. Écrivez aujourd'hui quelque chose en français; vous me le donnerez demain matin, et nous verrons.

Quant à vous, mademoiselle, voilà des livres à votre disposition. J'ai vos papiers, demain je saurai vous dire quelque chose ; car nous ne nous verrons plus aujourd'hui : je rentre habituellement fort tard.

Elle prit quelques livres, me salua avec modestie, et me dit d'un ton de voix enchanteur qu'elle était pleine de confiance en moi.

Très-disposé à lui être utile, partout où j'allai ce jour-là je ne fis que parler d'elle et de son affaire ; et partout hommes et femmes me dirent que si elle était jolie elle ne pouvait point manquer, mais qu'elle ferait toujours bien de faire des démarches. Quant au frère, on m'assura qu'on trouverait à le placer dans quelque bureau. Je pensai à lui trouver une femme comme il faut pour la faire présenter à M. d'Argenson. C'était le vrai chemin, et je me sentais la force de la soutenir en attendant. Je priai Silvia d'en parler à M^{me} de Montconseil, qui avait beaucoup d'ascendant sur l'esprit de M. le ministre de la guerre. Elle me le promit, mais avant elle désirait connaître la demoiselle.

Je rentrai chez moi vers les onze heures, et, voyant de la lumière dans la chambre de la jeune personne, je frappai. Elle vint m'ouvrir en me disant qu'elle ne s'était pas couchée, dans l'espoir de me voir, et je lui rendis compte de ce que j'avais fait : je la trouvai prête à tout et pénétrée de reconnaissance. Elle parlait de sa situation avec l'air d'une noble indifférence qui ne se soutenait que pour empêcher ses larmes de couler. Elle les retenait, mais ses yeux humides annonçaient l'effort qu'elle se faisait pour les arrêter. Nous causions depuis deux heures, et de propos en propos je sus qu'elle n'avait jamais aimé, et que par conséquent elle était digne d'un amant qui la récompensât convenablement si elle était obligée de lui faire le sacrifice de sa vertu. Il était ridicule de prétendre que cette récompense dût être un mariage : la jeune Vesian n'avait pas encore fait ce qu'on appelle le faux pas, mais elle était loin du bégueulisme de ces filles qui disent qu'elles ne le feraient pas pour tout l'or du monde, et qui cèdent d'ordi-

naire au plus petit assaut; elle n'aspirait qu'à se donner d'une manière convenable et avantageuse.

Je soupirais en écoutant ses propos très-sensés au fond dans la situation où un destin rigoureux l'avait placée. Sa sincérité me ravissait : je brûlais. Lucie de Paséan me revenait à la mémoire ; je me souvenais de mon repentir, du tort que j'avais eu d'avoir négligé une tendre fleur qu'un autre moins digne que moi s'était empressé de cueillir : je me sentais auprès d'un agneau qui allait peut-être devenir la proie de quelque loup dévorant, elle qui n'avait pas été élevée pour l'abjection, qui avait des sentiments nobles, une éducation soignée et une candeur qu'un souffle impur allait peut-être ternir sans retour. Je soupirais de n'être pas en état de faire sa fortune en la conservant à l'honneur et à la vertu. Je sentais que je ne pouvais ni me l'approprier illégitimement ni être sa sauvegarde, et qu'en devenant son protecteur je devais lui faire plus de tort que de bien ; enfin, qu'au lieu de l'aider à sortir de la situation pénible dans laquelle elle se trouvait, je n'aurais peut-être contribué qu'à la perdre entièrement. Cependant je la tenais assise près de moi, lui parlant sentiment et jamais amour ; mais je lui baisais trop souvent la main et le bras sans en venir à une résolution, ni à un commencement qui serait allé trop tôt à sa fin et qui m'aurait contraint à me la conserver pour moi : alors plus de fortune à espérer pour elle, et pour moi plus de moyen de m'en délivrer. J'ai aimé les femmes à la folie, mais je leur ai toujours préféré la liberté ; et lorsque je me suis trouvé en danger de la perdre, je ne me suis sauvé que par hasard.

J'avais passé quatre heures à peu près avec M^{lle} Vesian, brûlé de tous les feux du désir, et ayant eu assez de force pour me vaincre. Elle, qui ne pouvait pas attribuer ma retenue à la vertu et qui ne savait pas ce qui m'empêchait d'aller plus loin, dut me supposer ou impuissant ou malade. Je la quittai en l'invitant à dîner pour le jour suivant.

Nous dinâmes gaiement et, son frère étant allé se promener après le dîner, nous nous mîmes à la fenêtre, d'ou

nous voyions toutes les voitures qui allaient au Théâtre-Italien. Je lui demande si elle aurait du plaisir d'y aller; elle sourit de bonheur, et nous partons.

Je la plaçai à l'amphithéâtre, où je la laissai, lui disant que nous nous reverrions à la maison à onze heures. Je ne voulus pas rester auprès d'elle, pour éviter les questions qu'on aurait pu me faire; car plus sa mise était simple, plus elle était intéressante.

En sortant du théâtre, j'allai souper chez Silvia, ensuite je me retirai. Je fus surpris par la vue d'un équipage fort élégant. Je demandai à qui il appartenait; on me répondit que c'était celui d'un jeune seigneur qui avait soupé avec M^{lle} Vesian. La voilà en bon chemin!

Je me lève le lendemain et, comme je mettais la tête à la fenêtre, je vois un fiacre s'arrêter devant l'hôtel; un jeune homme bien mis en costume du matin en descend, et l'instant d'après je l'entends entrer chez ma voisine. Courage! Mon parti était pris: j'affectais l'indifférence pour me tromper moi-même. Je m'habille pour sortir; et, tandis que je faisais ma toilette, Vesian entrant chez moi me dit qu'il n'osait pas aller chez sa sœur, parce que le seigneur qui avait soupé avec elle venait d'y entrer.

— C'est dans l'ordre, lui dis-je.

— Il est riche et très-joli. Il veut nous conduire lui-même à Versailles et me faire avoir un emploi.

— Je vous en félicite. Qui est-il?

— Je n'en sais rien.

Je mets ses papiers sous une enveloppe, et je les lui donne pour qu'il les remette à sa sœur; ensuite je sors. Rentré chez moi à trois heures, l'hôtesse me remet un billet de la part de M^{lle} Vesian, qui avait délogé.

Je monte, j'ouvre le billet et je lis ces paroles :

« Je vous rends l'argent que vous m'avez prêté et je vous remercie. Le comte de Narbonne s'intéresse à moi et ne veut assurément que me faire du bien ainsi qu'à mon frère. Je vous informerai de tout, de la maison où il veut que j'aille demeurer et où il m'a assuré qu'il ne me laissera manquer de rien. Je fais le plus grand cas de votre amitié

et je vous prie de me la conserver. Mon frère reste ici et ma chambre m'appartient pour tout le mois, car j'ai tout payé. »

Voilà, me dis-je, une seconde Lucie de Paséan, et moi dupe une seconde fois de ma sottise délicatesse ; car je prévois que ce comte ne fera pas son bonheur. Je m'en lave les mains. Je m'habille pour aller aux Français et je m'informe de ce qu'était ce Narbonne. — C'est, me dit le premier venu, le fils d'un homme riche, grand libertin et criblé de dettes. Voilà de beaux renseignements ! Pendant huit jours je courus tous les théâtres et les lieux publics dans l'espoir de parvenir à connaître ce comte de Narbonne ; mais, n'ayant pu en venir à bout, je commençais à oublier l'aventure, lorsque vers les huit heures du matin Vesian entre dans ma chambre en me disant que sa sœur était dans la sienne et qu'elle désirait me parler. J'y vais de suite et je la trouve triste et les yeux rouges. Elle dit à son frère d'aller se promener, ensuite elle me parla ainsi :

— M. de Narbonne, que j'ai cru honnête, parce que j'avais besoin qu'il le fût, vint s'asseoir près de moi à l'endroit où vous m'aviez laissée ; il me dit que ma figure l'intéressait et me demanda qui j'étais. Je lui dis ce que je vous avais dit à vous-même. Vous me promîtes de penser à moi, mais Narbonne me dit qu'il n'avait pas besoin d'y penser et qu'il pouvait agir par lui-même. Je le crus et j'ai été dupe de ma confiance ; il m'a trompée ; c'est un coquin.

Comme les larmes la suffoquaient, j'allai me mettre à la fenêtre pour la laisser pleurer sans contrainte : quelques minutes après, je revins m'asseoir auprès d'elle. — Dites-moi tout, ma chère Vesian ; soulagez-vous librement et ne vous croyez pas coupable vis-à-vis de moi : car dans le fond j'ai plus de tort que vous. Vous n'auriez pas le chagrin qui vous déchire l'âme si je n'avais pas commis l'imprudence de vous mener à la comédie.

— Hélas ! monsieur, ne dites pas cela ; dois-je vous en vouloir parce que vous m'avez crue sage ? Bref, ce monsieur me promet tous ses soins, à condition que je lui donnerais une preuve incontestable de ma tendresse et de ma

confiance en lui; cette marque de confiance était d'aller loger sans mon frère chez une femme comme il faut, dans une maison qu'il louait. Il insista pour que mon frère ne vint pas avec moi, parce que la malice aurait pu le croire mon amant. Je me laissai persuader. Malheureuse! Comment ai-je pu me rendre sans vous demander conseil? Il me dit que la femme respectable chez laquelle il me menait me conduirait à Versailles, où il aurait soin que mon frère se trouvât pour nous présenter ensemble au ministre. Après souper il s'en alla en me disant qu'il viendrait le lendemain matin me prendre en fiacre. Il me donna deux louis et une montre d'or, et je crus pouvoir les accepter d'un jeune seigneur qui me marquait tant d'intérêt. La femme à laquelle il me présenta ne me parut pas respectable comme il m'avait dit qu'elle était. J'ai passé ces huit jours chez elle sans qu'il décidât rien. Il venait, sortait, revenait à volonté, me disant toujours à demain, et demain il avait toujours quelque empêchement. Enfin ce matin à sept heures la femme est venue me dire que monsieur était obligé d'aller à la campagne, qu'un fiacre me ramènerait à l'hôtel où il m'avait prise et qu'il viendrait m'y voir à son retour. Ensuite, affectant un air triste, elle m'a dit que je devais lui rendre la montre, parce que monsieur le comte avait oublié de la payer à l'horloger. Je la lui ai remise dans l'instant sans lui répondre un seul mot, et, prenant dans mon mouchoir le peu qui m'appartenait, je suis revenue ici il y a une demi-heure.

— Espérez-vous le revoir à son retour de la campagne?

— Moi, le revoir! Oh! mon Dieu, pourquoi l'ai-je jamais vu!

Elle pleurait à chaudes larmes, et j'avoue que jamais jeune fille ne m'a touché comme elle dans l'expression de sa douleur. La pitié prit en moi la place de la tendresse qu'elle m'avait inspirée huit jours auparavant. L'infâme procédé de Narbonne me révoltait au point que, si j'avais su où le trouver seul, j'aurais été sur-le-champ lui en demander raison. Je me donnai bien de garde de demander

à cette pauvre fille l'histoire détaillée de son séjour chez le ministre respectable du sieur de Narbonne : j'en devinais plus que je n'en aurais voulu savoir, et j'aurais humilié M^{lle} Vesian en exigeant le récit. D'ailleurs je voyais l'infamie de ce comte dans la bassesse de lui avoir fait retirer une montre qui lui appartenait comme don, et que cette malheureuse personne n'avait que trop gagnée. Je fis mon possible pour arrêter ses larmes, et elle me pria d'avoir pour elle des entrailles de père, en m'assurant qu'il ne lui arriverait plus de rien faire qui pût la rendre indigne de mon amitié, ne voulant être dirigée que par mes conseils.

— Eh bien, ma chère, à présent vous devez non-seulement oublier l'indigne comte et sa criminelle conduite à votre égard, mais encore la faute que vous avez commise. Ce qui est fait est fait, car le passé est sans remède; mais calmez-vous et reprenez le bel air qui brillait sur vos traits il y a huit jours. On y voyait alors l'honnêteté, la candeur, la bonne foi, et cette noble assurance qui réveille le sentiment dans ceux qui en connaissent le charme. Tout cela doit se montrer encore sur votre figure; car il n'y a que cela qui intéresse les honnêtes gens, et vous avez plus besoin que jamais d'intéresser. Quant à mon amitié, elle est de peu d'importance; mais vous pouvez y compter d'autant plus que je crois que vous y avez maintenant un droit que vous n'y aviez pas il y a huit jours. Je vous prie d'être certaine que je ne vous quitterai pas avant que vous ayez un sort convenable. Je ne saurais pour le moment rien vous dire de plus; mais soyez bien sûre que je penserai à vous.

— Ah! mon ami, si vous me promettez de penser à moi je ne demande pas autre chose. Malheureuse! il n'y a personne au monde qui y pense.

Elle était si touchée, que je la vis s'évanouir. Je la secourus sans appeler personne, et, dès qu'elle eut repris ses sens et qu'elle fut un peu plus calme, je lui contai mille histoires vraies ou feintes des friponneries que font à Paris les gens qui n'ont d'autre intention que de tromper les

filles. Je lui en contai de plaisantes pour l'égayer, et je finis par lui dire qu'elle devait remercier le ciel de ce qui lui était arrivé avec Narbonne ; car ce malheur servirait à la rendre plus circonspecte à l'avenir.

Pendant ce long tête-à-tête je n'eus point de peine à m'abstenir de lui prodiguer des caresses ; je ne lui pris même pas la main, car le sentiment que j'éprouvais pour elle était celui d'une tendre pitié, et je ressentis un véritable plaisir quand au bout de deux heures je la vis calme et résignée à souffrir son malheur en héroïne.

Elle se lève tout à coup, et, me regardant avec un air de confiance modeste, elle me dit : — N'avez-vous rien de pressant qui demande votre présence aujourd'hui ?

— Non, ma chère.

— Eh bien, ayez la bonté de me conduire quelque part, hors de Paris, où je puisse respirer le grand air en liberté : j'y reprendrai l'apparence que vous me trouvez nécessaire pour intéresser en ma faveur ceux qui me verront, et, si je puis ensuite me procurer un doux sommeil la nuit prochaine, je sens que je pourrai redevenir heureuse.

— Je vous sais gré de cette confiance : je vais m'habiller et nous sortirons. En attendant, votre frère reviendra.

— Eh ! qu'importe mon frère ?

— Il importe beaucoup. Songez, ma chère Vesian, que vous devez faire rougir Narbonne de sa conduite. Réfléchissez que, s'il parvenait à savoir que, le même jour où il vous a renvoyée, vous êtes allée à la campagne seule avec moi, il triompherait, et qu'il ne manquerait pas de dire qu'il vous a traitée comme vous le méritiez. Mais, étant avec votre frère et moi qui suis votre compatriote, vous ne donnerez aucune prise à la médisance ni à la calomnie.

— Je rougis de n'avoir pas fait cette sage réflexion. Nous attendrons le retour de mon frère.

Il ne fut pas longtemps à rentrer ; et, ayant fait venir un fiacre, nous allions partir, quand Baletti vint me voir. Je le présente à la jeune personne et je l'invite à être de

la partie. Il accepte et nous partons. N'ayant d'autre but que celui d'égayer la jeune personne, j'indiquai le Gros-Caillou, où nous fîmes un excellent diner impromptu, où la gaieté compensa le désordre du service.

Vesian, se sentant la tête un peu lourde, alla se promener après le diner, et je restai seul avec M^{lle} Vesian et mon ami Baletti. Je remarquai avec plaisir que Baletti trouvait la jeune personne aimable, et je conçus le projet de lui proposer de lui enseigner à danser. Je l'informe de la position de la jeune personne, du motif qui l'avait engagée à venir à Paris, du peu d'espoir qu'elle avait d'obtenir une pension du roi et du besoin où elle était d'embrasser un emploi pour vivre. Baletti dit qu'il était prêt à tout faire, et, après avoir bien examiné la taille et la disposition de la jeune personne :

— Je trouverai, dit-il, le moyen de vous faire agréer à Lani pour figurer aux ballets de l'Opéra.

— Il faut donc, lui dis-je, commencer dès demain à lui donner des leçons. Mademoiselle est ma voisine.

La jeune Vesian, émerveillée de ce projet, se mit à rire de tout son cœur en disant : — Mais est-ce qu'on improvise une danseuse d'Opéra comme un premier ministre? Je sais danser le menuet et j'ai l'oreille assez juste pour danser une contre-danse; mais du reste je ne sais pas faire un pas.

— La plupart des figurantes, dit Baletti, n'en savent pas plus que vous.

— Et combien demanderai-je à M. Lani? Car il me semble que je ne puis pas prétendre grand'chose.

— Rien. On ne paye pas les figurantes à l'Opéra.

— Me voilà bien avancée! dit-elle en soupirant; et comment ferai-je pour vivre?

— Ne vous embarrassez pas de cela. Telle que vous êtes, vous trouverez bientôt des riches seigneurs qui brigueront l'honneur de suppléer au défaut d'honoraires. Ce sera à vous à bien choisir, et je suis sûr que nous ne serons pas longtemps sans vous voir couverte de diamants.

— Maintenant j'entends. Vous croyez que quelque grand seigneur m'entretiendra ?

— Précisément ; et cela vaudra beaucoup mieux que quatre cents francs de pension que vous n'obtiendriez peut-être qu'en faisant les mêmes sacrifices.

Tout étonnée, elle me regarde pour voir si tout cela était sérieux ou si ce n'était qu'une mauvaise plaisanterie.

Baletti s'étant éloigné, je lui dis que c'était le meilleur parti qu'elle pût prendre, à moins qu'elle ne préférât le triste avantage d'être femme de chambre de quelque grande dame.

— Je ne voudrais pas l'être même de la reine.

— Et figurante à l'Opéra ?

— Plutôt.

— Vous riez ?

— Oui, parce que c'est à mourir de rire. Maitresse d'un grand seigneur qui me couvrira de diamants ! Je veux choisir le plus vieux.

— A merveille, ma chère, mais ne lui donnez pas sujet de jalousie.

— Je vous promets que je lui serai fidèle. Mais trouvera-t-il un emploi pour mon frère ?

— Sans aucun doute.

— Mais en attendant que j'entre à l'Opéra et que mon vieil amoureux se présente, qui me donnera de quoi vivre ?

— Moi, ma chère, mon ami Baletti et tous mes amis, sans autre intérêt que de vous servir, dans l'espoir que vous vivrez sagement et que nous contribuerons à votre bonheur. Êtes-vous persuadée ?

— Très-persuadée : je me suis promis de ne me conduire que par vos conseils, et je vous supplie d'être toujours mon meilleur ami.

Nous revînmes à Paris à la nuit. Je laissai ma jeune Vesian chez elle et je suivis Baletti chez sa mère. Pendant le souper, mon ami engagea Silvia à parler à M. Lani en faveur de notre protégée. Silvia dit que ce parti valait mieux que de solliciter une misérable pension que peut-

être on n'obtiendrait pas. Ensuite on vint à parler d'un projet qui était sur le tapis, et qui consistait à vendre toutes les places de figurantes à l'Opéra, ainsi que celles des chanteuses du chœur. On pensait même à les mettre à haut prix; car on disait que plus ces places seraient chères, et plus les filles qui les achèteraient seraient estimées. Ce projet, au milieu des mœurs scandaleuses du temps, avait une sorte de vernis de sagesse; car il aurait en quelque façon ennobli une caste qui, à peu d'exceptions près, semble s'enorgueillir d'être méprisable.

Il y avait dans ce temps-là à l'Opéra plusieurs figurantes, chanteuses et danseuses, plutôt laides que passables, qui n'avaient point de talent et qui, malgré cela, vivaient à leur aise; car il est convenu qu'une fille qui est là doit, par état, renoncer à toute sagesse sous peine de mourir de faim. Mais si une nouvelle installée a l'adresse d'être sage seulement pendant un seul mois, il n'est pas douteux que sa fortune soit faite; car alors il n'y a que les seigneurs réputés sages qui cherchent à s'emparer de cette sagesse. Ces sortes de gens sont enchantés qu'on les nomme lorsque la beauté se montre; ils vont même jusqu'à lui passer quelques échappées, pourvu qu'elle se fasse honneur de ce qu'ils lui donnent et que les infidélités ne soient pas trop éclatantes: il est d'ailleurs du bon ton de n'aller jamais souper chez sa belle sans l'en faire prévenir, et l'on sent combien cet usage est sagement établi.

Je rentrai sur les onze heures, et voyant la chambre de M^{lle} Vesian ouverte, j'y entrai. Elle était couchée.

— Je vais me lever, me dit-elle, car je veux vous parler.

— Ne vous dérangez pas; nous parlerons tout de même, et puis je vous trouve plus belle comme cela.

— J'en suis bien aise.

— Qu'avez-vous donc à me dire?

— Rien, si ce n'est pour parler du métier que je vais faire. Je vais exercer la vertu pour trouver celui qui ne l'aime que pour la détruire.

— C'est vrai; mais il y a peu de choses dans la vie qui

ne soient à peu près de ce goût-là. L'homme, du plus au moins, rapporte tout à soi, et chacun est tyran à sa façon. J'aime à vous voir en train de devenir philosophe.

— Comment fait-on pour le devenir ?

— On pense.

— Faut-il penser longtemps ?

— Toute sa vie.

— On ne finit donc jamais ?

— Jamais ; mais on gagne ce qu'on peut, et on se procure toute la somme de bonheur dont on est susceptible.

— Et ce bonheur, comment se fait-il sentir ?

— Il se fait sentir dans tous les plaisirs que le philosophe se procure, lorsqu'il a la conscience de se les être procurés par ses soins, surtout en se dépouillant de cette foule de préjugés qui font de la plupart des hommes une troupe de grands enfants.

— Qu'est-ce que le plaisir ? et qu'entend-on par préjugés ?

— Le plaisir est la jouissance actuelle des sens ; c'est une satisfaction entière qu'on leur accorde dans tout ce qu'ils appètent ; et lorsque les sens épuisés veulent du repos, ou pour reprendre haleine, ou pour se refaire, le plaisir devient de l'imagination ; elle se plait à réfléchir au plaisir que sa tranquillité lui procure. Or, le philosophe est celui qui ne se refuse aucun plaisir qui ne produit pas des peines plus grandes et qui sait s'en créer.

— Et vous dites que cela se fait en se dépouillant des préjugés ? Dites-moi donc ce que c'est que des préjugés, et comment on parvient à s'en défaire.

— Vous me faites-là une question, ma chère, à laquelle il n'est pas aisé de répondre, car la philosophie morale ne connaît pas de question plus grande, c'est-à-dire de plus difficile à résoudre ; aussi cette leçon dure-t-elle toute la vie. Je vous dirai en raccourci que l'on appelle préjugé tout soi-disant devoir dont on ne trouve pas la raison dans la nature.

— Le philosophe doit donc faire sa principale étude de la nature ?

— C'est là toute sa besogne, et le plus savant est celui qui se trompe le moins.

— Quel est, selon vous, le philosophe qui s'est le moins trompé ?

— C'est Socrate.

— Mais il s'est trompé ?

— Oui, en métaphysique.

— Oh ! je ne m'en soucie pas, car je crois bien qu'il pouvait se passer de cette étude.

— Vous vous trompez, car la morale même n'est que la métaphysique de la physique ; car tout est nature, et je vous permets de traiter de fou tout homme qui viendra vous dire qu'il a fait une nouvelle découverte en métaphysique. Mais en continuant, ma chère, je pourrais bientôt vous paraître obscur. Allez doucement. Pensez ; ayez des maximes en conséquence d'un raisonnement juste, et ayez toujours en vue votre bonheur ; vous finirez par être heureuse.

— J'aime beaucoup plus la leçon que vous venez de me donner que celle que me donnera demain M. Baletti, car je prévois que je m'y ennuierais, et je ne m'ennuie pas actuellement avec vous.

— A quoi vous apercevez-vous que vous ne vous ennuyez pas ?

— Au désir que j'ai que vous ne me quittiez pas.

— En vérité, ma chère Vesian, jamais philosophe n'a mieux défini l'ennui que vous ne venez de le faire. Quel plaisir ! d'où vient que j'ai envie de vous le témoigner en vous embrassant !

— C'est parce que notre âme, sans doute, ne saurait être heureuse qu'autant qu'elle se trouve d'accord avec nos sens.

— Comment, divine Vesian ? votre esprit m'enchanté.

— C'est vous, mon cher ami, qui l'avez fait éclore, et je vous en sais gré, au point que je partage votre désir.

— Qui nous empêche de satisfaire un désir si naturel ? Embrassons-nous bien.

Quelle leçon de philosophie ! Elle nous parut si douce, notre bonheur fut si parfait, qu'au point du jour nous nous embrasâmes encore et que ce ne fut qu'en nous séparant que nous nous aperçûmes que la porte était restée ouverte toute la nuit.

Baletti lui donna quelques leçons, elle fut reçue à l'Opéra ; mais elle n'y figura que deux ou trois mois, se réglant soigneusement sur les préceptes que je lui avais insinués et que son esprit supérieur lui avait fait reconnaître comme seuls bons. Elle n'admit plus de Narbonne : et elle accueillit, à la fin, un seigneur différent de tous les autres, puisqu'il commença par lui faire quitter le théâtre, ce qu'aucun autre n'aurait fait, car ce n'était pas le bon ton du temps. C'était M. le comte de Tressan ou Tréan, car je ne me rappelle pas bien son nom. Elle se comporta fort bien et resta avec lui jusqu'à sa mort. Il n'est plus question d'elle, quoiqu'elle vive fort à son aise ; mais elle a cinquante-six ans, et à cet âge une femme est à Paris comme si elle n'existait plus.

Dès l'instant où elle sortit de l'hôtel de Bourgogne, je ne la vis plus. Quand je la rencontrais couverte de diamants, nos âmes se saluaient avec joie ; mais j'aimais trop son bonheur pour hasarder de lui porter atteinte. Son frère fut placé, mais je le perdis de vue.

CHAPITRE XIV.

La belle O-Morphi. — Le peintre imposteur. — Je fais la cabale chez la duchesse de Chartres. — Je quitte Paris. — Mon séjour à Dresde et mon départ de cette ville.

J'étais à la foire Saint-Laurent avec mon ami Patu, lorsqu'il lui vint envie de souper avec une actrice flamande nommée Morphi, et il m'engagea à être de moitié dans son caprice. Cette fille ne me tentait pas ; mais que refuse-t-on à son ami ? Je fis ce qu'il voulut. Après avoir soupé avec la

belle, Patu eut envie de passer la nuit à une occupation plus douce, et, ne voulant pas le quitter, je demandai un canapé pour y passer sagement la nuit.

La Morphi avait une sœur, petite souillon d'environ treize ans, qui me dit que si je voulais lui donner un petit écu elle me céderait son lit. Je le lui accorde, et me voilà dans un petit cabinet où je trouve une paillasse sur quatre planches.

— Et tu appelles cela un lit, mon enfant?

— Je n'en ai pas d'autre, monsieur.

— Je n'en veux point, et tu n'auras point mon petit écu.

— Vous pensiez donc à vous déshabiller?

— Sans doute.

— Quelle idée! nous n'avons point de draps.

— Tu dors donc tout habillée?

— Oh! point du tout.

— Eh bien, couche-toi comme d'ordinaire et je te donnerai le petit écu.

— Pourquoi donc?

— Je veux te voir dans cet état.

— Mais vous ne me ferez rien?

— Pas la moindre chose.

Elle se met sur sa pauvre paillasse, où elle se couvre avec un vieux rideau. Dans cet état l'idée des haillons disparaît, je ne vois plus qu'une beauté parfaite, mais je voulais la voir en entier. Je me dispose à satisfaire mon envie, elle oppose de la résistance; mais un écu de six francs la rend docile, et, ne trouvant en elle d'autre défaut qu'un manque absolu de propreté, je me mets à la laver de mes mains.

Vous me permettez, mon cher lecteur, de vous supposer une connaissance aussi simple que naturelle, c'est que l'admiration dans le genre dont il s'agit est inséparable d'une autre approbation: heureusement et tout naturellement je trouvai la petite Morphi disposée à me laisser tout faire, excepté la seule chose dont je ne me souciais pas. Elle me prévint qu'elle ne me permettrait pas cela, car au

jugement de sa sœur cela valait vingt-cinq louis. Je lui dis que nous marchanderions une autre fois ce point capital et que pour le moment nous le laisserions intact. Rassurée sur ce point, tout le reste fut à ma disposition, et je lui trouvai un talent très-perfectionné quoique si précoce.

La petite Hélène porta fidèlement à sa sœur les six francs que je lui avais donnés et lui raconta comment elle les avait gagnés. Avant de m'en aller, elle vint me dire que, comme elle avait besoin d'argent, si je voulais, elle diminuerait quelque chose. Je lui répondis en riant que je la verrais le lendemain. Je contai l'affaire à Patu, qui me taxa d'exagération ; et voulant lui prouver que j'étais connaisseur en beauté, j'exigeai qu'il vît Hélène comme je l'avais vue. Il convint que le ciseau de Praxitèle n'avait jamais pu produire quelque chose de plus parfait. Blanche comme un lis, Hélène avait tout ce que la nature et l'art des peintres peuvent réunir de plus beau. La beauté de ses traits avait quelque chose de si suave qu'elle portait à l'âme un sentiment indéfinissable de bonheur, un calme délicieux. Elle était blonde, et cependant ses beaux yeux bleus avaient tout le brillant des plus beaux yeux noirs.

Je fus la voir le soir du lendemain, et, ne m'étant pas accommodé sur le prix, je convins avec sa sœur que je lui donnerais douze francs chaque fois que j'irais la voir, qu'alors nous occuperions sa chambre jusqu'à ce qu'il me prît envie de lui donner six cents francs. L'usure était forte, mais la Morphi était de race grecque et au-dessus des vains scrupules. Je n'avais nulle envie de donner cette somme, parce que je ne me sentais pas le désir d'obtenir ce qu'elle devait me valoir ; ce que j'obtenais était tout ce que je désirais.

La sœur aînée me croyait dupé, car en deux mois j'avais dépensé trois cents francs sans avoir rien fait ; et elle attribuait ma retenue à de l'avarice. Quelle avarice !

J'eus envie d'avoir ce magnifique corps en peinture, et un peintre allemand me la peignit divinement bien pour six louis. La position qu'il lui fit prendre était ravissante. Elle était couchée sur le ventre, s'appuyant des bras et du

sein sur un oreiller et tenant la tête tournée comme si elle avait été couchée aux trois quarts sur le dos. L'artiste habile et plein de goût avait dessiné sa partie inférieure avec tant d'art et de vérité, qu'on ne pouvait rien désirer de plus beau. Je fus ravi de ce portrait; il était parlant, et j'y écrivis dessous « 'O-Morphi, » mot qui n'est pas homérique, mais qui n'en est pas moins grec et qui veut dire *belle*.

Mais qui peut connaître d'avance les voies secrètes du destin! Mon ami Patu eut envie d'avoir une copie de ce portrait: on ne refuse pas un aussi léger service à son ami, et ce fut le même peintre qui fut chargé de la faire. Mais ce peintre, ayant été appelé à Versailles, y montra cette charmante peinture au milieu de plusieurs portraits, et M. de Saint-Quintin la trouva si belle, qu'il n'eut rien de plus pressé que de l'aller montrer au roi. Sa Majesté Très-Chrétienne, grand connaisseur dans la partie, voulut s'assurer par ses yeux si le peintre avait copié avec fidélité; et si l'original était si beau que la copie, le petit-fils de saint Louis savait bien à quoi il le ferait servir.

M. de Saint-Quintin, cet ami complaisant du prince, fut chargé de l'affaire: c'était là son ministère. Il demanda au peintre si l'original pourrait être conduit à Versailles, et l'artiste, croyant la chose très-possible, lui promit de s'en informer.

Il vint en conséquence me communiquer la proposition, et, l'ayant trouvée délicieuse, j'en fis part sans tarder à la sœur aînée, qui en tressaillit de joie. Elle se mit à débarbouiller sa jeune sœur, et deux ou trois jours après, l'ayant habillée proprement, elles partirent avec le peintre pour faire l'expérience. Le valet de chambre du ministre des plaisirs mignons du roi, ayant reçu le mot d'ordre de son maître, vint recevoir les deux femelles qu'il enferma dans un pavillon du parc, et le peintre alla attendre à l'auberge l'issue des épreuves de sa négociation. Le roi, une demi-heure après, entra seul dans le pavillon, demanda à la jeune O-Morphi si elle était grecque, tira le portrait de sa poche, regarda bien la petite et s'écria :

— Je n'ai jamais rien vu de plus ressemblant.

Bientôt après il s'assit, prit la petite sur ses genoux, lui fit quelques caresses, et, s'étant assuré de sa royale main que le fruit n'avait pas encore été cueilli, il lui donna un baiser.

O-Morphi regardait attentivement son maître et souriait.

— De quoi ris-tu ?

— Je ris de ce que vous ressemblez à un écu de six francs comme deux gouttes d'eau.

Cette naïveté fit partir le monarque d'un grand éclat de rire et il lui demanda si elle voulait rester à Versailles.

— Cela dépend de ma sœur, dit la petite.

Mais cette sœur s'empessa de dire au roi qu'elle ne désirait pas de plus grand bonheur. Le roi les enferma de nouveau et partit ; mais un quart d'heure après, Saint-Quentin vint les prendre, mit la petite dans un appartement entre les mains d'une femme et alla avec la sœur aînée rejoindre le peintre allemand, auquel il donna cinquante louis pour le portrait et rien à la Morphi. Il prit seulement son adresse en l'assurant qu'elle aurait de ses nouvelles. Elle eut en effet mille louis dès le lendemain. Le bon Allemand me donna vingt-cinq louis pour mon portrait en me promettant de me copier avec le plus grand soin celui qu'avait Patu. Il m'offrit également de me faire gratis celui de toutes les filles qui m'en feraient venir l'envie.

J'eus un véritable plaisir à voir la joie de cette bonne Flamande en contemplant les cinq cents doubles louis qu'on lui avait donnés. Se voyant riche et me considérant comme l'auteur de sa fortune, elle ne savait comment m'exprimer sa reconnaissance.

La jeune et belle O-Morphi, car le roi l'appela toujours ainsi, plut au monarque plus encore par sa naïveté et ses gentillesques que par sa rare beauté, la plus régulière que je me souvienne d'avoir jamais vue. Il la mit dans un appartement de son Parc-aux-Cerfs, véritable harem de monar-

que voluptueux, et où personne ne pouvait aller, à l'exception des dames présentées à la cour. Au bout d'un an la petite accoucha d'un fils qui alla comme tant d'autres on ne sait où; car aussi longtemps que vécut la reine Marie, on ne sut jamais où passèrent les enfants naturels de Louis XV.

O-Morphi fut disgraciée au bout de trois ans. mais le roi en la renvoyant lui fit donner quatre cent mille francs qu'elle porta en dot à un officier breton. En 1783, me trouvant à Fontainebleau, je fis la connaissance d'un charmant jeune homme de vingt-cinq ans, fruit de ce mariage et véritable portrait de sa mère, dont il ignorait absolument l'histoire, que je ne crus pas devoir lui apprendre. J'inscrivis mon nom sur ses tablettes en le priant de faire mes compliments à madame sa mère.

Une méchanceté de M^{me} de Valentinois, belle-sœur du prince de Monaco, fut cause de la disgrâce de la belle O-Morphi. Cette dame, fort connue à Paris, dit un jour à cette jeune personne que, pour bien faire rire le roi, elle n'avait qu'à lui demander comment il traitait sa vieille femme. Trop simple pour deviner le piège, la jeune personne fit au roi cette impertinente question; mais Louis XV indigné lui lança un regard furieux, et lui dit :

— Malheureuse! qui vous a instruite à me faire cette demande?

La pauvre O-Morphi, plus morte que vive, se jeta à genoux et lui dit la vérité.

Le roi la quitta et ne la revit plus. La comtesse de Valentinois ne reparut à la cour que deux ans après. Ce prince, qui savait fort bien tous les torts qu'il avait envers sa femme comme mari, ne voulait pas en avoir comme roi, et malheur à qui s'oubliait envers la reine!

Les Français sont assurément le peuple le plus spirituel de l'Europe et peut-être du monde, mais cela n'empêche pas que Paris ne soit la ville par excellence où l'imposture et la charlatanerie peuvent le mieux faire fortune. Lorsque la chose est découverte, on s'en moque, on en rit; mais pendant la glose vient un nouveau saltimbanque, qui

contre tous les autres et qui fait fortune en attendant qu'on le bafoue. C'est l'effet incontestable de l'empire que la mode exerce sur ce peuple aimable, habile et léger. Il suffit que la chose soit surprenante, quelque extravagante qu'elle soit, pour que la foule lui fasse accueil ; car on craindrait de passer pour sot en disant : C'est impossible. Il n'y a guère, en France, que les physiciens qui sachent qu'entre la puissance et l'action il y a l'infini ; tandis qu'en Italie cet axiome est connu de tout le monde, ce qui ne veut pas dire que les Italiens soient au-dessus des Français.

Un peintre fit fortune pendant quelque temps parce qu'il annonça une chose impossible, c'est-à-dire qu'il fit accroire qu'il faisait le portrait d'une personne sans la voir et simplement sur la description qu'on lui en faisait. La seule chose qu'il demandât était que la description fût d'une rigoureuse exactitude. Il arrivait de là que le portrait faisait plus d'honneur à l'informateur qu'à l'artiste ; mais il résultait aussi de cet arrangement que l'informateur était obligé de dire que le portrait était ressemblant, car dans le cas contraire le peintre alléguait la plus légitime de toutes les excuses : il disait que si le portrait ne ressemblait pas, la faute en était à celui qui lui avait fait la description de la personne, car il n'avait pas su faire passer dans son âme la nuance des traits de la personne dont il devait retracer l'image.

Je soupais un soir chez Silvia lorsque quelqu'un débita cette merveilleuse nouvelle, et sans la ridiculiser en rien, avec le ton d'une parfaite croyance.

— Ce peintre, disait-il, a déjà fait plus de cent portraits tous très-ressemblants.

Tout le monde disait que cela était beau ; je fus le seul qui, étouffant de rire, me permis de dire que c'était ridicule et impossible. Le narrateur, fâché, me proposa une gageure de cent louis. Je redoublai de rire parce que la proposition n'était point acceptable, à moins de s'exposer à être dupe.

— Mais les portraits sont très-ressemblants.

— Je n'en crois rien, et s'ils ressemblent il y a de la friponnerie.

Voulant à toute force nous convaincre, Silvia et moi, car elle était la seule qui partageât mon sentiment, le narrateur nous proposa de nous mener dîner chez le peintre : nous acceptâmes.

Le lendemain, nous étant rendus chez cet artiste, nous vîmes une quantité de tableaux-portraits tous soi-disant parfaitement ressemblants : comme nous n'en connaissions pas les originaux, nous n'avions rien à contester.

— Monsieur, lui dit Silvia, me feriez-vous le portrait de ma fille sans la voir ?

— Oui, madame, si vous êtes sûre de me faire exactement la description de sa physionomie.

Nous nous donnâmes un coup d'œil et tout fut dit. Le peintre nous dit que son repas favori était le souper, et que nous lui ferions grand plaisir de l'honorer souvent de notre présence. Il était, comme les marchands d'orviétan, muni d'une foule de lettres, sortes de certificats, de Bordeaux, de Toulouse, de Lyon, de Rouen, etc., où l'on voyait des compliments sur la perfection de ses portraits, ou des descriptions pour des portraits nouveaux qu'on lui demandait. Au reste, on lui payait ses portraits d'avance.

Deux ou trois jours après, je rencontrai sa jolie nièce, qui me fit d'obligeants reproches de ce que je n'allais pas souper avec son oncle. Cette nièce était un morceau friand, et, flatté du reproche, je lui promis d'y aller dès le lendemain, et en moins de huit jours la partie devint sérieuse. J'en devins amoureux ; mais l'intéressante nièce, qui avait de l'esprit et qui ne voulait que s'amuser, n'était pas amoureuse et ne m'accordait rien. J'espérais, et me voyant pris, je sentais que c'était ce que j'avais de mieux à faire.

Un jour, étant seul dans ma chambre et prenant mon café en pensant à elle, la porte s'ouvre sans que personne se fût annoncé, et voilà un jeune homme qui se présente. Je ne le remettais pas ; mais avant que j'eusse le temps de lui faire la moindre question :

— Monsieur, me dit-il, j'ai eu l'honneur de souper avec vous chez le peintre Sanson.

— Ah ! oui ; excusez-moi, de grâce, monsieur, je ne vous remettais pas.

— C'est naturel ; car vous n'eûtes des yeux à table que pour M^{lle} Sanson.

— Chose très-possible ; mais puisque vous vous en êtes aperçu, avouez, monsieur, qu'elle est charmante.

— Je n'ai nulle peine à l'avouer, car pour mon malheur je ne le sais que trop.

— Vous en êtes donc amoureux ?

— Hélas ! encore oui, et pour mon malheur.

— Pour votre malheur ! mais faites-vous-en aimer.

— C'est à quoi, monsieur, je tâche depuis un an, et je commençais à concevoir quelque espérance lorsque vous êtes venu pour me désespérer.

— Moi, monsieur, vous désespérer ?

— Oui, monsieur, vous-même.

— J'en suis fâché, mais je ne saurais qu'y faire.

— Il ne vous serait pourtant pas difficile d'y faire beaucoup ; et si vous me le permettiez, je vous suggérerais ce que vous pourriez faire pour m'obliger.

— Parlez, et sans contrainte.

— Vous pourriez ne plus remettre les pieds chez elle.

— La proposition est singulière, mais cependant j'avoue que c'est la seule chose que je puisse faire ayant véritablement l'envie de vous obliger. Cependant, croyez-vous que pour lors vous réussirez à vous en faire aimer ?

— Alors ce sera mon affaire. En attendant, n'y venez plus et j'aurai soin du reste.

— Il est possible que je puisse avoir cette extrême complaisance ; mais, monsieur, me ferez-vous la grâce de m'avouer qu'il est assez singulier que vous m'ayez jugé homme à cela ?

— Oui, monsieur, j'avoue que cela peut paraître singulier, mais je vous ai jugé homme de sens et de beaucoup d'esprit, et, après y avoir bien réfléchi, j'ai pensé que vous vous mettriez à ma place, et que vous ne voudriez

pas me rendre malheureux ni exposer vos jours pour une demoiselle qui ne peut vous inspirer qu'un amour de fantaisie, tandis que, moi, je n'aspire qu'au bonheur ou au malheur, n'importe, d'unir ma destinée à la sienne.

— Mais si, par hasard, je pensais comme vous à la demander en mariage ?

— Alors nous serions également à plaindre, et l'un de nous aurait cessé de vivre avant que l'autre l'obtint ; car tant que je vivrai, M^{lle} Sanson ne sera point la femme d'un autre.

Ce jeune homme, bien planté, pâle, sérieux, froid comme un morceau de marbre, amoureux maniaque, et qui, dans une raison mêlée d'un profond désespoir, vient me tenir des propos pareils avec un flegme surprenant, et cela dans ma propre chambre, me donne matière à penser. Certes, je ne crains pas mon homme, mais, quoique amoureux de M^{lle} Sanson, je ne me sens pas enflammé au point d'égorger un homme pour ses beaux yeux ou de recevoir la mort pour soutenir un amour en herbe. Sans rien répondre au jeune homme, je me mets à me promener en long et en large dans ma chambre pendant un bon quart d'heure, pesant cette proposition que je me fis à moi-même. Laquelle des deux actions me sera la plus glorieuse aux yeux de mon rival et me vaudra mieux ma propre estime, savoir, celle de me couper la gorge froidement avec lui, ou celle de lui rendre le repos en lui laissant avec dignité le champ libre ?

L'amour-propre me disait : Bats-toi ; la raison me dit : Force ton rival à te reconnaître plus sage que lui.

— Que penserez-vous de moi, monsieur, lui dis-je d'un air décidé, si je consens à ne plus mettre les pieds chez M^{lle} Sanson.

— Je dirai, monsieur, que vous avez pitié d'un malheureux, et que vous me trouverez toujours prêt à verser pour vous la dernière goutte de mon sang pour vous témoigner ma reconnaissance.

— Qui êtes-vous ?

— Je suis Garnier, fils unique de Garnier, marchand de vin, rue de Seine.

— Eh bien, monsieur Garnier, je n'irai plus chez M^{lle} Sanson. Soyez mon ami.

— Jusqu'à la mort. Adieu, monsieur.

— Adieu, soyez heureux.

Patu entra cinq minutes après le départ de Garnier. Je lui contai l'aventure ; il me trouva un héros.

— Je n'en aurais pas agi, me dit-il, autrement que toi ; mais je n'aurais eu garde d'en agir comme Garnier.

A peu près vers le même temps, le comte de Melfort, colonel du régiment d'Orléans, me fit prier par Camille, sœur de Coraline, que je ne voyais plus, de répondre à deux questions par le moyen de ma cabale. Je fais deux réponses fort obscures, mais qui disaient beaucoup ; je les cachète et les remets à Camille, qui me prie le lendemain d'aller avec elle dans un endroit qu'elle ne peut me nommer. Je la suis ; elle me mène au Palais-Royal, où, par un petit escalier, elle me conduit dans l'appartement de M^{me} la duchesse de Chartres. J'attends environ un quart d'heure, la duchesse vient et fait cent caresses à Camille pour la remercier de m'avoir amené. M'adressant ensuite la parole, elle me dit d'un air noble, mais très-gracieux, toutes les difficultés qu'elle trouvait dans les réponses que j'avais faites et qu'elle tenait à la main. Je témoignai d'abord quelque embarras que les questions fussent de Son Altesse ; ensuite je lui dis que je savais faire la cabale, mais que je n'avais pas le don de l'interpréter ; qu'il fallait qu'elle eût la bonté de faire de nouvelles questions propres à rendre les réponses plus claires. Elle se mit à écrire tout ce qu'elle n'entendait pas et tout ce qu'elle voulait savoir.

— Madame, il faut que vous donniez la peine de séparer les questions, car l'oracle cabalistique ne répond pas à deux choses à la fois.

— Eh bien, me dit-elle, faites les questions vous-même.

— Votre Altesse me pardonnera, mais tout doit être écrit de sa propre main. Imaginez-vous, madame, que

vous parlez à une intelligence qui connaît tous vos secrets.

Elle se mit à écrire et fit sept ou huit questions. Elle les lut avec attention, et me dit avec une expression noble et confiante : — Monsieur, je voudrais être sûre que personne que vous ne saura jamais ce que je viens d'écrire.

— Madame peut compter sur mon honneur.

Je lis avec attention et je vois que son désir est raisonnable : je juge même qu'en mettant ces questions dans ma poche je cours risque de les perdre et de me compromettre. — Il ne me faut, madame, que trois heures pour faire ce travail, et je veux que Votre Altesse soit tranquille. Si elle a affaire, elle peut me laisser seul ici, pourvu que personne ne vienne m'interrompre. Dès que j'aurai fini, je mettrai tout sous cachet ; que Votre Altesse daigne me dire à qui je devrai le remettre.

— A moi-même ou à M^{me} de Polignac, si vous la connaissez.

— Oui, madame, j'ai l'honneur de la connaître.

La duchesse me remit un petit briquet pour allumer une bougie, et s'en alla avec Camille. Je restai seul en fermé à la clef, et trois heures après, comme je venais de finir, M^{me} de Polignac vint prendre le paquet, et je m'en allai.

La duchesse de Chartres, fille du prince de Conti, avait vingt-six ans. Elle était remplie de cette sorte d'esprit qui rend une femme adorable. Elle était vive, sans préjugés, gaie, disant des bons mots, aimant la plaisanterie et le plaisir, qu'elle préférait à une longue vie. *Courte et bonne* sont des mots qu'elle avait toujours sur le bout de la langue. Elle était jolie, mais elle se tenait mal, et se moquait de Marcel, maître de grâces, qui voulait l'en corriger. Elle dansait la tête penchée en avant et les pieds en dedans, et, malgré cela, elle était charmante. Malheureusement elle avait sur la figure des boutons qui lui nuisaient beaucoup. On croyait que cela venait du foie, mais c'était un vice dans le sang qui finit par lui donner la mort, qu'elle brava jusqu'au dernier instant de sa vie.

Les questions qu'elle soumit à mon oracle avaient pour objet des affaires qui regardaient son cœur : entre autres choses aussi, elle voulait savoir comment faire disparaître les petites bubes qui la défiguraient. Mes oracles étaient obscurs dans tout ce dont j'ignorais les circonstances, mais ils étaient clairs sur ce qui regardait sa maladie, et ce fut ce qui les rendit chers et nécessaires.

Le lendemain, après diner, Camille m'écrivit un billet, comme je m'y attendais, me priant de tout quitter pour être à cinq heures au Palais-Royal dans le même cabinet où elle m'avait laissé la veille. Je n'y manquai pas. Un vieux valet de chambre qui m'attendait partit à l'instant, et cinq minutes après je vis paraître la charmante princesse. Après un compliment plein de grâce, elle tire de sa poche toutes mes réponses, et demande si j'avais des affaires.

— Votre Altesse peut être sûre que je n'en aurai jamais de plus pressées que de la servir.

— Fort bien ; je ne sortirai pas non plus, et nous travaillerons.

Là-dessus, elle me montre toutes les questions qu'elle avait déjà faites sur divers sujets et particulièrement sur le remède pour faire disparaître ses bubes. Ce qui lui avait rendu mon oracle précieux était une chose que personne ne pouvait savoir. J'avais conjecturé et deviné : si je n'avais pas deviné, ç'eût été égal. J'avais eu la même indisposition, et j'étais assez physicien pour savoir qu'une guérison forcée d'une maladie cutanée par des topiques aurait pu lui donner la mort.

J'avais déjà répondu qu'elle pouvait guérir en moins de huit jours de l'apparence de la maladie sur le visage, et qu'il lui fallait un an de régime pour la guérir radicalement.

Nous passâmes trois heures pour savoir ce qu'elle devait faire, et, curieuse de la science de l'oracle, elle se soumit à tout : huit jours après, toutes ces vilaines bubes avaient disparu.

J'eus soin de la purger doucement ; chaque jour je lui

prescrivis ce qu'elle devait manger et je lui défendis tous les cosmétiques, lui ordonnant seulement de se laver soir et matin avec de l'eau de plantain. L'oracle modeste ordonna à la princesse de faire les mêmes ablutions partout où elle voudrait éprouver les mêmes effets.

J'allai exprès à l'Opéra le jour où la duchesse y parut avec une peau lisse et vermeille. Après l'opéra, elle alla se promener dans la grande allée du Palais-Royal, suivie de ses premières dames et fêtée de tout le monde. Elle m'aperçut et m'honora d'un sourire. J'étais vraiment heureux. Camille, M. de Montfort et M^{me} de Polignac étaient les seuls qui sussent que j'étais l'oracle de la princesse, et je jouissais du succès. Mais le lendemain quelques boutons reparurent sur le beau teint de cette charmante femme, et vite ordre de me rendre au Palais-Royal.

Le vieux valet de chambre, qui ne me connaissait pas, me fit entrer dans un boudoir délicieux, près d'un cabinet où il y avait une baignoire. La duchesse vint bientôt, ayant l'air un peu triste, car elle avait de petits boutons sur le front et sur le menton. Elle tenait à la main une question pour mon oracle, et, comme elle était courte, je voulus lui procurer le plaisir de lui faire trouver la réponse elle-même. Les nombres traduits par la princesse lui reprochèrent d'avoir transgressé le régime prescrit, et elle convint qu'elle avait bu des liqueurs et mangé du jambon; mais elle était émerveillée d'avoir trouvé cette réponse, ne concevant pas comment elle avait pu résulter d'une pile de nombres. Dans ces entrefaites, une de ses femmes étant venue lui dire un mot à l'oreille, elle lui dit d'attendre un instant dehors; ensuite, se tournant vers moi : — Vous ne serez pas fâché, monsieur, dit-elle, de voir ici quelqu'un de vos amis aussi délicat que discret? En disant cela, elle se dépêcha de mettre dans sa poche tous les papiers qui n'avaient point rapport à sa maladie, puis elle appella.

Je vois entrer un homme que je pris, à la lettre, pour un garçon d'écurie : c'était M. de Melfort. — Voyez, lui dit la princesse, M. Casanova m'a appris à faire la cabale. — Et en même temps elle lui montre la réponse qu'elle avait

tirée. Le comte ne le croyait pas. — Allons, me dit-elle, il faut le convaincre : que voulez vous que je demande ?

— Tout ce que Votre Altesse voudra.

Elle pense un instant, et, tirant de sa poche une petite boîte d'ivoire, elle écrit : Dis-moi pourquoi cette pommade ne me fait plus aucun effet.

Elle fait la pyramide, les colonnes et les clefs, comme je lui avais enseigné, et, prête à faire la réponse je lui apprends à faire des additions, des soustractions qui paraissaient sortir des nombres et qui pourtant n'étaient qu'arbitraires ; ensuite je lui dis d'interpréter les nombres en lettres, et je sors faisant semblant d'avoir quelque besoin. Je rentre lorsque je crois que sa traduction peut être achevée, et je trouve la princesse dans le plus grand étonnement.

— Ah ! monsieur, quelle réponse ?

— Fausse, peut-être ; mais, madame, cela peut arriver.

— Fausse, monsieur ? Divine ! La voici : Elle n'a de force que sur la peau d'une femme qui n'a pas engendré.

— Je ne trouve point cette réponse-là étonnante, madame.

— Je le crois, monsieur ; mais c'est parce que vous ne savez pas que cette pommade est celle que l'abbé de Brosse me donna il y a cinq ans, et qui alors me guérit : c'était dix mois avant que j'accouchasse du duc de Montpensier. Je donnerais tout au monde pour apprendre à faire moi-même cette sublime cabale.

— Comment, dit le comte, c'est cette pommade dont je sais l'histoire ?

— Précisément.

— C'est surprenant.

— Je voudrais encore faire une question qui regarde une femme dont je ne voudrais pas dire le nom.

— Dites la femme que j'ai dans ma pensée.

Alors elle posa cette question : Quelle est la maladie de cette femme ? Elle fait l'opération, et je lui fais obtenir pour réponse : Elle veut en imposer à son mari. Pour le coup, la duchesse jeta les hauts cris.

— Il était fort tard, et je me disposais à partir, quand M. de Melfort, qui parlait à Son Altesse, me dit que nous sortirions ensemble. Nous sortîmes en effet, et il me dit que la réponse cabalistique sur la pommade était vraiment étonnante. En voici l'histoire :

— Madame la duchesse, jolie comme vous la voyez, avait la figure si chargée de boutons que le duc, dégoûté, n'avait pas la force de l'approcher maritalement; aussi la pauvre princesse languissait-elle dans l'inutile désir d'être mère. L'abbé de Brosses la guérit au moyen de cette pommade, et, son beau visage uni comme un satin, elle se rendit à la loge de la reine au Théâtre-Français. Le duc de Chartres, sans savoir que sa femme fût au spectacle, où elle n'allait que rarement, se trouvait en face dans la loge du roi. Sans reconnaître la duchesse, il la trouve belle et s'informe qui c'est; on le lui dit; mais, n'en croyant rien, il sort de la loge du roi, se rend auprès de sa femme, lui fait compliment, et la même nuit il lui fit annoncer sa visite. Il en est résulté que neuf mois après madame la duchesse mit au monde le duc de Montpensier, qui maintenant a cinq ans et qui se porte fort bien. Pendant sa grossesse, la duchesse continua d'avoir un beau visage; mais dès qu'elle fut accouchée, les boutons revinrent et la pommade est demeurée sans effet.

En achevant son récit, le comte tira de sa poche une boîte en écaille avec le portrait très-ressemblant de la duchesse, et me dit : — Son Altesse vous prie d'accepter son portrait, et, si vous voulez le faire monter, elle vous prie de vous servir de ceci.

C'était un rouleau de cent louis. Je reçus la boîte et les cent louis en priant le comte d'exprimer toute ma reconnaissance à Son Altesse. Je n'ai jamais fait monter le portrait, car alors j'avais besoin d'argent pour autre chose.

Dans la suite, la duchesse me fit plusieurs fois l'honneur de me faire appeler; mais il ne fut plus question de la guérir : elle était incapable d'observer le régime nécessaire. Elle me faisait quelquefois passer cinq ou six

heures à l'ouvrage, tantôt dans un coin, tantôt dans un autre, venant, sortant et me faisant donner à diner ou à souper par le bon vieux valet de chambre, qui n'ouvrait jamais la bouche.

La cabale ne roulait que sur des affaires secrètes qu'elle était curieuse de connaître, et souvent elle trouvait des vérités que j'ignorais moi-même. Elle désirait que je lui apprissse à la faire, mais jamais elle ne me pressa ; seulement elle me fit dire par M. de Melfort que si je voulais lui apprendre mon secret, elle me ferait avoir un emploi qui me vaudrait vingt-cinq mille francs de rente. Hélas ! la chose était impossible. Je l'aimais à la folie, mais jamais je ne me permis de lui en faire rien apercevoir : mon amour-propre fut le correctif de mon amour. Je craignais que sa fierté ne m'humiliât ; et peut-être eus-je tort. Ce que je sais, c'est que je me repens encore d'avoir écouté une sottise crainte. Il est vrai que je jouissais de plusieurs privilèges dont, peut-être, elle m'aurait privé si elle avait connu mon amour.

Un jour elle voulut que ma cabale lui dit si on pouvait guérir un cancer que M^{me} de la Popelinière avait au sein, et j'eus le caprice de lui faire répondre que cette dame n'avait point de cancer, et qu'elle se portait fort bien. — Comment ! s'écria-t-elle, mais tout Paris le croit, et elle fait consultation sur consultation ! Cependant j'en crois la cabale.

Ayant vu à la cour le duc de Richelieu, elle lui dit qu'elle était sûre que M^{me} de la Popelinière n'était point malade. Le maréchal, qui était du secret, lui dit qu'elle se trompait ; mais elle lui proposa une gageure de cent mille francs. Je tremblai quand la duchesse me conta cela. — A-t-il accepté ? lui dis-je avec anxiété.

— Non ; cela l'a étonné, et vous savez qu'il doit le savoir.

A trois ou quatre jours de là, elle me dit d'un air triomphant que M. de Richelieu lui avait avoué que ce prétendu cancer n'était qu'une ruse pour exciter la pitié de son mari, avec lequel elle avait envie de retourner ; elle ajouta

que le maréchal lui avait dit qu'il payerait volontiers mille louis pour savoir comment elle avait découvert la vérité.

— Si vous voulez les gagner, me dit-elle, je lui dirai tout.

— Non, non, madame, je vous en supplie.

J'eus peur d'une attrape. Je connaissais la tête du maréchal, et l'aventure du trou dans la paroi, par où ce seigneur s'introduisait chez cette dame, était connue de tout Paris; et M. de la Popelinière même avait continué à rendre la chose publique en refusant de revoir sa femme, à laquelle il faisait une rente de douze mille francs par an.

M^{me} la duchesse de Chartres avait fait des couplets charmants sur cet événement : mais personne ne les avait connus hors de sa coterie, à l'exception du roi, qui l'aimait beaucoup, quoiqu'elle lui lançât souvent des brocards. Un jour, par exemple, elle lui demanda s'il était vrai que le roi de Prusse dût venir à Paris. Louis XV lui ayant répondu que ce bruit n'était qu'un conte en l'air : — J'en suis bien fâchée, lui dit-elle, car je meurs d'envie de voir un roi.

Mon frère, qui avait fait plusieurs tableaux, se détermina à en présenter un à M. de Marigny, et un beau matin nous nous rendîmes chez ce seigneur, qui demeurait au Louvre, où tous les artistes allaient lui faire leur cour. Nous nous trouvâmes dans une salle contiguë à son appartement, où, étant arrivés les premiers, nous attendions qu'il sortit. Le tableau était exposé : c'était une bataille dans le goût de Bourguignon.

La première personne qui vient s'arrête devant le tableau, le considère attentivement et s'en éloigne en se disant à elle-même : C'est mauvais. Un moment après deux autres personnes arrivent, examinent le tableau, se mettent à rire et disent : Voilà l'ouvrage d'un écolier. Je lorgnais mon frère assis auprès de moi : il suait sang et eau. En moins d'un quart d'heure la salle fut remplie de monde, et le misérable tableau était l'objet des railleries de chacun. Mon pauvre frère se sentait mourir et remerciait Dieu de n'être connu de personne.

Comme la situation de son âme me faisait pitié, je me

levai pour passer dans une autre salle et je lui dis pour le consoler que M. de Marigny allait venir, et qu'en trouvant son tableau bien fait il le vengerait des outrages de tout le monde. Heureusement cet avis ne fut pas le sien, et vite nous sortons, et, montant dans un fiacre, nous nous rendons chez nous, ordonnant à notre domestique d'aller reprendre le tableau. Dès que le pauvre tableau fut à la maison, mon frère en fit une bataille véritable, car il le perça de vingt coups d'épée. Il prit la résolution d'arranger de suite ses affaires, de quitter Paris et d'aller ailleurs étudier un art dont il était idolâtre : nous décidâmes de nous rendre à Dresde.

Deux ou trois jours avant de quitter le charmant séjour de Paris, je dinai seul chez le suisse de la porte des Feuillants aux Tuileries : il s'appelait Condé. Après diner, sa femme, assez jolie, me présenta la carte, où chaque article était porté au double de sa valeur. Je le lui fis observer, mais elle me dit d'un ton assez sec qu'il n'y avait pas un liard à rabattre. Je payai, et, comme la carte était quittancée au bas par ces mots : Femme Condé, je pris la plume et j'ajoutai, après le nom Condé, *labré*, et je sortis en lui laissant la carte.

Je me promenais dans une allée, sans plus penser à mon écorcheuse, lorsqu'un petit homme, coiffé à l'oiseau royal (1), ayant à sa boutonnière un énorme bouquet, et portant à son côté une longue flamberge, m'aborde d'un air insolent et me dit, sans autre préambule, qu'il avait envie de me couper la gorge.

— Petit bout d'homme ! ce serait donc en montant sur un tabouret ? Moi, je vous couperai les oreilles.

— Sacrebleu, monsieur !

— Point de colère de manant : vous n'avez qu'à me suivre ; votre affaire ne sera pas longue.

Je me dirige à grands pas vers l'Etoile où, ne voyant personne, je lui demande brusquement ce qu'il voulait et la raison qu'il avait de m'attaquer.

(1) Petit chapeau sur l'oreille.

— Je suis le chevalier de Talvis. Vous avez insulté une honnête femme que je protège ; dégainez.

En disant ces mots il tire sa longue épée ; je tire la mienne, et en me mettant en garde je me fends sur lui et je le blesse à la poitrine.

Il saute en arrière en s'écriant que je l'ai blessé en traître.

— Tu mens, faquin, et conviens-en, ou je te passe mon épée à travers le corps.

— Point du tout, car je suis blessé ; mais je vous demanderai ma revanche et nous ferons juger le coup.

— Mauvais ferrailleur, si tu n'es pas content, je te couperai les oreilles.

Je le laissai là, persuadé que mon coup était en règle puisqu'il avait mis l'épée à la main avant moi ; et, s'il ne se couvrit pas de suite, ce n'était pas à moi à l'en faire souvenir.

Vers la mi-août, je quittai Paris avec mon frère. J'avais habité cette ville par excellence pendant deux ans ; j'y avais eu beaucoup de plaisirs et nul autre désagrément que celui de me trouver parfois un peu court d'argent. Nous passâmes par Metz, Mayence et Francfort, et nous arrivâmes à Dresde vers la fin du même mois. Ma mère nous fit le plus tendre accueil et fut enchantée de nous revoir. Mon frère passa quatre ans dans cette jolie ville, constamment occupé de l'étude de son art et copiant à la célèbre galerie électorale tous les beaux tableaux de batailles des grands maîtres.

Il ne retourna à Paris que lorsqu'il eut acquis la certitude de pouvoir braver la critique : je raconterai plus tard comment nous y arrivâmes à peu près vers le même temps. Avant cette époque, ami lecteur, tu verras ce que firent tour à tour pour et contre moi la bonne et la mauvaise fortune.

La vie que je menai à Dresde jusqu'à la fin du carnaval en 1753 n'offre rien d'extraordinaire. Pour faire plaisir aux comédiens et à ma mère en particulier, je fis une pièce comi-tragique où je fis paraître deux arlequins. C'était une

parodie des *Frères ennemis* de Racine. Le roi rit beaucoup des disparates comiques dont mon drame était farci, et j'en reçus un superbe présent. Ce roi était magnifique et prodigue, et il était en cela merveilleusement secondé par le fameux comte de Brühl. Je quittai cette ville peu de temps après. J'y laissai ma chère mère, mon frère et ma sœur, devenue l'épouse de Pierre-Auguste, maître de clavessin de la cour, mort il y a deux ans, laissant sa veuve dans une honnête aisance et sa famille heureuse.

Mon séjour à Dresde fut marqué par un souvenir d'amour dont je me défis, comme des autres, par un régime de six semaines. J'ai souvent remarqué que la plus grande partie de ma vie s'est passée à tâcher de me rendre malade, et, quand j'avais atteint mon but, à chercher à recouvrer ma santé. J'ai également bien réussi dans l'un et dans l'autre, et aujourd'hui que, sous ce rapport, je jouis d'une santé parfaite, je souffre de ne plus me rendre malade; mais l'âge, cette maladie aussi cruelle qu'inévitable, m'oblige à me porter bien malgré moi. Le mal dont je parle et que nous autres Italiens appelons fort sottement le *mal français*, tandis qu'à juste titre nous pourrions prétendre à l'honneur de l'importation première, n'abrège pas la vie, quoiqu'il laisse des marques indélébiles de son passage. Ces cicatrices, moins honorables peut-être que celles que l'on gagne dans les combats de Mars, acquises avec plaisir, ne devraient jamais laisser de regrets.

J'eus à Dresde l'occasion de voir souvent le roi, qui chérissait le comte de Brühl, son ministre, parce que ce favori avait le double secret d'être encore plus prodigue que son maître et de lui rendre tout possible.

Jamais monarque ne fut plus que lui ennemi de l'économie; il riait de ceux qui le volaient et dépensait beaucoup pour avoir sujet de rire. N'ayant pas assez d'esprit pour rire des sottises des autres souverains et des ridicules de l'espèce humaine, il tenait à ses gages quatre bouffons qu'on appelle fous en Allemagne, quoique ces êtres dégradés aient d'ordinaire plus d'esprit que leurs maîtres. L'office de ces bouffons est de faire rire leur maître par toutes sortes de

plaisanteries qui d'ordinaire sont de dégoûtantes scurrilités ou de plates impertinences.

Cependant ces fous par métier captivent parfois l'esprit de leur maître au point d'en obtenir des grâces importantes pour les personnes en faveur desquelles ils s'intéressent, ce qui fait qu'ils sont fêtés dans les familles les plus distinguées. Quel est l'homme auquel le besoin ne fasse faire des bassesses? Agamemnon, dans Homère, ne dit-il pas qu'ils sont dans le cas de devoir en faire? Et ces messieurs vivaient bien avant nous! ce qui semble prouver que les hommes dans tous les temps sont mus par le même mobile, l'intérêt.

On a tort de dire que le comte de Brühl fut, ce qu'on appelle la perte de la Saxe, car il n'était que le ministre fidèle des volontés et des penchans de son maître. Ses enfans, demeurés pauvres, justifient assez la mémoire de leur père.

Dresde renfermait la plus brillante cour qu'il y eût alors en Europe et les arts y florissaient, cependant on n'y voyait pas de galanterie; car le roi Auguste n'était pas galant, et les Saxons ne sont pas de nature à l'être, à moins que leur souverain ne leur en donne l'exemple.

A mon arrivée à Prague, où je n'avais pas l'intention de m'arrêter, après avoir porté une lettre à Locatelli, entrepreneur de l'Opéra, j'allai faire une visite à M^{me} Morelli, ancienne connaissance, que j'aimais et qui me tint lieu de tout pendant deux ou trois jours. Au moment où j'allais partir, je rencontrai dans la rue mon ami Fabris, alors colonel; et il m'obligea à aller dîner avec lui. Après l'avoir embrassé, je lui remontre en vain que je dois partir à l'instant.

— Vous partirez ce soir, me dit-il, avec un de mes amis, et vous rejoindrez la diligence.

Je dus céder, et je fus enchanté, car nous passâmes délicieusement le reste de la journée. Fabris languissait après la guerre, et ses vœux furent exaucés deux ans après; il y acquit beaucoup de gloire.

Je dois dire un mot de Locatelli. C'était un caractère

original et qui valait la peine d'être connu. Il mangeait tous les jours à une table de trente couverts, et ses convives étaient ses acteurs, actrices, danseurs et danseuses, et quelques amis. Il présidait noblement la bonne chère qu'il faisait faire; car sa passion était de bien manger. J'aurai occasion de parler de lui lorsque j'en serai à mon voyage à Saint-Pétersbourg, où je le trouvai : il y est mort il y a peu de temps, à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

CHAPITRE XV

Mon séjour à Vienne. — Joseph II. — Mon départ pour Venise.

Me voilà pour la première fois dans la capitale de l'Autriche, à l'âge de vingt-huit ans, bien monté en effets, mais un peu court d'argent, ce qui m'obligeait à mesurer mes dépenses jusqu'à l'arrivée d'une lettre de change que j'avais tirée sur M. de Bragadin. La seule lettre de recommandation dont je fus muni était du poëte Migliavacca de Dresde, adressée à l'illustre abbé Metastasio, que je brûlais d'envie de connaître. Je fus la porter le lendemain de mon arrivée, et dans une heure d'entretien je le trouvai plus grand sous le rapport de l'érudition que ses ouvrages ne l'annoncent. Metastasio était en outre si modeste, que d'abord je ne crus pas cette modestie naturelle; mais je ne fus pas longtemps à m'assurer qu'elle était très-réelle, car lorsqu'il récitait quelque chose de ses productions, il était le premier à faire remarquer les morceaux saillants et les beautés avec la même simplicité qu'il en accusait les parties faibles. Je lui parlai de son précepteur Gravina, et à ce sujet il me récita cinq ou six stances qu'il avait faites à sa mort et qui n'étaient pas imprimées. Ému par le souvenir de la perte de son ami et par la douceur de ses propres vers, ses yeux en les récitant se remplirent de larmes; et, dès qu'il eut achevé, il me dit avec un ton de

bonhomie vraiment touchant : *Ditemi il vero, si può dir meglio* (1) ?

Je lui répondis qu'il n'appartenait qu'à lui de croire la chose impossible. Lui ayant demandé alors si ses beaux vers lui coûtaient beaucoup de peine, il me montra quatre ou cinq pages remplies de ratures pour avoir voulu perfectionner quatorze vers, et il m'assura que jamais il n'avait pu en faire davantage en un jour. Il me confirma une vérité que je savais déjà, c'est que les vers qui coûtent le plus de peine à un poète sont ceux que le commun des lecteurs croient coulés de source.

— Lequel de vos opéras, lui dis-je, aimez-vous le plus ?

— *Attilio Regolo*; *ma questo non vuol già dire che sia il migliore* (2).

— On a traduit à Paris tous vos ouvrages en prose française; mais l'éditeur s'est ruiné, car il n'est pas possible de les lire; cela démontre l'élévation et la force de votre poésie.

— Il y a plusieurs années qu'un autre sot se ruina en traduisant en prose française les beaux vers de l'Arioste. Je ris de tous ceux qui soutiennent qu'un ouvrage en prose peut avoir le droit de passer pour un poème.

— Je le crois comme vous.

— Et vous avez raison.

Il me dit ensuite qu'il n'avait jamais fait une ariette sans la mettre en musique lui-même, mais qu'ordinairement il ne montrait sa musique à personne. — Les Français, ajouta-t-il, sont plaisants de croire qu'on puisse adapter des vers à une musique faite d'avance. Et à cette occasion il fit cette comparaison très-philosophique :

— C'est comme si l'on disait à un sculpteur : Voilà un morceau de marbre, faites-moi une Vénus qui montre sa physionomie avant que vous ayez développé ses traits.

Etant allé visiter la bibliothèque impériale, ce fut avec beaucoup de surprise que j'y rencontrai de la Haye avec

(1) Dites-moi la vérité, peut-on dire mieux que cela ?

(2) *Attilius Régulus*; mais cela ne veut pas dire qu'il soit le meilleur.

deux Polonais et un jeune Vénitien que son père lui avait confié pour achever son éducation. Je le croyais en Pologne, et sa rencontre, réveillant des souvenirs intéressants, me fut agréable. Je l'embrassai de grand cœur à plusieurs reprises.

Il me dit qu'il était à Vienne pour affaires et qu'il serait à Venise dans le courant de l'été. Nous nous fîmes réciproquement des visites, et, lui ayant dit que je commençais à me trouver court d'argent, il me prêta cinquante ducats, que je lui rendis peu de temps après. Il m'apprit que son Bavois était déjà lieutenant-colonel au service vénitien, et cette nouvelle me causa une véritable joie. Il avait eu le bonheur d'être choisi pour adjudant général par M. Morosini, puis, à son retour de l'ambassade de France, avait été nommé commissaire aux confins. J'étais enchanté de savoir heureux deux hommes qui devaient me reconnaître pour cause première de leur bonheur. Je sus à Vienne d'une manière certaine que de la Haye était jésuite ; mais il ne fallait pas lui en parler.

Ne sachant où aller et ayant grande envie de me divertir, je fus à la répétition de l'opéra que l'on devait jouer après Pâques, et j'y trouvai Bodin, premier danseur, qui avait épousé la belle Jeoffroi et que j'avais vu à Turin. Je trouvai aussi au même endroit Campioni, mari de la belle Ancilla. Il me dit qu'il avait été forcé de divorcer, parce qu'elle le déshonorait trop publiquement. Ce Campioni était à la fois grand danseur et grand joueur : je me logeai avec lui.

Tout à Vienne était beau, il y avait beaucoup d'argent et beaucoup de luxe ; mais le bigotisme de l'impératrice y rendait les plaisirs de Cythère extrêmement difficiles, surtout pour les étrangers. Une légion de vils espions, qu'on décorait du beau nom de *commissaires de chasteté*, étaient les bourreaux impitoyables de toutes les filles. La souveraine n'avait pas la sublime vertu de la tolérance quand il s'agissait de ce qu'on appelle amour illégitime, et, dévote jusqu'au bigotisme, elle croyait se faire un grand mérite auprès de Dieu en persécutant en détail le penchant le

plus naturel aux deux sexes. Ayant pris entre ses impériales mains le registre des péchés mortels, elle crut pouvoir dissimuler sur six et ne frapper que sur la *luxure*, qui lui parut impardonnable. — On peut, dit-elle, ne pas connaître l'orgueil, car la dignité en porte la livrée. L'avarice est affreuse, c'est vrai; mais on peut s'y méprendre, car elle ressemble beaucoup à l'économie. Quant à la colère, c'est une maladie meurtrière dans ses excès; mais l'homicide est puni de mort. La gourmandise peut n'être que friandise, et la religion ne punit pas ce péché-là; car en bonne compagnie elle passe pour vertu: d'ailleurs elle s'allie avec l'appétit, et tant pis pour qui meurt d'une indigestion. Pour ce qui est de l'envie, c'est une passion basse qui n'est jamais avouée; pour la punir autrement que par le venin qui la ronge, il faudrait commencer à mettre toute ma cour à la torture; et quant à la paresse, l'ennui est là pour la punir. Pour l'incontinence, c'est autre chose; mon âme chaste ne saurait lui pardonner, et je lui déclare guerre ouverte. Mes sujets seront les maîtres de trouver jolies toutes les femmes qui leur paraîtront telles, et les femmes feront tout ce qu'elles pourront pour le paraître; qu'on s'entretienne tant qu'on voudra, puisque je ne saurais le défendre; mais je m'oppose à ce qu'on satisfasse des désirs dont dépend la conservation de l'espèce humaine, à moins que ce ne soit en bon et légitime mariage. Partant, on enverra à Temeswar toutes les malheureuses qui vivent du trafic de leurs caresses et des charmes qu'elles ont reçus de la nature. Je sais que sur cet article on est fort indulgent à Rome, où, pour empêcher un crime plus grand, que l'on n'empêche pas, chaque éminence a ses maîtresses; mais à Rome on fait au climat des concessions que je n'ai pas besoin de faire ici, où la bouteille et la pipe tiennent lieu de tous les plaisirs. (Cette femme couronnée aurait pu ajouter *et la table*, car les Autrichiens sont renommés pour être de terribles mangeurs.) Je n'épargnerai pas davantage les désordres domestiques; car, dès que je saurai qu'une femme est infidèle à son mari, je la ferai enfermer, quoi qu'on en ait, et quoi qu'on prétende

que le mari seul est le maître de sa femme, cette prétention ne pouvant être valable dans mes États, où les maris sont trop indolents. Je laisserai aux époux fanatiques la liberté de crier tant qu'il leur plaira et de se plaindre que je les déshonore en punissant leurs femmes : ils sont déshonorés d'avance par le fait de l'infidélité.

— Mais, madame, le déshonneur ne peut exister que par le fait de la publicité ; d'ailleurs vous pouvez être trompée, quoique impératrice.

— Je le sais, mais taisez-vous ; je ne vous reconnais pas le droit de me contredire.

C'était là le raisonnement que Marie-Thérèse avait dû se faire, et, malgré le principe de vertu qui l'avait motivé, il avait donné naissance à toutes les infamies que ses bourreaux *commissaires de chasteté* commettaient impunément en son nom. On enlevait et conduisait en prison à toutes les heures du jour et dans toutes les rues de Vienne les pauvres filles qui se trouvaient seules, et qui souvent ne sortaient que pour aller honnêtement gagner leur vie ; car comment pouvait-on savoir qu'une fille allait se faire consoler chez quelqu'un ou qu'elle était en recherche de quelqu'un qui voulût la consoler ? La chose était difficile. Un espion les suivait de loin. La police en payait une nuée, et, ces coquins n'étant pas vêtus en uniforme, on ne pouvait point les connaître. Cela faisait aussi que l'on se méfiait de tous les hommes qu'on ne connaissait pas.

Lorsqu'une fille entrait dans une maison, l'espion qui l'avait suivie l'attendait à la porte et l'arrêtait en sortant pour l'interroger. Si la pauvre malheureuse avait l'air embarrassé, si elle hésitait à répondre d'une manière qui satisfit le mouchard, le bourreau la conduisait en prison, commençant d'abord par la dépouiller de l'argent et des bijoux qu'elle pouvait avoir, et dont on ne pouvait jamais obtenir la restitution. Vienne était, sous ce rapport, un vrai repaire de voleurs privilégiés. Il m'arriva un jour à Léopoldstadt que dans un tumulte une fille me glissa dans la main une montre d'or pour la soustraire au mouchard qui la poursuivait et qui allait la conduire en prison. Je

ne connaissais pas cette pauvre fille, que j'eus le bonheur de revoir un mois après. Elle était jolie, et par plus d'un sacrifice elle avait obtenu sa liberté ; je fus charmé de pouvoir lui rendre sa montre, et quoiqu'elle en valût la peine, je ne lui demandai rien pour récompenser ma fidélité. Le seul moyen que les filles eussent de n'être pas molestées, était de marcher dans les rues la tête baissée et un chapelet à la main ; car alors cette fatale engeance ne pouvait se permettre de les arrêter d'emblée, puisqu'elles pouvaient aller à l'église, et dans ce cas Marie-Thérèse aurait fait pendre le commissaire.

Cette crapule rendait aux étrangers le séjour de Vienne très-désagréable, car il était même très-difficile de satisfaire le moindre besoin sans courir le risque d'être vexé. Je fus fort surpris un jour, me trouvant très-près du mur dans une petite rue, de m'entendre apostropher par un gueux à perruque ronde, qui me dit que, si je n'allais pas finir autre part, il me ferait arrêter.

— Et pourquoi, s'il vous plaît ?

— Parce que vous avez à votre gauche une femme qui peut vous voir.

Je lève la tête, et j'aperçois au quatrième une figure de femme qui, l'œil armé d'un télescope, aurait pu reconnaître si j'étais juif ou chrétien. J'obéis en riant et je contai l'aventure partout ; mais personne ne s'en étonna, car cela arrivait cent fois le jour.

Afin d'étudier les mœurs, je mangeais tantôt ici et tantôt là. Un jour, étant allé dîner avec Campioni à l'auberge de l'Écrevisse, je fus fort surpris de trouver à table d'hôte ce Pepe il cadetto, que j'avais connu lors de mon arrestation à l'armée d'Espagne, puis à Venise, et ensuite à Lyon sous le nom de don Joseph Marcati. Campioni, qui avait été son associé à Lyon, l'embrassa, lui parla en particulier, et me dit que ce monsieur-là avait repris son véritable nom et qu'il s'appelait comte Afflisio. Il me dit qu'après le dîner on ferait une banque de pharaon où j'aurais un intérêt, et qu'on me priait par conséquent de m'abstenir de jouer. Je consentis à la proposition. Afflisio gagna : un

capitaine, nommé Beccaria, lui jeta les cartes au nez, badinage auquel le prétendu comte était habitué et qui passa inaperçu. Après le jeu, nous allâmes au café, où un officier de bonne mine, me fixant attentivement, se mit à sourire, mais d'une manière qui n'avait rien d'offensant.

— Monsieur, lui dis-je d'un ton poli, qui peut vous faire rire?

— Vous, monsieur, de voir que vous ne me remettez pas.

— J'ai une idée d'avoir eu l'honneur de vous voir quelque part; mais où, c'est ce que je ne saurais dire.

— Il y a neuf ans que, par ordre du prince de Lobkowitz, je vous conduisis à la porte de Rimini.

— Vous êtes le baron Vais?

— Précisément.

Nous nous embrassâmes; ensuite il me fit des offres d'amitié, me promettant de me procurer à Vienne tous les plaisirs qui dépendraient de lui. Je n'eus garde de refuser, et le même soir il me présenta à une comtesse chez laquelle je fis la connaissance de l'abbé Testagrossa, qu'on appelait *Grosse-Tête*. Il était ministre du duc de Modène, bien vu à la cour, parce qu'il avait négocié le mariage de l'archiduc avec M^{me} Béatrice d'Este. J'y fis aussi la connaissance du comte de Roquendorf, du comte Sarotin et de plusieurs demoiselles nobles qu'on a grand soin de n'appeler que *fraulein*, ainsi qu'une baronne qui avait rôti le balai, mais qui pouvait encore plaire. On soupa et on me fit *baron*. J'eus beau dire que je ne l'étais pas, que je n'avais aucun titre: — Il faut bien que vous soyez quelque chose, me dit-on, et vous ne sauriez être moins que *baron*. Il faut convenir de l'être si vous voulez, à Vienne, être admis quelque part.

— Eh bien, soyons baron, puisque cela ne tire pas à conséquence.

La baronne ne tarda pas à me faire comprendre qu'elle me trouvait de son goût et que ma cour lui serait agréable: je lui fis visite dès le lendemain. — Si vous aimez le jeu, me dit-elle, venez le soir. Je fis chez elle la connaissance de

plusieurs joueurs et de trois ou quatre *frauleins* qui, sans craindre les commissaires de chasteté, étaient dévouées au culte de Vénus, et si bonnes qu'elles ne craignaient pas de préjudicier à leur noblesse en acceptant de petites rétributions pour leurs complaisances. Je jugeai que messieurs les commissaires n'étaient gênants que pour celles qui n'allaient pas dans les bonnes maisons.

La baronne m'ayant dit que je pouvais lui présenter des amis si j'en avais, j'y conduisis le baron Vais, Campioni et Afflisio. Ce dernier joua, tint la banque, gagna, et Tramontini, dont j'avais fait la connaissance, le présenta à sa femme, qu'on appelait M^{me} Tasi, et par son moyen Afflisio fit l'excellente connaissance du prince de Saxe-Hildburghausen. Ce fut là le principe de la grande fortune de ce comte de fabrique; car Tramontini, devenu son associé dans toutes les grandes parties du jeu, fit que sa femme engagea le duc à lui faire donner d'abord le rang de capitaine au service de Leurs Majestés Impériales et Royales. Trois semaines après, Afflisio portait l'uniforme et le signe distinctif de ce grade. A mon départ de Vienne, il était maître de cent mille florins. Leurs Majestés aimaient le jeu, mais non pas pour ponter. L'empereur faisait tenir une banque. C'était un prince bon, magnifique et économe. Je l'ai vu en grand costume impérial, et je fus surpris de le voir vêtu à l'espagnole. Je me figurais voir Charles-Quint, qui avait établi cette étiquette qui durait encore, quoique après lui aucun empereur n'ait été Espagnol et que François I^{er} n'eût rien de commun avec cette nation.

J'ai vu plus tard le même caprice en Pologne au couronnement de Stanislas-Auguste Poniatowski, et les vieux palatins pleuraient de dépit de voir ce costume; mais il fallait faire bonne mine à mauvais jeu, car sous le despotisme russe il ne leur était resté que la faculté de se résigner.

L'empereur François I^{er} était beau, et je lui aurais trouvé la physionomie heureuse sous la bure comme sous la pourpre. Il avait pour sa femme tous les égards possi-

bles, et il ne l'empêchait pas d'endetter l'État, parce qu'il avait l'art d'en devenir le créancier. Il favorisait le commerce, parce qu'il servait à remplir ses coffres. Il était galant, et l'impératrice, qui lui donnait toujours le nom de maître, dissimulait, car elle ne voulait pas que l'on crût dans le monde que ses charmes ne suffisaient plus à captiver son auguste époux, et cela d'autant plus que l'on admirait généralement la beauté de sa nombreuse famille. Toutes les archiduchesses, excepté l'ainée, me parurent belles; mais, entre les mâles, n'ayant eu occasion de bien observer que son aîné, je lui découvris la physionomie malheureuse, malgré l'idée contraire de l'abbé *Grosse-Tête*, qui se piquait aussi d'être physionomiste. — Que voyez-vous, me dit un jour cet abbé, sur la physionomie de ce prince?

— La présomption et le suicide.

Je fus prophète, car Joseph II s'est positivement tué, quoique sans en avoir le dessein, et ce fut la présomption qui l'empêcha de s'en apercevoir. Il avait du savoir, mais les connaissances qu'il se supposait détruisaient celles qu'il avait réellement. Il se plaisait surtout à parler aux personnes qui ne savaient pas lui répondre, soit qu'elles fussent éblouies de ses raisonnements, soit qu'elles feignissent de l'être; mais il traitait de pédants et fuyait tous ceux qui, par un raisonnement vrai, détruisaient le vain échafaudage du sien. Il y a sept ans que, me trouvant à Luxembourg avec lui, il me parlait avec une juste dérision de quelqu'un qui avait changé des sommes immenses et quantité de bassesses contre de misérables parchemins, et à ce sujet il me dit : *Je méprise tous ceux qui achètent la noblesse.*

C'est avec raison, mais que penser de ceux qui la vendent?

Après cette question, il me tourna le dos, et ne me jugea plus digne de m'adresser la parole.

La passion de ce prince était de voir rire, de bon cœur ou par affectation, ceux qui l'écoutaient en société, lorsqu'il racontait quelque chose : car il narrait joliment et

brodait d'une manière plaisante sur les particularités d'une anecdote; mais il traitait de sot quiconque ne riait pas de ses plaisanteries, et c'étaient toujours ceux qui le comprenaient le mieux. Il préférait le raisonnement de Brambilla, qui l'encouragea à se tuer, à celui des médecins qui le dirigeaient d'une manière raisonnable. Au reste, personne ne lui a contesté l'intrépidité; mais, pour ce qui est de l'art de régner, il n'en avait aucune idée, puisqu'il n'avait pas la moindre connaissance du cœur humain et qu'il ne savait ni dissimuler ni garder un secret: il avait si peu appris à régler sa physionomie, qu'il ne savait pas même dissimuler le plaisir qu'il avait à punir; et lorsqu'il apercevait quelqu'un dont les traits ne lui revenaient pas, il ne manquait jamais de faire une grimace qui lui allait fort mal.

Joseph II a succombé à une maladie véritablement cruelle, car elle lui laissa jusqu'à la fin la faculté de raisonner tout en lui montrant une mort inévitable. Ce prince doit avoir eu le malheur de se repentir de tout ce qu'il avait fait et de ne pouvoir le défaire, partie parce que la plupart des choses étaient irréparables, partie parce qu'en défaisant par raison ce qu'il avait fait par déraison, il aurait cru se déshonorer; car il dut conserver jusqu'au dernier instant le sentiment de l'infailibilité attachée à sa haute naissance, malgré l'état languissant de son âme qui aurait dû lui faire sentir la faillibilité de sa nature. Il avait la plus grande estime pour son frère, qui règne aujourd'hui à sa place; et malgré cela il n'eut pas le courage de suivre les principaux conseils qu'il lui donna. Par un mouvement de grandeur d'âme, il donna une grosse récompense au médecin, homme d'esprit, qui lui prononça la sentence de mort; mais, par une faiblesse contraire, il avait, quelques mois auparavant, récompensé les médecins et le charlatan qui lui firent accroire qu'il était guéri. Il eut aussi le malheur de savoir qu'on ne le regretterait pas après sa mort; pensée qui, pour un souverain surtout, doit être désolante. Sa nièce, qu'il chérissait, mourut avant lui, et, s'il avait été aimé des personnes qui l'entouraient, on lui aurait épargné cette déchirante nouvelle; car il était palpable qu'il

touchait à sa fin, et on n'avait pas à craindre son ressentiment pour lui avoir caché cet événement.

Enchanté du séjour de Vienne et des plaisirs que je trouvais avec les belles *frauleins* dont j'avais fait la connaissance chez la baronne, je pensais à partir de cette jolie ville, lorsque le baron Vais me trouva à la fête du mariage de M. le comte Durazzo, et m'engagea à un pique-nique à Schoenbrunn. Nous y allâmes, et je n'y fus sobre d'aucune manière : aussi retournai-je à Vienne avec une si forte indigestion qu'en vingt-quatre heures je me vis à deux doigts du trépas.

Je fis un usage de la dernière parcelle d'esprit que mon épuisement me laissait pour me sauver la vie. Campioni et MM. Roquendorf et Sarotin étaient auprès de mon lit. M. Sarotin, qui avait conçu pour moi une forte amitié, était venu avec un médecin, quoique j'eusse déclaré positivement que je n'en voulais aucun. Ce nouveau Sangrado, croyant pouvoir user du despotisme de son art, avait fait venir un chirurgien, et on allait me saigner contre ma volonté. A demi mort, je ne sais par quelle inspiration j'ouvre les yeux et je vois mon homme, la lancette à la main, prêt à m'ouvrir la veine.

— Non, non, dis-je.

Et languissamment je retire mon bras ; mais le bourreau voulant, à ce que disait le médecin, me donner la vie malgré moi, s'empare de nouveau de mon bras. A l'instant je me sens une augmentation de force et, étendant la main, je saisis un de mes pistolets et d'un coup de balle je lui emporte l'une de ses boucles de cheveux. C'en fut assez pour faire décamper tout le monde, à l'exception de ma servante qui ne m'abandonna pas et qui me fit boire autant d'eau que je voulus. Le quatrième jour j'étais parfaitement rétabli.

Mon aventure amusa tous les oisifs de Vienne pendant plusieurs jours, et l'abbé Grosse-Tête m'assura que si j'avais tué le pauvre chirurgien, il aurait été mort et rien de plus, car les témoins présents auraient déclaré la vérité qu'on allait me saigner par force ; ce qui mettait mon

fait dans le cas de légitime défense. On me dit aussi en plusieurs endroits que les médecins de Vienne étaient d'avis que, si l'on m'avait tiré du sang, je n'en serais pas revenu : si mon eau ne m'avait pas guéri, ces habiles gens auraient dit tout le contraire. Je sentis pourtant qu'il fallait que je me donnasse de garde d'être malade dans cette capitale ; car il était très-probable que j'aurais difficilement trouvé un médecin. A l'Opéra, beaucoup de monde voulut me connaître ; et on me regardait comme un homme qui s'était défendu contre la mort à coups de pistolet. Un peintre en miniature nommé Morol, fort sujet aux indigestions, qui finirent par lui donner la mort, m'avait endoctriné ; il ne fallait, m'avait-il dit, pour guérir d'une pareille incommodité, que boire de l'eau abondamment et avoir de la patience. Il mourut, parce qu'on le saigna dans un moment où il ne pouvait point opposer de résistance.

Mon indigestion me rappela un bon mot d'un homme qui n'avait guère coutume d'en dire ; c'était M. de Maisonrouge qu'on conduisait un jour chez lui mourant d'une indigestion. Sa voiture arrêtée en face des Quinze-Vingts par un embarras de charrettes, un pauvre homme s'approche de sa portière et lui demande l'aumône en lui disant :

— Monsieur, je meurs de faim.

— Eh ! de quoi te plains-tu ? lui dit Maisonrouge en soupirant ; coquin, je voudrais bien être à ta place !

Je fis vers ce temps-là la connaissance d'une danseuse milanaise qui avait de l'esprit, un ton excellent, de la littérature, et qui de plus était fort jolie. Elle recevait bonne compagnie, et faisait à merveille les honneurs du salon. Je connus chez elle un comte Christophe Erdodi, aimable, riche et généreux ; et un certain prince Kinski, qui avait toutes les grâces d'un arlequin. Cette fille m'inspira de l'amour, mais vainement ; car elle était éprise d'un danseur florentin qu'on appelait Argiolini. Je lui faisais la cour, mais elle se moquait de moi ; car une fille de théâtre amoureuse de quelqu'un est une place inabordable, à moins de se faire un pont d'or, et je n'étais pas riche. Ce-

pendant je ne désespérais pas, et je continuais à brûler mon encens sur son autel. Ma société lui plaisait, parce qu'elle me montrait les lettres qu'elle écrivait et que j'avais soin d'en relever les beautés. Elle avait en miniature son portrait, qui était d'une ressemblance parfaite. La veille de mon départ, dépité d'avoir perdu mon temps et mes fadaïses amoureuses, je me déterminai à le lui voler : faible ressource pour un malheureux qui n'avait pu obtenir l'original. Au moment où je prenais congé d'elle ayant trouvé le bijou à ma portée, je m'en saisis, et je partis pour Presbourg, où le baron Vais m'avait invité à l'accompagner avec de jolies *frauleins* pour une partie de plaisir.

Descendu de voiture, la première personne avec laquelle je me rencontre nez à nez, c'est le chevalier de Talvis, le protecteur de M^{me} Condé-Labré, que j'avais si bien traité à Paris. Dès qu'il m'eut reconnu, il s'approcha et me dit que je lui devais une partie de revanche.

— Je vous la promets, lui répondis-je; mais je ne quitte jamais une partie pour une autre : nous nous reverrons.

— Cela suffit. Me feriez-vous l'honneur de me présenter à ces dames?

— Bien volontiers, mais non pas dans la rue.

Nous montons, il nous suit. Pensant que cet homme, qui d'ailleurs était brave comme un chevalier français, pourrait nous divertir, je le présentai. Il logeait à la même auberge depuis un couple de jours et il était vêtu en deuil. Il nous demanda si nous irions au bal du prince-évêque, dont nous ne savions rien : Vais lui dit que oui.

— On y va, dit-il, sans être présenté, et voilà pourquoi je compte y aller; car ici je ne suis connu de personne.

Il sortit, et l'hôte, étant entré pour prendre nos ordres, nous donna des informations sur ce bal; nos belles *frauleins* témoignant le désir d'y aller, nous les satisfimes.

N'y étant connus de personne, nous parcourions en li-

berté tous les appartements, quand nous arrivâmes devant une vaste table où le prince-évêque taillait au pharaon. Il nous sembla que la pile d'or que le noble prélat avait devant lui pouvait être de treize à quatorze mille florins. Le chevalier de Talvis était debout entre deux dames auxquelles il disait de jolies choses, tandis que monseigneur mêlait. Le prince, ayant fait couper, fixe le chevalier et s'avise de lui dire d'une manière engageante de mettre aussi une carte.

— Volontiers, monseigneur, dit Talvis; va la banque sur cette carte.

— Va, dit l'évêque, voulant faire voir qu'il n'avait pas peur. Il tire, la carte de Talvis sort, et mon heureux Français, de l'air le plus calme, ramasse tout l'or du prélat et en remplit ses poches. L'évêque étonné, et reconnaissant un peu tard sa sottise, dit au chevalier :

— Monsieur, si votre carte avait perdu, comment auriez-vous fait pour me payer?

— Monseigneur, c'eût été mon affaire.

— Monsieur, vous êtes plus heureux que sage.

— Possible, monseigneur; mais ce sont là mes affaires.

Voyant le chevalier prêt à sortir, je le suis et, au bas de l'escalier, après lui avoir fait compliment, je le prie de me prêter cent souverains. Il me les compte à l'instant, m'assurant qu'il était ravi de pouvoir me rendre ce service.

— Je vous ferai mon billet.

— Point de billet.

Je mis cet or dans ma poche, me souciant fort peu de la foule de masques que j'avais pour témoins et que la curiosité avait attirés sur les pas de l'heureux gagnant. Talvis partit et je rentrai dans la salle.

Roquendorf et Sarotin, qui se trouvaient au bal, ayant su que le chevalier m'avait donné de l'or, me demandèrent qui il était. Je leur fis un récit moitié vrai, moitié faux, et je finis par leur dire que l'or que je venais de recevoir était le paiement d'une somme que je lui avais prêtée à

Paris. Ils étaient obligés de me croire ou d'en faire semblant.

De retour à l'auberge, l'hôte nous dit que le chevalier en était parti à franc étrier, et que tout son équipage consistait en un sac de nuit. Nous soupâmes, et pour égayer le repas, je contai à Vais et à nos belles *fraudeins* la manière dont j'avais connu Talvis et comment j'avais fait pour avoir ma part du gain.

De retour à Vienne, nous trouvâmes l'aventure sur le tapis : on riait du Gascon, on se moquait de l'évêque. La glose ne m'épargnait pas ; mais je ne fis pas semblant de comprendre, car je croyais inutile de me défendre. Le chevalier de Talvis n'était connu de personne, et l'ambassadeur de France n'en avait jamais entendu parler. J'ignore si jamais on en a eu des nouvelles.

Je partis enfin de Vienne en poste, après avoir pris congé de mes amis et amies, et le quatrième jour je couchai à Trieste. Le lendemain, je m'embarquai pour Venise, où j'arrivai l'après-midi de l'avant-veille de l'Ascension. J'eus le bonheur, après trois ans d'absence, d'embrasser mon adorable patron, M. de Bragadin, et ses deux inséparables amis, qui se félicitèrent de me revoir en parfaite santé et bien équipé.

CHAPITRE XVI.

Je rends le portrait que j'avais emporté de Vienne. — Je vais à Padoue ; aventure pendant mon retour ; suite de cette aventure. — Je retrouve Thérèse Imer. — Ma connaissance avec mademoiselle C. C.

Je me retrouvais dans ma patrie avec ce sentiment délicieux que tous les cœurs bien nés éprouvent en revoyant les lieux où l'on a reçu les premières impressions durables. J'avais acquis quelque expérience ; je connaissais les lois de l'honneur et de la politesse ; je me sentais enfin supérieur à presque tous mes égaux, et je soupirais après

mes anciennes habitudes que j'allais reprendre; mais je me proposais de me conduire avec plus de méthode et de réserve.

Je vis avec plaisir en entrant dans mon cabinet le *statu quo* le plus parfait. Mes papiers, couverts d'un doigt de poussière attestaient assez que nulle main profane ne les avait dérangés.

Le surlendemain de mon arrivée, au moment où j'allais sortir pour accompagner le *Bucentaure*, sur lequel le doge allait, comme de coutume, épouser la mer Adriatique, veuve de tant de maris et pourtant aussi neuve que le premier jour de sa formation, un barcarol vint me remettre un billet. Il était de M. Giovanni Grimani, jeune seigneur qui, sachant qu'il n'avait pas le droit de me mander, me pria très-poliment de vouloir bien passer chez lui pour y recevoir une lettre qu'il était chargé de me remettre en main propre. J'y fus à l'instant, et après quelques politesses d'usage il me remit une lettre à cachet volant qu'il avait reçue la veille.

La voici :

« Monsieur, ayant vainement cherché mon portrait après votre départ, et n'ayant point l'habitude de recevoir des voleurs chez moi, je suis persuadée qu'il ne peut être qu'entre vos mains; je vous prie de le remettre à la personne qui vous remettra cette lettre.

« FOGLIAZZI. »

Charmé d'avoir le portrait sur moi, je le tire de ma poche et le remets à l'instant à M. Grimani. Il le reçut avec une satisfaction mêlée de surprise; car il avait jugé sa commission plus difficile à remplir

— C'est apparemment l'amour, me dit-il, qui vous a fait commettre ce larcin; cependant je vous félicite de ce qu'il ne doit pas être bien fort.

— A quoi en jugez-vous?

— A la promptitude avec laquelle vous vous en dessaisissez.

— Je ne le rendrais pas aussi facilement à tout autre.

— Je vous en remercie; et pour remplacer cet amour, je vous prie de compter sur mon amitié.

— Je la mets infiniment au-dessus du portrait et même de l'original. Oserais-je vous prier de lui envoyer ma réponse?

— Je vous le promets. Tenez, voilà du papier; écrivez-la, vous n'avez pas besoin de la cacheter.

Voici ce que j'écrivis :

« En se débarrassant du portrait, Casanova éprouve un plaisir bien supérieur à celui qu'il eut quand, par l'effet d'une misérable fantaisie, il fit la folie de le mettre dans sa poche. »

Le mauvais temps ayant forcé de différer au dimanche les merveilleuses épousailles, et M. de Bragadin partant le lendemain pour Padoue, je l'y accompagnai. Cet aimable vieillard abandonnait à la jeunesse les plaisirs bruyants qui ne lui convenaient plus, et il allait passer au sein de la paix les jours que les fêtes vénitienes lui rendaient ennuyeux. Le samedi suivant, après avoir dîné avec lui et lui avoir baisé la main, je montai dans une chaise de poste pour retourner à Venise. Si j'étais parti de Padoue deux minutes plus tôt ou plus tard, tout ce qui m'est arrivé depuis aurait été bien différent, et ma destinée, s'il est vrai qu'elle dépende des combinaisons, aurait été tout autre. Le lecteur en jugera.

Parti de Padoue dans ce moment fatal, je rencontre à Oriago un cabriolet qui venait au grand trot de deux chevaux de poste. Il y avait dedans une très-jolie femme et un homme en uniforme allemand. A quelques pas de moi, le cabriolet verse du côté de la rivière, et la femme, tombant par-dessus le cavalier, court le plus grand danger de rouler dans la Brenta. Je saute hors de mon chariot sans me donner le temps de faire arrêter et je vole au secours de la dame, réparant d'une main chaste le désordre que la chute avait occasionné à sa toilette.

Son compagnon, qui s'était relevé sans accident, accourt, et voilà la belle versée sur son séant, tout ébahie et moins confuse de sa chute que de l'indiscrétion de ses jupes qui avaient laissé à découvert tout ce qu'une honnête femme ne montre jamais à un inconnu. Dans ses remerciements, qui durèrent tout le temps que son postillon et le mien mirent à relever le cabriolet, elle m'appela souvent son sauveur, son ange tutélaire.

Le dommage étant réparé, la dame continua sa route vers Padoue; et moi vers Venise, où à peine arrivé, je n'eus que le temps de me masquer pour aller à l'Opéra.

Le lendemain je me masque de bonne heure pour aller suivre le *Bucentaure*, qui, favorisé par un beau temps, devait être mené au *Lido* pour la grande et ridicule cérémonie. Cette fonction, non-seulement rare, mais unique, dépend du courage de l'amiral de l'arsenal, qui doit répondre sur sa tête que le temps sera constamment beau, le moindre vent contraire pouvant renverser le vaisseau et noyer le doge avec toute la sérénissime seigneurie, les ambassadeurs et le nonce du pape, garant de la vertu de cette burlesque noce, que les Vénitiens révèrent jusqu'à la superstition. Pour surcroît de malheur, cet accident tragique ferait rire toute l'Europe, qui ne manquerait pas de dire que le doge de Venise est enfin allé consommer son mariage.

Je prenais mon café à visage découvert sous les *procuratie* de la place Saint-Marc, quand un beau masque femelle me donna galamment un coup d'éventail sur l'épaule. Ne connaissant pas le masque, je ne fis pas grande attention à cette agacerie; et après avoir achevé mon café je reprends mon masque et je m'achemine vers le quai du Sépulcre, où m'attendait la gondole de M. de Bragadin. Vers le pont de la Paille, j'aperçois le même masque attentif à regarder l'image d'un monstre qu'on montrait pour dix sous. Je m'approche du masque et je lui demande pour quoi il m'avait battu.

— Pour vous punir de ce que vous ne me connaissez pas après m'avoir sauvé la vie.

Je devine que c'est la belle que j'ai secourue la veille aux bords de la Brenta, et, après lui avoir fait compliment, je lui demande si elle va suivre le *Bucentaure*.

— J'irais volontiers, me dit-elle, si j'avais une gondole sûre.

Je lui offre la mienne, qui était des plus grandes, et, ayant consulté le masque qui l'accompagnait, elle accepte. Prêts à y entrer, je les invite à se démasquer ; mais ils me disent qu'ils ont des raisons pour demeurer inconnus. Je les prie alors de me dire s'ils appartiennent à quelque ambassadeur, car, dans ce cas, je me verrais, quoique à regret, forcé de les prier de descendre ; mais ils m'assurent qu'ils sont Vénitiens. La gondole étant à la livrée d'un patricien, j'aurais pu me trouver compromis avec les inquiéteurs d'État, ce que je désirais éviter.

Nous suivions le *Bucentaure*, et assis auprès de la dame, je me permets quelques libertés ; mais elle me déconcerte en changeant de place. Après la fonction nous retournâmes à Venise, et l'officier me dit que si je voulais leur faire l'honneur d'aller dîner avec eux au Sauvage, je les obligerais. J'acceptai, car j'étais curieux de connaître cette femme : ce que j'en avais vu lors de sa chute rendait ma curiosité très-naturelle. L'officier me laissa seul avec elle et prit les devants pour aller commander le dîner.

Dès que je fus seul avec ma belle, à la faveur du masque je lui dis que j'étais amoureux d'elle, que j'avais une loge à l'Opéra dont je lui offrais l'entière jouissance, et que, si elle voulait me laisser l'espoir de ne pas perdre mon temps, je la servais pendant tout le carnaval.

— Si vous avez l'intention d'être cruelle, je vous prie de me le dire franchement.

— Je vous prie aussi de me dire avec qui vous croyez être.

— Avec une femme tout aimable, que vous soyez princesse ou de basse condition. Ainsi j'ose espérer que vous me donnerez, dès aujourd'hui, des marques de vos bontés, ou, après le dîner, j'aurai l'honneur de vous tirer ma révérence.

— Vous ferez ce que vous voudrez ; mais j'espère qu'après

diner vous changerez de langage, car le ton que vous prenez n'est pas engageant. Il me semble qu'avant d'en venir à une explication pareille il faudrait commencer par se connaître. Sentez-vous bien cela?

— Oui, je le sens; mais j'ai peur d'être trompé.

— Eh! que c'est singulier! Et cette peur vous fait commencer par où l'on finit?

— Je ne demande aujourd'hui qu'un mot d'encouragement. Donnez-le-moi, et vous me verrez modeste, soumis et discret.

— Modérez-vous.

Nous trouvâmes l'officier à la porte du Sauvage, et nous montâmes. Dès que nous fûmes dans la chambre elle se découvrit, et je la trouvai bien mieux que la veille. Il me restait à savoir pour la forme et le cérémonial si l'officier était son mari, son amant, son parent ou son conducteur; car, fait aux aventures, je désirais connaître de quelle nature était celle que je venais d'entamer.

Nous nous mettons à table, et la manière dont monsieur et madame en agissent m'oblige par prudence à m'observer. Ce fut à lui que j'offris ma loge et elle fut acceptée; mais comme je ne l'avais pas, après le diner je sortis sous prétexte d'affaires, et j'allai m'en procurer une. J'en pris une à l'Opéra-Buffera, où brillaient Petrici et Lasqui, et après l'opéra je leur donnai à souper dans une auberge; ensuite je les conduisis chez eux dans ma gondole, où, à la faveur de la nuit, j'obtins de la belle toutes les faveurs qu'on peut accorder auprès d'un tiers qu'on doit ménager. A notre séparation, l'officier me dit:

— Vous aurez demain de mes nouvelles.

— Où donc et comment?

— Ne vous en inquiétez pas.

Le lendemain matin on m'annonce un officier; c'était lui-même. Après quelques compliments d'usage et lui avoir fait mes remerciements pour l'honneur qu'il m'avait fait la veille, je le priai de me dire à qui j'avais l'honneur de parler. Voici ce qu'il me répondit, parlant très-bien, mais sans me regarder:

Je m'appelle P. C. Mon père est riche et considéré à la Bourse; mais nous sommes brouillés. Je demeure sur le quai de Saint-Marc. La dame que vous avez vue est née O., elle est femme du courtier C., et sa sœur est l'épouse du patricien P. M. M^{me} C. est brouillée avec son mari et j'en suis la cause, comme je suis brouillé avec mon père à cause d'elle

Je porte cet uniforme en vertu d'un brevet de capitaine au service autrichien, mais je n'ai jamais servi. Je suis chargé de l'approvisionnement des bœufs pour l'État vénitien, et je tire ces provisions de la Styrie et de la Hongrie. Cette entreprise liquidée m'assure un bénéfice de dix mille florins par an; mais un embarras imprévu et auquel il faut que je remédie, une banqueroute frauduleuse et des dépenses extraordinaires me mettent pour le moment dans une grande gêne. Il y a quatre ans qu'ayant entendu parler de vous, je conçus le désir de faire votre connaissance; et je crois que c'est le ciel qui me l'a fait faire avant-hier. Je n'hésite pas à vous demander un plaisir essentiel qui nous unira de l'amitié la plus étroite. Devenez mon soutien sans courir aucun risque : acceptez ces trois lettres de change et ne craignez pas d'avoir à les escompter à l'échéance; car je vous cède ces trois autres, dont le payement sera effectué avant l'échéance des vôtres. En outre je vous hypothèque la conduite des bœufs pour toute l'année; de sorte que, si je vous manquais, vous pourriez séquestrer à Trieste tous mes bœufs, qui ne peuvent venir que par là.

Étonné de ce discours et de ce projet, qui me paraissait chimérique et dans lequel je ne voyais qu'une foule d'embarras que j'abhorrais, l'idée singulière de cet homme qui, s'imaginant que je pourrais facilement donner dans le panneau, me donne la préférence sur cent autres qu'il devait mieux connaître : je n'hésitai pas à lui dire que je n'accepterais jamais son offre. Son éloquence redoubla pour me convaincre; mais je l'embarrassai en lui disant que j'avais lieu d'être surpris qu'il m'eût préféré à toutes ses connaissances, moi qui n'avais l'honneur de lui être

connu que depuis deux jours. Monsieur, me dit-il effrontément, vous ayant connu pour un homme de beaucoup d'esprit, je me suis persuadé que vous verriez de suite l'avantage que je vous offre, et que par conséquent vous ne feriez aucune difficulté d'accepter.

— Vous devez vous être désabusé à cette heure, et vous me prendrez sans doute pour un sot en voyant que je croirais être votre dupe si j'acceptais.

Il partit en me demandant excuse et en me disant qu'il espérait me voir le soir sur la place Saint-Marc, où il serait avec madame C. Il me laissa son adresse en me disant qu'à l'insu de son père il occupait encore son appartement. C'était me dire que je devais lui rendre ma visite; mais si j'avais été sage, je m'en serais dispensé.

Dégoûté du dévolu que cet homme avait jeté sur moi, je ne me sentis plus aucune envie de tenter fortune auprès de sa belle; car il me parut que ce couple avait résolu de me rendre leur dupe, et, comme je n'avais nul désir de le devenir, j'évitai de les voir le soir à la place Saint-Marc. J'aurais dû m'en tenir là; mais le lendemain, poussé par mon mauvais génie, et jugeant qu'une visite de politesse ne tirerait point à conséquence, j'allai le voir.

Un domestique m'ayant conduit dans sa chambre, il m'accueillit avec beaucoup de prévenance et me fit d'obligeants reproches de ne m'être pas fait voir la veille au soir. Ensuite il me reparla de son affaire et me montra un fatras de papiers; ce qui m'ennuya fort. Si vous voulez accepter les trois lettres, me dit-il, je vous associerai à mon entreprise. Par cette marque d'amitié extraordinaire, il me rendait, d'après lui, riche de cinq mille florins par an, mais, pour toute réponse, je le priai de ne m'en plus parler de la vie. J'allais prendre congé, lorsqu'il me dit qu'il voulait me présenter sa mère et sa sœur.

Il sort, et, deux minutes après, il rentre avec elles. La mère était une femme d'un air ingénu et respectable, mais la fille était un modèle de beauté. J'en fus ébloui: Un quart d'heure après, la très-confiante mère me demanda la permission de se retirer, et sa fille resta. Il ne lui fallut pas

une demi-heure pour me captiver. J'étais enchanté de toutes ses perfections ; et son esprit vif, naïf et nouveau pour moi, sa candeur, son ingénuité, ses sentiments naturels et élevés, sa vivacité gaie et innocente, cet ensemble enfin qui se forme de la beauté, de l'esprit et de l'innocence, ensemble qui eut toujours sur moi un empire absolu, tout acheva de me rendre l'esclave de la femme la plus parfaite qu'il soit possible d'imaginer.

M^{lle} C. C. ne sortait jamais qu'avec sa mère, qui était dévote et pourtant indulgente. Elle n'avait à lire que les livres de son père, homme sage qui n'avait point de romans, et elle brûlait d'envie d'en lire. Elle avait aussi la plus grande envie de connaître Venise ; et, personne ne fréquentant la maison, on ne lui avait pas encore dit qu'elle était un véritable prodige. Son frère écrivait, et je conversais avec elle, ou plutôt je répondais aux nombreuses questions qu'elle me faisait, et auxquelles je ne pouvais satisfaire qu'en ajoutant aux idées qu'elle avait déjà et qu'elle était tout étonnée de se reconnaître, car son âme était encore dans le chaos. Je ne lui dis cependant point qu'elle était belle et qu'elle m'intéressait au suprême degré ; car, ayant menti sur ce point à l'égard de tant d'autres, j'avais peur de lui paraître suspect.

Je quittai cette maison triste et rêveur, trop pénétré des rares qualités que j'avais découvertes dans cette ravissante personne, et je me promis d'abord de ne plus la revoir, car je croyais sentir que je n'étais pas homme à lui sacrifier entièrement ma liberté en la faisant demander pour femme, quoique je la jugeasse faite à dessein pour faire mon bonheur.

Je n'avais pas encore vu M^{me} Manzoni depuis mon retour, et je dirigeai mes pas vers son habitation. Je trouvai cette digne femme ce que je l'avais toujours connue pour moi, et elle me fit l'accueil le plus amical. Elle me dit que Thérèse Imer, cette jolie personne qui m'avait valu un coup de canne de M. Malipiero treize ans auparavant venait d'arriver de Baireuth, où le margrave avait fait sa fortune. Comme elle demeurait en face, M^{me} Manzoni

voulant jouir de ma surprise, la fit prier de passer chez elle. Elle vint en effet peu d'instant après, tenant par la main un garçon de huit ans, joli comme un amour; c'était son fils unique qu'elle avait eu de son mari, qui était danseur à Baireuth. Notre surprise, en nous revoyant, fut égale au plaisir que nous eûmes à nous rappeler ce qui nous était arrivé au sortir de l'enfance. Il est vrai que nous ne pouvions nous souvenir que d'enfantillages. Je lui fis compliment sur sa fortune; et, jugeant sur l'apparence, elle crut m'en devoir à son tour: mais la sienne aurait été plus solide que la mienne, si, par la suite, elle avait eu de la conduite. Elle eut des caprices, que je ferai connaître au lecteur dans cinq ans d'ici. Elle était devenue grande musicienne; mais sa fortune n'avait pas tout à fait dépendu de son talent: ses charmes y avaient contribué plus que tout. Elle me conta ses aventures, à quelque chose près sans doute, et nous nous séparâmes après deux heures d'entretien. Elle m'invita à lui faire le plaisir d'aller déjeuner avec elle le lendemain. Le margrave, à ce qu'elle me dit, la faisait observer; mais, comme j'étais une ancienne connaissance, je ne devais point éveiller de soupçons: c'est l'aphorisme de toutes les femmes galantes. Elle me dit que je pouvais le même soir l'aller voir à sa loge, où M. Papafava me verrait avec plaisir. C'était son parrain. Je me rendis le lendemain de bonne heure chez elle. Je la trouvai au lit avec son fils, qui, par principe d'éducation, se leva et sortit aussitôt qu'il me vit assis auprès du lit de sa mère. Je passai trois heures avec elle, et, je m'en souviens, la dernière fut délicieuse; le lecteur, dans cinq ans, en verra la conséquence. Je la vis une seconde fois pendant les quinze jours qu'elle passa à Venise, et, à son départ, je lui promis une visite à Baireuth: je n'ai jamais tenu parole.

Je dus, vers ce temps-là, m'occuper des affaires de mon frère posthume, qui, disait-il, avait une vocation toute divine pour le métier de prêtre; mais il lui fallait un patrimoine. Ignorant, sans aucune éducation, n'ayant pour lui qu'une jolie figure, il entrevoyait le bonheur dans l'état

ecclésiastique, et il comptait beaucoup sur la prédication, pour laquelle, lui disaient les femmes qu'il connaissait, il avait un talent décidé. Je fis toutes les démarches qu'il voulut, et je réussis à obtenir de l'abbé Grimani de lui faire un bénéfice; car il était débiteur de tous les meubles de notre maison, dont il n'avait rendu aucun compte. Il lui fit la transaction viagère d'une maison, et deux ans après mon frère prit les ordres en qualité de patrimonie. Ce patrimoine, au reste, fut fictif, la maison étant déjà hypothéquée: ce fut un vrai stellionat; mais M. l'abbé Grimani était un peu jésuite, et ces saints serviteurs de Dieu s'accommodent de tous les moyens, pourvu qu'ils leur soient profitables. Je parlerai de la conduite de ce malheureux frère lorsqu'elle deviendra liée à mes vicissitudes.

Il y avait deux jours que j'avais fait ma visite à P. C., lorsque je le rencontrai dans la rue. Il me dit que sa sœur ne faisait que parler de moi, qu'elle avait retenu quantité de choses que je lui avais dites, et que sa mère était enchantée qu'elle eût fait ma connaissance. — Elle serait, me dit-il, un bon parti pour vous, car elle aura dix mille ducats courants de dot. Si vous venez me voir demain, nous prendrons le café avec ma mère et ma sœur.

Je m'étais promis de ne plus mettre le pied chez lui; je ne tins pas parole. Au reste, en pareil cas l'homme se détermine facilement à manquer à sa promesse.

Je passai trois heures à causer avec cette charmante personne, et je la quittai amoureux à l'excès. Je lui dis, avant de m'en aller, que j'enviais le sort de celui qui l'aurait pour femme, et ce compliment, le premier qu'elle eût reçu de cette espèce, couvrit son beau visage du plus vif incarnat.

En me retirant, je me mis à examiner le caractère du sentiment que j'éprouvais pour elle, et j'en fus effrayé, car je ne pouvais agir avec C. C. ni en honnête homme ni en libertin. Je ne pouvais pas me flatter d'obtenir sa main, et il me semblait que j'aurais poignardé quiconque m'aurait conseillé de la séduire. J'avais besoin de me distraire :

j'allai jouer. Le jeu est parfois un légitime excellent pour calmer l'amour. Je jouai de bonheur et je me retirais la bourse pleine d'or, quand dans une petite rue solitaire je rencontre un homme courbé sous le poids des années moins encore que sous le faix accablant de la misère. Je m'en approche et je reconnais le comte de Bonafede. Sa vue me fit pitié. M'ayant reconnu, il me dit une foule de choses, et finit par me faire connaître l'état d'abjection où il se voyait réduit par la nécessité de faire vivre sa nombreuse famille. — Je ne rougis pas, me dit-il, de vous demander un sequin qui me fera vivre cinq ou six jours. — Je me hâtai de lui en donner dix, l'empêchant de faire des bassesses pour me témoigner sa reconnaissance, mais je ne pus l'empêcher de verser des larmes. Il me dit en me quittant que ce qui mettait le comble à son infortune était l'état de sa fille qui, devenue une beauté, voulait plutôt mourir que sacrifier sa vertu à la nécessité. — Je ne puis, ajouta-t-il en soupirant, ni soutenir ni récompenser ses sentiments.

Croyant comprendre ce que la misère le forçait à désirer, je pris son adresse en lui promettant d'aller le voir. J'étais curieux de voir ce que pouvait être devenue une vertu dont je n'avais pas grande idée depuis dix ans que je ne l'avais vue. J'y allai le lendemain. Je trouvai une maison presque sans meubles et la fille seule, ce qui ne me surprit point. La jeune comtesse, m'ayant vu venir, m'accueillit au haut de l'escalier de la manière la plus aimable. Elle était assez bien vêtue, et je la trouvai belle, vive et aimable comme lorsque je l'avais connue au fort Saint-André. Prévenue par son père que j'irais la voir, elle était toute joyeuse, et elle m'embrassa aussi tendrement que l'on pourrait embrasser un amant chéri. Elle me mena dans sa chambre, où, après m'avoir dit que sa mère était au lit, malade et hors d'état de se laisser voir, elle se livra de nouveau à tout le transport que lui causait, me disait-elle, le bonheur de me revoir. La fougue de baisers donnés et rendus sous les auspices de l'amitié embrasa bientôt nos sens, au point que dans le premier quart d'heure je

n'avais plus rien à désirer. Cela fait, notre rôle vrai ou simulé était de montrer de la surprise, et honnêtement je ne pouvais m'empêcher d'assurer la pauvre comtesse que ce n'était là que le premier gage d'un amour constant. Elle le crut ou fit semblant de le croire, comme je le croyais peut-être moi-même dans ce moment. Le calme étant survenu, elle me parla de leur affreux état, de ses frères qui allaient pieds nus dans les rues, et de son père qui positivement n'avait pas de pain à leur donner.

— Vous n'avez donc pas un amant ?

— Quoi ! un amant ! et quel est l'homme qui aurait le courage de vouloir être mon amant dans une maison comme celle-ci ? Et pour tirer parti de moi-même, suis-je donc faite pour me livrer au premier venu pour la somme de trente sous ! Il n'y a personne à Venise qui puisse m'évaluer plus haut en me voyant dans cette maison. D'ailleurs je ne me sens pas née pour me prostituer.

Un discours de cette nature n'est pas gai ; elle versait des larmes, et l'image de la tristesse, jointe au tableau de misère que j'avais sous les yeux, n'était pas fait pour réveiller l'amour. Je la quittai en lui promettant de revenir et en lui mettant douze sequins dans la main. Cette somme l'étonna : elle ne s'était jamais vue si riche. J'ai toujours regretté de ne pas lui en avoir donné le double.

Le lendemain P. C. vint me voir et me dit d'un air tout joyeux que sa mère avait permis à sa sœur d'aller à l'Opéra avec lui, que la petite en était enchantée, parce qu'elle n'y avait jamais été, et que, si cela me faisait plaisir, je pouvais les attendre quelque part.

— Mais votre sœur sait-elle que vous voulez m'admettre de la partie ?

— Elle s'en fait une fête.

— Et madame votre mère le sait-elle ?

— Non ; mais quand elle le saura, elle n'en sera pas fâchée, car vous lui avez inspiré de la considération.

— Je vais tâcher d'avoir une loge.

— Fort bien : vous nous attendrez à tel endroit.

Le drôle ne me parlait plus de lettres de change, et,

voyant que je ne courtais plus sa dame et que j'étais épris de sa sœur, il avait enfanté le beau projet de me la vendre. Je plaignis la mère et la fille qui se confiaient à un pareil sujet ; mais je n'avais pas assez de vertu pour refuser la partie. J'allai même jusqu'à me persuader que, puisque je l'aimais, je devais accepter pour la préserver d'autres pièges ; car, si j'avais refusé, il aurait pu trouver quelqu'un moins scrupuleux, et cette idée m'était insupportable. Il semblait qu'avec moi elle ne courait aucun risque.

Je louai une loge à l'Opéra Saint-Samuel et je les attendis au lieu indiqué longtemps avant l'heure. Ils vinrent, et je fus ravi à l'aspect de ma jeune amie. Elle était élégamment masquée, et son frère était en uniforme. Pour ne pas exposer cette charmante personne à être reconnue à cause de son frère, je les fis entrer dans ma gondole. Il voulut que je le fisse débarquer chez sa maîtresse, qu'il nous dit être malade, nous priant de nous rendre à notre loge, où il viendrait nous rejoindre. Je fus surpris que C. C. ne montrât ni surprise ni répugnance à rester seule avec moi dans la gondole ; mais, quant à la disparition du frère, elle ne m'étonna aucunement, car il était évident qu'il voulait en tirer parti.

Je dis à C. C. que jusqu'à l'heure du théâtre nous nous ferions voguer, et que, la chaleur étant forte, elle devait se démasquer ; ce qu'elle fit à l'instant. L'obligation que je m'étais imposée de la respecter, la noble assurance qui brillait sur ses traits comme la confiance dans ses regards, la joie innocente qu'elle exprimait, tout faisait accroître mon amour.

Ne sachant que lui dire, car naturellement je ne pouvais lui parler que d'amour, et le point était délicat, je me contentais de fixer sa charmante figure, n'osant pas porter mes regards sur deux globes naissants arrondis par les amours, crainte d'alarmer sa pudeur. Dites-moi donc quelque chose, me dit-elle : vous ne faites que me regarder sans me dire un seul mot. Vous vous êtes sacrifié aujourd'hui, car mon frère vous aurait mené chez sa dame, qui, à ce qu'il dit, doit être belle comme un ange.

— J'ai vu cette dame.

— Elle doit avoir beaucoup d'esprit.

— C'est possible ; mais je n'ai pu m'en apercevoir, car je n'ai jamais été chez elle, et j'ai l'intention de n'y aller jamais ; ne croyez donc pas, belle C., que je vous fasse le moindre sacrifice.

— Je le croyais ; car, comme vous ne parliez pas, je vous croyais triste.

— Si je ne vous parle pas, c'est que je suis trop ému du bonheur que me fait éprouver votre angélique confiance.

— J'en suis enchantée ; mais comment pourrais-je manquer de confiance en vous ? Je me sens plus libre et bien plus sûre que si j'étais avec mon frère. Ma mère même dit qu'on ne peut pas s'y tromper et que sûrement vous êtes très-honnête. D'ailleurs vous n'êtes pas marié : c'est la première chose que j'ai demandée à mon frère. Vous souvenez-vous que vous m'avez dit que vous enviez le sort de celui qui m'aura pour femme ? Moi, je disais dans le même moment que celle qui vous aura pour époux sera la femme la plus heureuse de Venise.

Ces paroles, prononcées avec la naïveté la plus candide et avec ce ton de sincérité qui part du cœur, firent sur moi un effet difficile à décrire ; je souffrais de n'oser imprimer le plus tendre baiser sur les lèvres vermeilles qui venaient de les prononcer ; mais en même temps j'éprouvais une délicieuse jouissance de me voir aimé de cet ange. Dans cette conformité de sentiments, lui dis-je, nous pourrions donc, aimable C., trouver le parfait bonheur si nous pouvions être unis d'une manière inséparable ? Mais je pourrais être votre père.

— Vous, mon père ? quel conte ! Savez-vous que j'ai quatorze ans ?

— Savez-vous que j'en ai vingt-huit ?

— Eh bien, quel est l'homme qui, à votre âge, ait une fille du mien ? Je ris en pensant que, si mon père vous ressemblait, assurément il ne me ferait jamais peur : je ne pourrais avoir vis-à-vis de lui aucune réserve.

L'heure du théâtre étant venue, nous débarquâmes et le spectacle l'occupa tout entière. Son frère ne vint nous trouver que vers la fin ; car cela entraînait dans son calcul. Je leur donnai à souper dans une auberge, où le plaisir de voir cette charmante personne manger de très-bon appétit me fit oublier que je n'avais pas diné. Je ne parlai presque pas pendant tout le souper ; car j'étais malade d'amour, et dans un tel état d'irritation qu'il était impossible qu'il durât longtemps. Pour excuser mon silence, j'affectai d'avoir mal aux dents : on me plaignit, et on me laissa garder le silence.

Après le souper, P. dit à sa sœur que j'étais amoureux d'elle et que je me sentirais soulagé si elle me permettait de l'embrasser. Pour toute réponse, elle se tourne vers moi avec des lèvres riantes qui appelaient le baiser. Je brûlais ; mais je respectais tant cette innocente et naïve créature, que je ne l'embrassai que sur la joue, et encore d'une manière très-froide en apparence.

— Quel baiser ! s'écria P. Allons, allons, un bon baiser d'amour ! Je ne bougeais pas : l'impudent instigateur m'ennuyait : mais sa sœur en détournant la tête dit d'un air pénétré : — Ne le pressez pas, car je n'ai pas le bonheur de lui plaire.

Cette expression alarma mon amour ; je ne fus plus maître de moi-même. — Quoi ! m'écriai-je avec feu, quoi ! belle C., vous ne daignez pas attribuer ma retenue au sentiment que vous m'inspirez ? Vous croyez ne pas me plaire ? S'il ne faut qu'un baiser pour vous en assurer, recevez-le avec tout le sentiment que j'éprouve. — Alors la prenant dans mes bras et la serrant amoureusement contre mon sein, je lui imprimai sur la bouche un long et ardent baiser que je mourrais d'envie de lui donner ; mais, à sa nature, la timide colombe sentit qu'elle était tombée dans les serres du vautour. Elle se débarrassa de mes bras, tout étonnée de m'avoir découvert amoureux par cette voie. Son frère m'applaudissait, tandis que, pour cacher son trouble, elle se remettait en masque. Je lui demandai si elle croyait encore qu'elle ne me plaisait pas. — Vous m'avez convaincue,

me dit-elle; mais, pour m'avoir détrompée, vous ne devez pas me punir.

Je trouvai cette réponse très-délicate, car elle était dictée par le sentiment; mais son frère, qu'elle ne satisfaisait pas, la traita de bêtise.

Dès que nous eûmes repris nos masques, nous partimes, et, après les avoir reconduits chez eux, je me retirai très-amoureux, content au fond et pourtant fort triste.

Le lecteur verra dans les chapitres suivants les progrès de mon amour et les aventures auxquelles je me trouvai engagé.

CHAPITRE XVII.

Progrès de mes amours avec la belle C. C.

Le lendemain P. C. entra chez moi d'un air de triomphe en me disant que sa sœur avait dit à sa mère que nous nous aimions et que, si elle devait se marier, elle ne pourrait être heureuse qu'avec moi.

— J'adore votre sœur, lui dis-je; mais croyez-vous que votre père veuille me l'accorder?

— Je ne le crois pas; mais il est vieux. En attendant, aimez. Ma mère permet qu'elle aille ce soir à l'Opéra avec nous.

— Eh bien, mon cher ami, nous irons.

— Je me vois obligé de vous prier de me rendre un léger service.

— Ordonnez.

— Il y a de l'excellent vin de Chypre à vendre et à bon marché: je puis en avoir un tonneau moyennant un billet payable en six mois. Je suis sûr de le revendre de suite avec bénéfice; mais le marchand veut une caution, et il acceptera la vôtre si vous voulez bien me cautionner. Voulez-vous signer mon billet?

— Avec plaisir.

Je signai sans biaiser ; car quel est le mortel amoureux qui, en pareil cas, aurait refusé ce service à celui qui, pour se venger d'un refus, aurait pu le rendre malheureux ? Nous nous donnâmes ensuite rendez-vous pour le soir, et nous nous séparâmes contents l'un de l'autre.

Après m'être habillé, je sortis et j'achetai une douzaine de paires de gants, autant de paires de bas de soie et une paire de jarretières brodées avec des agrafes d'or, me faisant une fête de faire ce premier présent à ma nouvelle amie.

Je n'ai pas besoin de dire que je fus exact au rendez-vous ; cependant en y arrivant, je les aperçus qui me cherchaient. Si je n'avais soupçonné les intentions de P. C., j'aurais été flatté de me voir ainsi prévenu. Dès que je les eus joints, P. C. me dit qu'ayant des affaires il me laissait avec sa sœur, et qu'il viendrait nous rejoindre au théâtre. Quant il fut parti, je dis à C. C. que nous ne pouvions que nous aller promener en gondole jusqu'à l'heure de l'Opéra. Non, me répondit-elle ; allons plutôt dans un jardin de la Zuecca.

— Bien volontiers.

Je prends une gondole de trajet et nous allons à Saint-Blaise dans un jardin que je connaissais et dont, au moyen d'un sequin, je me rendis maître pour toute la journée, et personne ne pouvait plus y entrer. Il se trouva que nous n'avions diné ni l'un ni l'autre, et, ayant ordonné un bon repas, nous montons dans un appartement, d'où, après avoir quitté nos habits de masque, nous redescendons dans le jardin.

L'aimable C. C. n'avait qu'un corset de taffetas et une petite jupe de même étoffe ; mais elle était à ravir dans ce léger costume. Mon œil amoureux perçait ces voiles, et mon âme la voyait toute nue ; je soupirais de désirs, de retenue et de volupté.

Dès que nous fûmes dans la longue allée, ma jeune compagne, lesté comme la biche légère, se voyant libre sur la

pelouse et n'ayant jamais jusqu'alors joui de ce bonheur, se mit à courir à droite, à gauche, avec tous les signes de la gaieté qui la dominait. Bientôt, obligée de s'arrêter faute d'haleine, elle se mit à rire en me voyant la contempler en silence dans une sorte d'extase. Bientôt elle me défie à la course; le jeu me plaît, j'accepte; mais je veux l'intéresser par une gageure. Celui qui perdra, lui dis-je, sera obligé de faire ce que le vainqueur voudra.

— Je le veux bien.

Nous établissons le but et nous partons. J'étais sûr de gagner; mais je voulus perdre, pour voir ce qu'elle me condamnerait à faire. D'abord elle court de toutes ses forces tandis que je ménage les miennes, de sorte qu'elle arrive au but avant moi. Tout en reprenant haleine, elle pense à me donner une bonne pénitence, puis elle court se cacher derrière un arbre et me condamne à trouver sa bague. Elle l'avait cachée sur elle, et par là elle me mettait en possession de toute sa personne. Je trouvai la chose charmante, car j'y vis clairement de la malice et de l'intention; cependant je sentis que je ne devais pas en abuser, sa naïve confiance ayant besoin d'être encouragée. Nous nous asseyons sur l'herbe; je visite ses poches, les plis de son corset, ceux de son jupon, puis ses souliers, enfin jusqu'à ses jarretières qu'elle avait attachées au-dessous du genou. N'ayant encore rien trouvé, je continué mes recherches, et, comme la bague devait être cachée sur elle, il fallait bien que je la trouvasse. Le lecteur devine sans doute que je soupçonnais la charmante cachette où ma belle l'avait mise; mais avant de venir là il fallait que je me procurasse une foule de jouissance que je savourai avec délices. La bague finit par être découverte entre les deux plus beaux gardiens que la nature ait jamais arrondis; mais j'étais si ému en la retirant que ma main tremblait visiblement. — Pourquoi tremblez-vous? me dit-elle.

— Je tremble du plaisir d'avoir trouvé la bague, car vous l'aviez si bien cachée! Mais vous me devez ma revanche, et cette fois vous ne me vaincrez pas.

— Nous verrons.

Nous partons, et, ne la voyant pas courir bien vite, je crus que je la devancerais à volonté. Je me trompais. Elle avait ménagé ses forces, et, quand nous fûmes aux deux tiers de la course, s'élançant tout à coup, elle me devance et je me vois perdu. Je m'avise d'une ruse dont l'effet est immanquable; je fais semblant de tomber tout de mon long en poussant un cri douloureux. La pauvre petite s'arrête, court à moi tout effrayée et m'aide à me relever en me plaignant. Quant je me vois debout et devant, je me mets à rire, et, prenant mon élan, j'atteins le but qu'elle en était bien loin encore.

La charmante coureuse, tout ébahie, me dit : — Vous ne vous êtes donc pas blessé?

— Non, car je suis tombé exprès.

— Exprès? pour me tromper! Je ne vous aurais pas cru capable de cela. Il n'est pas permis de gagner par fraude, et je n'ai pas perdu.

— Oh! si, vous avez perdu, car j'ai atteint le but avant vous, et, ruse pour ruse, avouez que vous avez aussi cherché à me tromper en prenant l'élan.

— Mais cela est permis, et votre ruse, mon ami, est de tout autre espèce.

— Mais elle m'a procuré la victoire, et

*Vincasi per fortuna o per inganno,
Il vincer sempre fù laudabil cosa (1).*

— C'est ce que j'ai souvent entendu dire à mon frère, mais jamais à mon père. Bref, je conviens d'avoir perdu. Ordonnez, condamnez-moi : j'obéirai.

— Attendez. Asseyons-nous; car j'ai besoin d'y penser. Je vous condamne à troquer avec moi de jarretières.

— De jarretières? Vous les avez vues, elles sont laides et ne valent rien.

— N'importe. Je penserai deux fois par jour à l'objet que

(1) Que l'on obtienne la victoire par la fortune ou par la ruse, vaincre fut toujours une chose louable.

j'aime, et à peu près aux mêmes instants où vous serez obligée de penser à moi.

— L'idée est fort jolie et elle me flatte. Je vous pardonne maintenant de m'avoir trompée.

— Voici mes vilaines jarretières.

— Ah! mon cher trompeur, qu'elles sont belles! Le joli présent! qu'elles plairont à ma mère! C'est sûrement un cadeau qu'on vient de vous faire, car elles sont toutes neuves?

— Non, ce n'est pas un présent. Je les ai achetées pour vous, et je me suis creusé la cervelle pour trouver le moyen de vous les faire agréer; c'est l'amour qui m'a suggéré de les faire devenir le prix d'une course. A présent vous pouvez vous figurer ma peine quand je vous ai vue au moment de me gagner. Le dépit m'a inspiré une tromperie fondée sur un sentiment qui vous fait honneur; car, avouez que vous auriez montré un trop mauvais cœur si vous n'étiez accourue à mon secours.

— Et je suis sûre que vous n'auriez pas employé cette ruse, si vous aviez pu deviner le mal que vous m'avez fait.

— Vous vous intéressez donc bien vivement à moi?

— Je ferais tout au monde pour vous en convaincre. J'aime extrêmement mes jolies jarretières: je n'en aurai pas d'autres, et je répons bien que mon frère ne me les volera pas.

— En serait-il capable?

— Oh! très-capable, surtout si les agrafes sont d'or.

— C'est de l'or; mais dites-lui que c'est du cuivre doré.

— Mais vous m'apprendrez à accrocher ces jolies agrafes?

— Oui, bien certainement.

Nous allâmes diner. Après le repas, auquel je me rappelle que nous fîmes également honneur, elle devint plus gaie et moi plus amoureux, mais aussi plus à plaindre à cause de la dure loi que je m'étais faite. Impatiente de mettre ses jarretières, elle me pria de l'aider, de la meilleure

foi du monde et sans malice ni coquetterie. Une jeune fille innocente, qui, malgré ses quinze printemps, n'a pas encore aimé et qui n'a vécu ni avec d'autres jeunes filles ni dans le monde, ne connaît ni la violence des désirs ni tout à fait ce qui les fait naître. Elle n'a certainement aucune idée du danger des tête-à-tête. Quand l'instinct la rend amoureuse pour la première fois, elle croit l'objet de son amour digne de toute sa confiance, et elle croit ne pouvoir se faire aimer qu'en lui témoignant une confiance sans réserve.

Trouvant que ses bas étaient trop courts pour lui attacher la jarretière au-dessus du genou, elle me dit qu'elle les mettrait avec des bas plus longs, et à l'instant, tirant adroitement de ma poche ceux que j'avais achetés, je les lui fais accepter. Joyeuse et pleine de reconnaissance, elle s'assied sur moi, et, dans l'effusion de son contentement, elle me donne tous les baisers qu'elle aurait donnés à son propre père s'il lui avait fait un pareil présent. Je lui rendais ses baisers en continuant à dompter avec force la violence de mes désirs : je me contentais de lui dire qu'un seul de ses baisers valait plus qu'un royaume. Ma charmante C. C. se déchaussa et se mit une paire de bas qui lui allaient jusqu'à moitié de la cuisse. Plus je la découvrais innocente, moins j'osais me déterminer à m'emparer de cette ravissante proie.

Nous redescendîmes au jardin, et, après nous être promenés jusqu'au soir, nous allâmes à l'Opéra, ayant soin de garder nos masques ; car, le théâtre étant petit, on aurait pu nous reconnaître, et ma délicieuse amie était sûre que son père ne lui permettrait plus de sortir, s'il venait à savoir qu'elle jouissait de ce plaisir.

Nous étions tout étonnés de ne pas voir son frère. Nous avions à notre gauche le marquis de Montalegre, ambassadeur d'Espagne, avec la demoiselle Bola, sa maîtresse en titre ; et à notre droite deux masques, homme et femme, qui ne s'étaient point démasqués. Ces deux masques avaient constamment les yeux sur nous ; mais ma jeune amie, leur tournant le dos, ne pouvait pas s'en apercevoir. Pendant

le ballet, C. C. ayant mis le texte de l'opéra sur la hauteur d'appui de la loge, le masque homme allongea le bras et le prit. Jugeant par là que nous devions en être connus, je le dis à mon amie, qui se tourna et reconnut son frère. Le masque femelle ne pouvait être que son amie C. Comme P. C. connaissait le numéro de notre loge, il avait pris la loge voisine ; et, comme ce ne pouvait pas être sans intention, je prévis qu'il allait faire souper sa sœur avec cette femme. J'en étais fâché, mais je ne pouvais éviter la chose qu'en rompant en visière, et j'étais amoureux.

Après le second ballet, il vint dans notre loge avec sa belle, et, après les compliments d'usage, la connaissance se trouva faite et nous dûmes aller souper à son casino. Dès que les deux dames furent démasquées, elles s'embrasèrent, et la maîtresse de P. C. combla ma jeune amie d'éloges et de prévenances. A table elle affecta de la traiter avec une affabilité extrême, et C. C., n'ayant pas l'usage du monde, la traita avec un extrême respect. Cependant, je voyais que C., malgré tout son art, laissait percer le dépit que lui causait la vue de la supériorité des charmes que j'avais préférés aux siens. P. C., fou de gaieté, s'épuisait en plates plaisanteries, dont sa belle seule riait ; moi, dans ma mauvaise humeur, j'en haussais les épaules, et sa sœur n'y entendait rien et, par conséquent, n'y répondait point. En somme, notre quadrille, mal assorti, était fort maussade.

Au dessert, P. C., un peu échauffé par le vin, embrassa sa belle et me provoqua à imiter son exemple avec sa sœur. Je lui dis qu'aimant réellement M^{lle} C. C., je ne prendrais ces libertés que lorsque j'aurais acquis des droits sur son cœur. P. C. se mit à plaisanter là-dessus, mais C. lui imposa silence. Reconnaissant de cet acte de décence, je tire de ma poche la douzaine de gants que j'avais achetées, et, après lui avoir fait présent de six paires, je priai mon amie d'accepter les autres. P. C. se leva de table en ricanant, entraînant sa maîtresse qui était un peu dans les vignes du Seigneur, et se jeta avec elle sur un canapé. La scène devenant lubrique, je me plaçai de manière à les cacher et

j'entraînai mon amie dans l'embrasement d'une fenêtre. Je n'avais pu empêcher que C. C. ne vit dans une glace la situation des deux impudens, et elle avait le visage tout en feu; cependant, ne lui tenant que des propos décents, elle me parlait de ses beaux gants qu'elle pliait sur la console. Après son brutal exploit, l'impudent P. C. vint m'embrasser, et sa dévergondée compagne, imitant son exemple, embrassa ma jeune amie en lui disant qu'elle était sûre qu'elle n'avait rien vu. C. C. lui répondit modestement qu'elle ne savait pas ce qu'elle aurait pu voir; mais un regard qu'elle m'adressa me fit deviner tout ce qu'elle éprouvait. Quant à ce que j'éprouvais moi-même, je le laisse à penser au lecteur, s'il connaît le cœur de l'homme. Comment supporter cette scène en présence d'une innocente que j'adorais, lorsque j'avais à combattre contre mes propres desirs pour ne pas en abuser? J'étais sur des charbons! la colère et l'indignation, aux prises avec la retenue qui m'était commandée par le besoin de me conserver l'objet que je chérissais, me causaient un tremblement universel. Messieurs les inventeurs de l'enfer n'auraient pas manqué d'y placer cette souffrance, s'ils l'avaient connue. L'impudique P. C. avait cru, dans sa brutale action, me donner une grande preuve de son amitié, comptant pour rien le déshonneur de sa maîtresse et la délicatesse de sa sœur qu'il exposait à la prostitution. Je ne sais comment j'eus le courage de ne pas l'étrangler. Le lendemain, étant venu me voir, je l'accablai de reproches, et il tâcha de s'excuser en me disant qu'il ne l'aurait jamais fait s'il n'avait été persuadé que j'avais déjà traité sa sœur tête à tête comme il avait traité sa maîtresse devant nous.

Mon amour pour C. C. acquérait à chaque instant un nouveau degré d'intensité, et j'étais décidé à tout entreprendre pour la mettre à l'abri du parti que son indigne frère aurait pu tirer d'elle en la livrant à quelqu'un de moins scrupuleux que moi. L'affaire me semblait pressante. Quelle horreur! quelle espèce inouïe de séduction! Quel étrange moyen de gagner mon amitié! Et je me voyais dans la dure nécessité de dissimuler avec l'être que

je méprisais le plus au monde ! On m'avait informé qu'il était obéré, qu'il avait fait banqueroute à Vienne, où il avait femme et enfants ; qu'à Venise il avait compromis son père, qui avait été obligé de le chasser de la maison, et qui, par commisération, faisait semblant de ne pas savoir qu'il y logeait encore. Il avait séduit sa femme, ou plutôt sa maîtresse, que son mari ne voulait plus revoir, et, après lui avoir tout mangé, il cherchait à tirer parti de sa prostitution parce qu'il ne savait plus où donner de la tête. Sa pauvre mère, dont il était l'idole, lui avait donné tout ce qu'elle possédait, même ses nippes ; et moi, je m'attendais à me voir importuner de quelque prêt ou caution ; mais j'étais fermement disposé à tout lui refuser. Je ne pouvais supporter l'idée que C. C. dût devenir la cause innocente de ma ruine et servir d'instrument à son frère pour entretenir ses débauches.

Poussé par un sentiment irrésistible, par ce qu'on appelle de l'amour parfait, dès le lendemain j'allai voir P. C., et, après lui avoir dit que j'adorais sa sœur avec l'intention la plus pure, je lui fis sentir toute la peine qu'il m'avait faite en oubliant tous les égards et cette pudeur que le libertin le plus achevé ne doit jamais blesser s'il a quelque prétention à la bonne société.

— Dussé-je, lui dis-je, renoncer au plaisir de voir votre angélique sœur, je suis décidé à ne plus me trouver avec vous ; mais je vous préviens que je saurai empêcher qu'elle ne sorte avec vous pour devenir entre vos mains le prix de quelque marché infâme.

Il s'excusa de nouveau sur son ivresse et sur ce qu'il ne croyait pas que j'eusse pour sa sœur un amour qui exclût la jouissance. Il me demanda pardon, m'embrassa en pleurant, et j'allais peut-être me laisser attendrir quand je vis entrer sa mère et sa sœur, qui me remercièrent avec effusion de cœur du joli présent que je lui avais fait. Je répondis à la mère que je n'aimais sa fille que dans l'espérance qu'elle me l'accorderait pour épouse.

— Dans cet espoir, madame, ajoutai-je, je ferai parler à monsieur votre époux aussitôt que je me serai assuré un

état qui me mette à même de la faire vivre convenablement et de manière à la rendre heureuse.

En disant cela je lui baisai la main, et d'une façon si émue que les larmes me coulaient le long des joues. Ces larmes furent sympathiques et firent couler celles de cette bonne mère. Après m'avoir remercié affectueusement, elle me laissa avec sa fille et son fils, qui semblait être transformé en statue.

Il y a dans le monde grand nombre de mères de cette trempe, et ce sont souvent celles qui ont été constamment sages : elles ne soupçonnent pas la tromperie parce qu'elles ne sentent en elles d'autre mobile que celui des vertus ; mais elles sont presque toutes victimes de leur bonne foi et de la confiance qu'elles ont en ceux qui leur semblent être pleins de probité. Ce que j'avais dit à la mère étonna la fille ; mais son étonnement fut bien plus grand quand elle sut ce que j'avais dit à son frère. Après un moment de réflexion, elle lui dit qu'avec tout autre que moi elle aurait été perdue, et qu'elle ne lui aurait pas pardonné si elle avait été à la place de sa dame ; car sa conduite envers elle était déshonorante autant pour elle que pour lui. P. C. pleurait, mais le traître était maître de ses larmes.

C'était le jour de la Pentecôte, et, comme il y avait relâche au théâtre, il me dit que si je voulais me trouver le lendemain au même endroit que les autres jours, il me remettrait sa sœur et que, comme l'honneur ne lui permettait pas de laisser M^{me} C. seule, ils nous laisseraient en toute liberté.

— Je vous donnerai ma clef, me dit-il, et vous reconduirez ma sœur ici après que vous aurez soupé où bon vous semblera.

En achevant ces mots, il me donna la clef que je n'eus pas la force de refuser, et il nous laissa. Je sortis un instant après lui, en disant à mon amie que nous irions le lendemain au jardin de la Zuecca. Le parti qu'a pris mon frère, me dit-elle, est le plus honnête qu'il pût prendre.

Je fus exact au rendez-vous, et, brûlant d'amour, je

presentais ce qui allait arriver. J'avais eu soin de louer une loge à l'Opéra, mais pour attendre le soir nous allâmes à notre jardin. Comme c'était un jour de fête, il y avait plusieurs petites sociétés à des tables séparées, et, ne voulant nous mêler avec personne, nous résolûmes de rester dans un appartement que nous nous fîmes donner, ne nous souciant de voir l'opéra que vers la fin : en conséquence, j'ordonnai un bon souper. Nous avions sept heures devant nous, et ma charmante amie me dit que nous ne nous ennuerions pas. Elle se débarrassa de son accoutrement de masque, et vint s'asseoir sur mes genoux en me disant que j'avais achevé de la subjuguier par la manière dont je l'avais ménagée après l'affreux souper ; mais tous nos raisonnements étaient accompagnés de baisers qui peu à peu devenaient de flamme.

— As-tu vu, me dit-elle, ce que mon frère fit à sa dame lorsqu'elle se mit à cheval sur lui ?

— Je ne vis rien qu'au miroir, mais je me figurai bien la chose. N'as-tu pas craint que je ne te traitasse de même ?

— Non, je te l'assure. Comment aurais-je pu le craindre, sachant combien tu m'aimes ? Tu m'aurais tellement humiliée, que je n'aurais plus pu t'aimer. Nous nous réserverons pour quand nous serons mariés, n'est-ce pas, mon ami ? Tu ne saurais te figurer la joie que j'ai éprouvée en t'entendant t'expliquer à ma mère ! Nous nous aimerons toujours. Mais à propos, mon ami, explique-moi les mots qui sont brodés sur les jarretières.

— Y a-t-il une devise ? Je n'en savais rien.

— Oh ! oui ; c'est français : faites-moi le plaisir de lire.

Assise sur moi, elle détache une jarretière pendant que je lui détache l'autre. Voici les deux vers, que j'aurais dû lire avant de lui faire ce présent :

En voyant chaque jour le bijou de ma belle,
Vous lui direz qu'Amour veut qu'il lui soit fidèle.

Ces vers, fort libres sans doute, me parurent bien

faits, comiques et pleins d'esprit. J'éclatai de rire, et je redoublai lorsque, pour la contenter, je dus lui en traduire le sens. Comme c'était une idée neuve pour elle, j'eus besoin d'entrer dans des détails qui nous mirent tout en feu.

— Je n'oserai plus, me dit-elle, faire voir mes jarretières à personne, et j'en suis fâchée.

Comme j'avais pris un air pensif :

— Dis-moi, me dit-elle, à quoi tu penses?

— Je pense que ces fortunées jarretières ont un privilège que je n'aurai peut-être jamais. Que je voudrais être à leur place ! Je mourrai peut-être de ce désir, et je mourrai malheureux.

— Non, mon ami, car je suis dans ton même cas, et je suis sûre de vivre. D'ailleurs nous pouvons hâter notre mariage. Pour moi, je suis prête à te donner ma foi dès demain, si tu veux. Nous sommes libres, et mon père devra y consentir.

— Tu raisones juste, car l'honneur même l'y forcerait. Cependant je veux lui donner une marque de respect en te faisant demander, et ensuite notre maison sera bientôt faite. Ce sera dans huit ou dix jours.

— Sitôt ? Tu verras qu'il répondra que je suis trop jeune.

— Et il dira peut-être vrai.

— Non, car je suis jeune, mais non pas trop, et je suis bien sûre que je puis être ta femme.

J'étais sur une fournaise, et toute résistance au feu qui me brûlait commençait à me devenir impossible. Toi que je chéris, lui dis-je, es-tu bien sûre que je t'aime ? Me crois-tu capable de te tromper ? Es-tu certaine de ne jamais te repentir d'être mon épouse ?

— J'en suis plus que certaine, mon cœur ; car tu ne saurais vouloir faire mon malheur.

— Eh bien, devenons époux dès cet instant. Dieu seul sera témoin de nos serments, et nous ne saurions en avoir de plus loyal, car il connaît la pureté de nos intentions. Donnons-nous réciproquement notre foi, unissons nos des-

tinées et soyons heureux. Nous fortifierons notre tendre lien du consentement de ton père et des cérémonies de la religion aussitôt qu'il nous sera possible : en attendant sois à moi, sois toute à moi.

— Dispose de moi, mon ami. Je promets à Dieu et à toi d'être dès ce moment et pour la vie ta fidèle épouse : je m'expliquerai ainsi à mon père, au prêtre qui bénira notre union, enfin à tout le monde.

— Je te fais le même serment, ma tendre amie, et je t'assure que nous sommes parfaitement mariés. Viens dans mes bras ! achève mon bonheur.

— Oh ! mon Dieu ! est-il possible que je touche de si près au bonheur !

Après l'avoir tendrement embrassée, j'allai dire à la maîtresse du casino de ne nous apporter à manger que lorsque nous l'appellerions, et de ne point nous interrompre. Pendant cela ma charmante C. C. s'était jetée sur le lit tout habillée, mais je lui dis que les voiles importuns effarouchaient l'amour, et en moins d'une minute j'en fis une nouvelle Ève, belle et nue comme si elle n'avait fait que sortir des mains du suprême artiste. Sa peau, douce comme un satin, était d'une blancheur éblouissante, que relevait encore sa superbe chevelure d'ébène que j'avais étendue sur ses épaules d'albâtre. Sa taille svelte, ses hanches saillantes, sa gorge parfaitement moulée, ses grands yeux d'où s'échappaient à la fois la douceur et l'étincelle du désir, tout en elle était d'une beauté parfaite et présentait à mes avides regards la perfection de la mère des amours embellie de tout ce que la pudeur répand de charmes sur les attraits d'une belle femme.

Hors de moi-même, je commençais à craindre que mon bonheur ne fût pas réel, ou qu'il ne pût pas devenir parfait par une complète jouissance, quand l'Amour malin s'avisa, dans un moment si sérieux, de me fournir matière à rire.

— Serait-ce une loi, me dit ma déesse, que l'époux ne dût pas se déshabiller ?

— Non, cher ange, non ; et si c'en était une, je la trouverais trop barbare pour m'y soumettre.

En un instant je fus débarrassé de tous mes vêtements. et mon amante se livra à son tour à toutes les impulsions de l'instinct et de la curiosité; car tout en moi était nouveau pour elle. Enfin, comme accablée de la jouissance des yeux, elle me presse contre son sein et s'écrie :

— Oh! mon ami, quelle différence de toi à mon oreiller!

— A ton oreiller, mon cœur? Mais tu ris : explique-moi cela.

— C'est un enfantillage, mais tu n'en seras pas fâché?

— Fâché! pourrais-je l'être avec toi dans le plus doux instant de ma vie?

— Eh bien, depuis plusieurs jours, je ne pouvais pas m'endormir sans tenir mon oreiller entre mes bras; je le caressais, je l'appelais mon cher mari; je me figurais que c'était toi, et quand une douce jouissance m'avait rendue immobile, je m'endormais, et le matin je retrouvais mon grand coussin entre mes bras.

Ma chère C. C. devint ma femme en héroïne, car l'excès de son amour lui rendit la douleur même délicieuse. Après trois heures passées dans les plus doux ébats, je me levai et j'appelai pour qu'on nous apportât à souper. Le repas fut frugal, mais délicieux. Nous nous entre-regardions sans parler, car que nous dire qui valût ce que nous sentions? Nous trouvions notre bonheur extrême, et nous en jouissions dans la persuasion que nous pouvions le renouveler à notre gré.

L'hôtesse monta pour nous demander si nous désirions quelque chose, et elle nous demanda si nous n'irions pas à l'Opéra, qu'on disait si beau.

— Est-ce que vous n'y avez jamais été?

— Jamais, car pour des gens comme nous c'est trop cher. Ma fille en est si curieuse que, Dieu me pardonne, je crois qu'elle se donnerait pour avoir le plaisir d'y aller une fois.

— Elle le payerait cher, dit ma petite femme en riant. Mon ami, nous pourrions faire son bonheur sans qu'il lui en coûtât si cher, car cela fait bien mal.

— J'y pensais, mon amie. Tiens, voilà la clef de la loge; tu peux leur en faire présent.

— Tenez, dit-elle à l'hôtesse, voici la clef d'une loge du théâtre Saint-Moise : elle coûte deux sequins, allez-y à notre place, et dites à votre fille de garder sa rose pour quelque chose de mieux. Pour que vous puissiez bien vous divertir, la mère, voilà deux sequins, lui dis-je : faites bien amuser votre fille.

La bonne femme, tout ébahie de la générosité de ses hôtes, courut trouver sa fille pendant que nous nous applaudissions de nous être mis dans la nécessité de nous recoucher. L'hôtesse remonta avec sa fille, belle blonde très-appétissante, et qui veut absolument baiser la main à ses bienfaiteurs. Elle va partir à l'instant avec son amoureux, nous dit la mère. Il est là-bas; mais je ne la laisserai pas aller seule, car c'est un gaillard! J'irai avec eux.

— Fort bien, ma bonne; mais à votre retour faites attendre la gondole qui vous mènera; nous nous en servirons pour retourner à Venise.

— Quoi! vous voulez rester ici jusqu'à notre retour?

— Oui, car nous nous sommes mariés aujourd'hui.

— Aujourd'hui? Dieu vous bénisse!

S'étant alors approchée du lit pour l'arranger, elle aperçut les traces vénérables de la sagesse de mon épouse, et dans un mouvement de joie elle vint embrasser ma chère C. C.; ensuite elle se mit à faire un sermon à sa fille en lui montrant ce qui, selon elle, faisait un honneur infini à la jeune mariée : marques respectables, disait-elle, que l'Hymen ne voit que rarement de nos jours sur son autel.

La fille répondit en baissant ses beaux yeux bleus qu'elle était sûre qu'il lui en arriverait autant à ses noces.

— J'en suis certaine aussi, car je ne te perds jamais de vue. Va chercher de l'eau dans cette cuvette et porte-la ici; car cette charmante mariée doit en avoir besoin.

La fille obéit; ensuite, ces femmes étant sorties, nous nous couchâmes et quatre heures de délicieuses extases se passèrent avec une extrême rapidité. Notre dernière lutte aurait été plus longue s'il n'était venu à ma charmante amie le caprice de se mettre à ma place et de renverser les rôles. Epuisés de bonheur et de jouissance, nous nous endormions, quand l'hôtesse vint nous dire que la gondole nous attendait. Je me levai de suite pour lui ouvrir dans l'espoir de rire de ce qu'elle nous conterait de l'Opéra; mais elle laissa ce soin à sa fille, qui était montée avec elle, et elle alla nous préparer du café. La blondine aida mon amie à s'habiller, mais de temps en temps elle me donnait des ceillades qui me donnèrent à penser qu'elle avait plus d'expérience que sa mère ne lui en supposait.

Rien n'était plus indiscret que les yeux de ma charmante maîtresse, ils portaient les marques irrécusables de ses premiers exploits; mais aussi elle venait de soutenir un combat qui l'avait positivement rendue tout autre qu'elle n'était auparavant.

Nous primes du café bien chaud, et je dis à notre hôtesse de nous préparer, pour le jour suivant, un diner délicat; ensuite nous partîmes. L'aube du jour commençait à poindre lorsque nous débarquâmes à la place Sainte-Sophie pour mettre en défaut la curiosité des gondoliers. et nous nous quittâmes heureux, contents, et certains que nous étions parfaitement mariés. J'allai me coucher, déterminé à obliger, par la voie de l'oracle, M. de Bragadin à me faire avoir légalement la main de mon adorable C. C. Je restai au lit jusqu'à midi, et je passai le reste de la journée à jouer malheureusement, comme si la fortune avait voulu m'avertir qu'elle n'était pas d'accord avec mon amour.

CHAPITRE XVIII.

Continuation de mes amours avec C. C. — M. de Bragadin demande cette jeune personne pour moi. — Son père la refuse et la met dans un couvent. — De la Haye. — Je perds au jeu. — Association avec Croce qui me remet en fonds. — Divers accidents.

La douceur du sentiment que me causait mon amour m'avait rendu peu sensible à la perte que j'avais faite, et, tout occupé de mon aimable amie, ma tête semblait fermée à toute idée qui ne lui était pas relative.

Je m'occupais d'elle le lendemain matin quand son frère se présenta d'un air rayonnant en me disant :

— Je suis sûr que vous avez couché avec ma sœur, et j'en suis ravi. Elle n'en convient pas, mais son aveu est inutile. Je vous l'amènerai aujourd'hui.

— Vous me ferez plaisir, car je l'adore, et je vais la faire demander à M. votre père d'une manière qu'il ne pourra point me la refuser.

— Je le désire, mais j'en doute. En attendant, je me trouve forcé de vous prier de me rendre un nouveau service. Je puis avoir, moyennant un billet payable en six mois, une bague qui vaut deux cents sequins et que je suis sûr de revendre aujourd'hui pour le même prix. Cette somme m'est indispensable; mais, sans votre caution, le bijoutier, qui vous connaît, ne me la donnera pas. Me ferez-vous ce plaisir? Je sais que vous avez perdu hier; si vous en avez besoin, je vous donnerai cent sequins, que vous me rendrez à l'échéance du billet.

Comment faire pour lui refuser? Je voyais bien que je serais sa dupe; mais j'aimais tant sa sœur!

— Je suis prêt, lui dis-je, à signer le billet; mais vous avez tort d'abuser de ma tendresse pour votre sœur.

Nous sortimes, et, le marchand ayant accepté ma caution, nous finimes cette affaire; mais ce marchand, qui ne me connaissait pas, si ce n'est de nom, croyant me faire

un compliment, dit à P. C. que, sous ma caution, tout son magasin était à son service. Je fus peu flatté du compliment, mais je crus y reconnaître la fourberie de P. C., qui avait l'adresse de découvrir, un sur cent, le malavisé qui, sans aucun fondement, m'accordait sa confiance, car je n'avais rien. C'est ainsi que mon angélique C. C., qui semblait devoir faire mon bonheur, était l'innocente cause de ma ruine.

A midi, P. C. vint me mener sa sœur; et voulant sans doute me prouver qu'il était honnête homme, car ce sont toujours les fripons qui se mettent en frais pour cela, il me rendit le billet du vin de Chypre que j'avais cautionné, m'assurant en même temps qu'à notre première entrevue il me remettrait les cent sequins qu'il m'avait promis.

Je menai comme à l'ordinaire mon amie à la Zuecca, je fis fermer le jardin, et nous dinâmes sous une treille. Ma C. C. me paraissait plus belle depuis qu'elle était à moi; et, l'amitié se joignant à l'amour, nous éprouvions une douce satisfaction qui se peignait sur tous nos traits. L'hôtesse, qui m'avait trouvé généreux, nous servit en gibier et en poisson, et sa blondine nous servit à table. Ce fut elle aussi qui vint déshabiller mon amie dès que nous fûmes montés pour nous livrer aux douceurs de notre nouvel hyménée.

Dès que nous fûmes seuls, mon amie me demanda ce que c'était que les cent sequins que son frère devait m'apporter, et je lui dis ce qui s'était passé entre nous.

— Je t'en supplie, me dit-elle, mon ami, à l'avenir refuse-lui absolument tout; car le malheureux est si obéré, qu'il finirait par t'entraîner dans le précipice où il ne peut manquer de tomber.

Cette fois nos plaisirs nous parurent plus solides : nous les savourions avec plus de délicatesse, et, pour ainsi dire, nous les raisonnions.

— Oh! mon ami, me disait-elle, fais ton possible pour me rendre mère; car alors mon père ne pourra plus prétexter de ma trop grande jeunesse pour refuser de me marier.

J'eus beaucoup de peine à lui faire comprendre que l'ac-

complissement de ce vœu, quoiqu'il fût aussi le mien, ne dépendait pas entièrement de nous ; mais qu'il était probable que, disposés comme nous l'étions, cela arriverait tôt ou tard.

Après avoir travaillé de notre mieux à l'accomplissement de ce grand œuvre, nous passâmes plusieurs heures dans un sommeil profond et délicieux. Dès que nous fûmes réveillés, je fis venir des bougies et du caté, ensuite nous nous remîmes en action dans l'espoir de parvenir à l'accord de cette pâmoison commune qui devait assurer notre bonheur. Ce fut au milieu de nos plus doux ébats que l'aube trop matinale vint nous surprendre, et nous nous hâtâmes de rentrer à Venise assez à temps pour éviter l'œil de la curiosité.

Nous renouvelâmes la partie le vendredi ; mais, quelque plaisir que je trouve aujourd'hui à me rappeler des instants aussi heureux, je ferai grâce à mes lecteurs de la peinture de mes nouvelles jouissances : ils pourraient bien ne pas se plaire à mes redites. Je dirai seulement qu'avant de nous séparer, nous fixâmes, mon amie et moi, notre dernière partie au jardin pour le lundi suivant, dernier jour de masques. La mort seule aurait pu me faire manquer à ce rendez-vous, car ce pouvait être le dernier jour de nos jouissances amoureuses.

Ainsi le lundi matin ayant vu P. C., qui me confirma le rendez-vous au même lieu et à la même heure, je ne manquai pas de m'y trouver. La première heure, malgré l'impatience, se passe vite ; mais la seconde est d'une longueur accablante. Cependant j'attendis la troisième et la quatrième sans que je visse venir le couple que j'attendais. J'étais dans un état à ne me figurer que les choses les plus sinistres. Si C. C. n'avait pas pu sortir, son frère aurait dû venir me le dire. Mais il se pouvait que quelque contre-temps invincible l'en eût empêché, et je ne pouvais pas moi-même l'aller chercher chez elle, quand ce n'aurait été que par la crainte de les manquer en chemin. Enfin, au moment où les cloches sonnaient l'*Angelus*, je me vois accosté par C. C. seule et masquée.

— J'étais sûre, me dit-elle, que tu étais ici, et j'ai laissé dire ma mère. Me voilà. Tu dois être mort de faim. Mon père n'a point paru de toute la journée. Allons vite à notre jardin, car j'ai besoin de manger aussi : et puis l'amour nous consolera de tout ce que nous avons souffert aujourd'hui.

Elle m'avait tout dit sans me laisser le temps de placer un mot ; je n'avais rien à lui demander : nous partimes, et nous nous mimes dans une gondole pour nous rendre à notre jardin. Il faisait un vent affreux, une espèce de tourmente, et, la gondole n'étant qu'à une seule rame, il y avait véritablement du danger. C. C., qui ne le soupçonnait pas, tolérait comme pour se dédommager de la contrainte où elle avait été toute la journée ; mais les mouvements qu'elle faisait mettaient le barcarol en péril : si par malheur il fût venu à tomber dans l'eau, rien n'aurait pu nous sauver, et nous aurions trouvé la mort au lieu du plaisir, que nous allions chercher. Je lui disais de se tenir tranquille ; mais, dans la crainte de l'effrayer, je n'osais lui faire connaître le danger que nous courions ; mais le barcarol, qui n'avait pas les mêmes motifs d'égards, nous cria d'une voix de stentor que si nous ne nous tenions pas immobiles, nous étions tous perdus. Cette menace fit effet, et nous arrivâmes sans encombre. Je payai généreusement le barcarol, qui se mit à rire de joie en voyant l'argent que le danger lui valait.

Nous passâmes, dans notre casino, six heures fortunées et marquées par de nombreux exploits amoureux ; le sommeil cette fois ne fut pas de la partie. La seule pensée qui troublât notre joie, c'était que, le temps des masques étant fini, nous ne savions comment, dans la suite, nous procurer des entretiens amoureux. Nous convinmes que le mercredi matin j'irais faire une visite à son frère, et qu'elle y viendrait, comme de coutume.

Nous primes congé de la bonne jardinière, qui, ne pouvant plus se flatter de nous voir, nous exprima tous ses regrets et nous combla de bénédictions, ensuite je reconduisis heureusement mon amie jusqu'à sa porte, et je me retirai.

M'étant levé à midi, je vis, à ma grande surprise, de la Haye et son élève Calvi, joli garçon, mais le singe de son précepteur dans toute la force du terme. Il marchait, il parlait, il riait absolument comme lui : c'était le même langage que celui du jésuite, français correct, mais âpre. Je trouvai cet excès d'imitation scandaleux, je crus devoir dire à de la Haye qu'il devait de toute nécessité démanier son élève, car cette servile singerie ne pouvait que lui attirer d'amères railleries. Pendant que je lui faisais ma morale à ce sujet, le baron Bavois survint, et, dès qu'il eut passé une heure avec ce garçon, il fut tout à fait de mon avis. Le jeune Calvi mourut deux ou trois ans après. De la Haye, dont la fureur était de faire des élèves, deux ou trois mois après la mort de Calvi, devint instituteur du jeune chevalier de Morosini, neveu de celui qui avait fait la fortune du baron Bavois, et qui était alors commissaire de la république aux confins pour en régler les limites avec la maison d'Autriche, dont le commissaire était le comte Christiani.

Amoureux outre mesure, je crus ne pouvoir plus différer une démarche dont je croyais que dépendait mon bonheur. Ainsi, après le diner, dès que la société fut partie, je priai M. de Bragadin et ses deux amis de me donner deux heures d'audience dans le cabinet où nous étions inaccessibles. Là, sans nul exorde, je leur dis que j'étais amoureux de C. C. et déterminé à l'enlever s'ils ne trouvaient pas le moyen de la faire accorder par son père pour ma légitime épouse. Il s'agit, dis-je à M. de Bragadin, de me faire un état suffisant pour ma vie, et d'assurer dix mille ducats que cette jeune personne m'apporterait de dot. Leur réponse fut que si Paralis leur donnait toutes les instructions nécessaires, ils obéiraient avec plaisir. Je n'en demandais pas davantage. Je passai deux heures à faire toutes les pyramides qu'ils désirèrent, et la conclusion fut que M. de Bragadin en personne demanderait la jeune personne à son père, l'oracle donnant pour raison de ce choix que ce devait être le même que celui qui, au moyen de tous ses biens présents et à venir, assurerait la dot. Le

père de mon amie étant alors à sa campagne, je leur dis qu'ils seraient exactement avertis de son retour, et qu'ils devaient être tous trois réunis quand M. de Bragadin lui ferait la demande de la main de sa fille.

Très-satisfait de ma démarche, je me rendis chez P. C. le lendemain matin. Une vieille femme m'ayant introduit, me dit que monsieur n'y était pas, mais que madame viendrait me parler. Elle vint en effet avec sa fille, et toutes deux me parurent fort tristes. J'en tirai mauvais augure, et C. C. me dit que son frère était en prison pour dettes; qu'il était difficile de le faire sortir, parce que les sommes qu'il devait étaient trop considérables. La mère, tout en pleurant, me dit qu'elle était au désespoir de ne pouvoir le soutenir en prison, et me montra la lettre qu'il lui avait écrite, dans laquelle il la priait de remettre l'inclose à sa sœur. Je demandai à mon amie si je pouvais la lire; elle me la donna, et je vis qu'il la priait de le recommander à moi. Je la lui rendis en lui disant de lui écrire que je me trouvais dans l'impossibilité de rien faire pour lui; en même temps je suppliai la mère de recevoir vingt-cinq sequins, avec lesquels elle pourrait le secourir en lui envoyant un ou deux à la fois. Elle ne consentit à les prendre qu'à force de prières que lui en fit sa fille.

Après cette scène fort peu réjouissante, je leur rendis compte de la démarche que j'avais faite pour obtenir la main de mon amie. M^{me} C. me remercia, trouva la démarche honorable et bien conduite; mais elle me dit de ne rien espérer, car son mari, qui tenait à ses idées, avait promis de ne la marier qu'à dix-huit ans et surtout qu'à un négociant. Il devait arriver ce jour-là même. Au moment de mon départ, mon amie me glissa un billet dans lequel elle me disait que je pouvais sans rien craindre, au moyen de la clef de la petite porte que j'avais, me rendre chez elle à minuit, que je la trouverais dans la chambre de son frère. Cela me combla de joie, car, malgré les doutes de la mère, j'espérais le succès le plus heureux.

Rentré chez moi, j'annonce à M. de Bragadin l'arrivée prochaine du père de mon adorable C. C., et aussitôt ce

respectable vieillard se mit à lui écrire en ma présence. Il le pria de lui assigner l'heure à laquelle il pourrait aller lui parler d'une affaire importante. Je le pria de ne lui envoyer sa lettre que le lendemain.

Le lecteur devine qu'à minuit je ne me fis pas attendre. J'entrai sans obstacle et je trouvai mon ange qui me reçut les bras ouverts. Tu n'as rien à craindre, me dit-elle; mon père est arrivé en parfaite santé et tout le monde dort dans la maison. Excepté l'amour, lui dis-je, qui nous invite au plaisir. Il nous protégera, mon amie, et demain ton père recevra un billet de mon digne protecteur. A ces mots, C. C. frissonna par un pressentiment trop juste. Mon père, me dit-elle, qui actuellement ne pense à moi que comme on pense à un enfant, ouvrira les yeux sur moi, et, voulant éclaircir ma conduite, Dieu sait ce qu'il fera. Maintenant nous sommes heureux, plus encore que lorsque nous allions à la Zuecca, puisque nous pouvons nous voir chaque nuit sans contrainte : mais que fera mon père quand il saura que j'ai un amant !

— Que peut-il faire ? S'il me refuse, je t'enlèverai, et le patriarche ne saurait nous refuser la bénédiction nuptiale. Nous serons l'un à l'autre pour la vie.

— C'est le plus ardent de mes vœux, et je suis prête à tout pour cela ; mais, mon ami, je connais mon père.

Nous passâmes deux heures ensemble, moins occupés de nos plaisirs que de nos peines : je la quittai en lui promettant de la revoir la nuit suivante. Je passai tristement le reste de la nuit, et vers le midi M. de Bragadin me dit qu'il avait envoyé le billet au père, et que celui-ci lui avait fait répondre qu'il irait lui-même le lendemain à son palais pour y recevoir ses ordres. Je revis mon amante vers minuit et je lui rendis compte de tout ce que s'était passé. C. C. me dit que la missive du sénateur l'avait beaucoup intrigué, car, n'ayant jamais eu affaire à M. de Bragadin, il ne pouvait imaginer ce que ce seigneur pouvait lui vouloir. L'incertitude, une sorte de crainte et un espoir confus rendirent nos plaisirs bien moins vifs pendant les deux heures que nous passâmes ensemble. J'étais

sûr que M. Ch. C., le père de mon amie, rentrerait chez lui aussitôt après son entrevue avec M. de Bragadin, qu'il ferait beaucoup de questions à sa fille, et que, dans son embarras, C. C. pourrait se trahir. Elle le sentait elle-même, et sa peine était visible. J'en étais extrêmement inquiet, et je souffrais de ne pouvoir lui donner aucun conseil, car je ne pouvais pas prévoir comment le père prendrait la chose. Elle devait naturellement lui cacher certaines circonstances qui auraient pu nous préjudicier, tandis que dans l'essentiel elle devait dire la vérité et se montrer très-soumise à sa volonté. Je me trouvais dans une étrange situation, et surtout je me repentais d'avoir fait la grande démarche, précisément parce qu'elle devait avoir un résultat trop décisif. Il me tardait de sortir de la cruelle indécision où je me trouvais, et je m'étonnais de voir ma jeune amie moins inquiète que moi. Nous nous séparâmes le cœur serré, mais avec l'espérance de nous revoir la nuit suivante : le contraire me semblait impossible.

Le lendemain, après diner, M. Ch. C. vint chez M. de Bragadin, mais je ne me montrai pas. Il passa deux heures avec mes trois amis, et je sus, dès qu'il fut parti, qu'il avait répondu ce que la mère m'avait déjà dit, mais avec une circonstance de plus très-affligeante pour moi : c'est qu'il allait faire passer à sa fille dans un monastère les quatre années qu'elle avait encore à attendre avant de penser à se marier. Il avait fini par leur dire, comme un palliatif au refus, que si dans le temps j'avais un état solide, il pourrait consentir à notre union. Je trouvai cette réponse désolante, et, dans l'accablement où elle me jeta, je ne trouvai pas étonnant, la même nuit, de trouver la petite porte fermée en dedans.

Je retournai chez moi plus mort que vif, et je passai vingt-quatre heures dans la cruelle perplexité où l'on est quand on doit prendre un parti et qu'on ne sait lequel. Je pensais à un enlèvement, mais je découvrais mille difficultés qui pouvaient le rendre impossible, et, le frère étant en prison, je trouvais fort difficile d'établir une correspon-

dance avec ma femme : car je croyais telle C. C. bien autrement que si nous n'avions eu que la sanction d'un prêtre et le contrat d'un notaire.

Tourmenté par mille idées sombres ou désespérantes, le surlendemain je me décidai à aller faire une visite à M^{me} C. Une servante vint m'ouvrir et me dit que madame était allée à la campagne et qu'on ne savait pas quand elle serait de retour. Cette nouvelle fut presque un coup de foudre : je restai comme une statue, sans mouvement ; car, n'ayant plus cette ressource, je me voyais sans aucun moyen de me procurer le moindre renseignement. Je m'efforçais de me montrer calme en présence de mes trois amis ; mais j'étais, dans le fait, dans un état à faire pitié, et le lecteur le concevra peut-être quand je lui aurai dit que, dans mon désespoir, je me résolus à faire une visite à P. C. dans sa prison, espérant pouvoir apprendre quelque chose par sa voie.

Cette démarche fut infructueuse, il ne savait rien et je le laissai dans son ignorance. Il me conta une foule de mensonges que je fis semblant de prendre pour argent comptant, et, après lui avoir fait présent de deux sequins, je le laissai en lui souhaitant une prompte délivrance.

Je me torturais l'esprit pour parvenir à trouver un moyen de connaître l'état de mon amie, que je supposais devoir être affreux, et, la voyant malheureuse, je me faisais les plus vifs reproches d'en être la cause. J'en étais au point d'avoir perdu l'appétit et le sommeil.

Deux jours après le refus du père, M. de Bragadin et ses deux amis étaient allés à Padoue pour y passer un mois. J'étais resté seul au palais, le triste état de mon âme ne m'ayant pas permis de les accompagner. Cherchant de la dissipation, j'avais joué, et, jouant avec distraction, j'avais constamment perdu ; j'avais vendu tout ce que j'avais de quelque prix et je devais partout Je n'avais de secours à espérer que de mes trois bienfaisants amis, et la honte m'empêchait de leur découvrir mon état. Je me trouvais dans la situation la plus propre au suicide, et j'y pensais en me rasant devant une glace, quand un domestique

entra dans ma chambre avec une femme qui m'apportait une lettre. Cette femme s'approche et, me présentant la lettre :

— Êtes-vous, me dit-elle, la personne à qui elle s'adresse ?

Je vois l'empreinte d'un cachet que j'avais donné à C. C.; je crus tomber mort. Pour me calmer, je dis à la femme d'attendre, pensant à finir de me raser : mais la main me refusait son ministère. Je pose le rasoir, et, tournant le dos au porteur, je détache la lettre, et je lis ce qui suit :

« Avant d'écrire en détail, je dois m'assurer de cette femme. Je suis en pension dans ce couvent, très-bien traitée, et je jouis d'une santé parfaite, malgré le trouble de mon esprit. La supérieure a ordre de ne me laisser voir personne et de ne me permettre aucune correspondance avec qui que ce soit. Cependant je suis déjà sûre de pouvoir t'écrire malgré la défense. Je ne doute pas de ta foi, mon cher époux, et je suis certaine que tu ne douteras jamais d'un cœur où tu règnes tout entier. Compte sur mon empressement à faire tout ce que tu m'ordonneras ; car je suis à toi et à toi seul. Réponds-moi peu de mots jusqu'à ce que nous soyons sûrs de notre messagère.

» De Muran, le 12 juin. »

Cette jeune personne était devenue savante en morale en moins de trois semaines ; mais elle avait eu l'amour pour précepteur, et l'amour seul fait des miracles. L'instant où le criminel passe de l'état de condamnation à l'état de grâce, ou l'homme qui passerait de la mort à la vie et se trouverait dans un moment de crise souvent supérieur à ses forces, tel fut l'état où je me trouvai en achevant la lecture de la lettre de mon amie. J'eus besoin de plusieurs minutes de repos pour reprendre mes sens, et me retrouver dans mon assiette naturelle.

Je demandai à cette femme si elle savait lire.

— Ah ! monsieur, si je ne le savais pas, je serais bien à plaindre. Nous sommes sept femmes destinées au service

des saintes religieuses de Muran. Chacune de nous vient à son tour à Venise une fois par semaine : j'y viens tous les mercredis, et d'aujourd'hui en huit je pourrai vous apporter la réponse de la lettre que, si vous voulez, vous pouvez écrire actuellement.

— Vous pouvez donc vous charger des lettres que les religieuses veulent vous confier ?

— Cela n'entre pas dans nos conventions ; mais la plus importante des commissions qu'on nous donne étant la remise fidèle de lettres, on ne voudrait pas de nous si nous n'étions pas en état de lire l'adresse de celles dont nous sommes chargées. Les religieuses veulent être sûres que nous ne donnerons pas à Pierre la lettre qu'elles écrivent à Paul. Nos mères ont toujours peur que nous ne fassions cette balourdise. Vous me verrez donc d'aujourd'hui en huit à la même heure ; mais donnez ordre qu'on vous réveille si vous dormiez, car on nous mesure le temps au poids de l'or. Soyez surtout bien sûr de ma discrétion tant que vous aurez affaire à moi ; car, si je ne savais pas me taire, je perdrais mon pain, et alors que ferais-je, veuve et avec quatre enfants, un fils de huit ans, et trois jolies filles dont l'aînée n'a que seize ans ? Vous serez le maître de les voir quand vous viendrez à Muran. Je demeure auprès de l'église du côté du jardin, et je suis toujours chez moi ou occupée pour le service du couvent, dont les commissions ne tarissent pas. Mademoiselle, dont je ne sais pas encore le nom, car il n'y a que huit jours qu'elle est chez nous, m'a donné cette lettre, mais si adroitement ! Oh ! elle doit être aussi spirituelle qu'elle est belle ; car trois religieuses présentes ne se sont aperçues de rien. Elle me l'a donnée avec ce billet pour moi, que je vous laisse aussi. La pauvre enfant ! elle me recommande le secret, mais elle peut y compter. Écrivez-lui, je vous prie, qu'elle peut être sûre, et répondez-lui de moi hardiment. Je ne vous dirai pas d'en faire autant des autres, quoique je les croie toutes très-honnêtes, car Dieu ne veuille que je pense mal de mon prochain ; mais, voyez-vous, elles sont toutes ignorantes, et il est sûr qu'elles jasant au moins avec leur confesseur.

Pour moi, grâce à Dieu, je sais bien que je ne dois au mien que l'aveu de mes péchés, et porter une lettre d'une chrétienne à un chrétien n'en est pas un. Au reste, mon confesseur est un bon vieux moine, sourd, je crois, car le bonhomme ne me répond jamais rien; mais s'il l'est, ce sont ses affaires et non les miennes.

Je n'avais pas dessein d'interroger cette femme, mais je l'aurais eu qu'elle ne m'en aurait pas laissé le temps; car, sans lui faire aucune question, elle me disait tout ce que je pouvais avoir envie de savoir, et cela dans l'intention de me servir exclusivement d'elle.

Je me mis de suite à répondre à ma chère recluse, avec l'intention de ne lui écrire que quelques lignes, comme elle me le recommandait; mais je n'avais pas assez de temps pour lui écrire si peu. Ma lettre fut un verbiage de quatre pages, et elle dit peut-être moins que la sienne n'exprimait dans une. Je lui disais que sa lettre m'avait sauvé la vie, et je lui demandais si je pouvais espérer de la voir. Je lui mandais que j'avais donné un sequin à la porteuse, qu'elle en trouverait un autre sous le cachet de la lettre, et que je lui enverrais tout l'argent dont elle pourrait avoir besoin. Je la priais de ne pas manquer de m'écrire tous les mercredis, d'être persuadée que ses lettres ne seraient jamais assez longues, et qu'elle devait me rendre un compte détaillé non-seulement de tout ce qui la regardait, de tout ce qu'on lui faisait faire, mais aussi de toutes ses pensées sur le projet de briser ses chaînes et de détruire tous les obstacles qui pourraient s'opposer à notre mutuel bonheur; car je me devais tout entier à elle, comme elle me disait qu'elle se devait toute à moi. Je lui insinuais qu'elle devait employer tout son esprit à se faire aimer de toutes les religieuses et des pensionnaires, sans cependant leur faire aucune confidence, ni montrer aucun mécontentement qu'on l'eût mise au couvent. Après l'avoir louée sur son esprit qui avait trouvé le moyen de m'écrire malgré la prohibition supérieure, je lui faisais sentir qu'elle devait avoir le plus grand soin de ne point se laisser surprendre pendant qu'elle m'écrivait; car, si cela arrivait, on ne

manquerait pas de visiter sa chambre et de lui prendre tout ce qu'on y trouverait d'écrit. Brûle toutes mes lettres, mon amie, lui disais-je, et règle-toi sur la nécessité de te confesser souvent sans nous compromettre. Communique-moi toutes tes peines, qui m'intéressent plus encore que tes plaisirs.

Après avoir cacheté ma lettre de manière que le sequin sous la cire fût indevinable, je récompensai la femme en l'assurant que je continuerais à la récompenser de même chaque fois qu'elle m'apporterait une lettre de mon amie. Quand elle se vit un sequin dans la main, la bonne femme se mit à pleurer de joie, et elle me dit que, n'y ayant point de clôture pour elle, elle remettrait la lettre aussitôt qu'elle trouverait la demoiselle seule.

Voici le billet que C. C. avait donné à la femme en lui remettant sa lettre :

« C'est Dieu, ma bonne femme, qui m'inspire de me confier à vous plutôt qu'à une autre. Portez cette lettre à son adresse, et si la personne n'est pas à Venise, vous me la rapporterez. Vous devez la lui remettre en main propre, et, si vous la trouvez, vous aurez de suite une réponse que vous ne me remettrez que lorsque vous serez sûre de n'être point observée. »

L'amour n'est imprudent que dans l'espoir de jouir ; mais, lorsqu'il s'agit de se ménager le retour d'un bonheur détruit par quelque accident, l'amour prévoit tout ce que la plus parfaite perspicacité peut faire découvrir. La lettre de ma charmante femme me combla de joie, et je passai en un instant d'une extrême peine à un extrême plaisir. Je me sentais sûr de l'enlever, quand bien même les murs du couvent auraient été garnis d'artillerie ; et ma première pensée, après le départ de la messagère, fut de trouver le moyen de bien passer les sept jours après lesquels je devais recevoir la seconde lettre. Il n'y avait que le jeu qui pût me distraire, et tout le monde était à Padoue. Je fais faire ma malle, et je la fais porter de suite au *burchiello* qui allait partir, et moi-même je pars pour Fusine ;

et de là, à franc étrier, j'arrive en moins de trois heures à la porte du palais Bragadin, où je trouvai mon cher protecteur qui entraît pour aller diner. Il m'embrassa tendrement; et, me voyant en nage : — Je suis sûr, me dit-il, que rien ne te presse. — Non, lui répliquai-je, mais je suis mort de faim. Je portai la joie dans le fraternel trio, et je l'augmentai en leur disant que je passerais six jours avec eux. De la Haye dinait avec nous : immédiatement après être sorti de table, il s'enferma avec M. Dandolo, et ils passèrent deux heures ensemble. Je m'étais couché pendant ce temps, et M. Dandolo vint dans mon lit me dire que j'étais arrivé à temps pour consulter notre oracle sur une affaire d'importance qui lui était particulière. Il me donna les questions, en me priant de trouver les réponses. Il voulait savoir s'il ferait bien d'embrasser le projet que de la Haye venait de lui proposer.

La réponse de l'oracle fut négative.

Surpris, M. Dandolo fait une seconde question. Il demandait les raisons qu'alléguait le génie Paralis pour justifier son refus.

Je fais la pile cabalistique, et j'en fais sortir cette réponse :

« J'ai voulu l'avis de Casanova; et, comme je l'ai trouvé contraire à la proposition de de la Haye, je ne veux plus en entendre parler. »

Pouvoir des illusions! Ce brave homme, content de pouvoir rejeter sur moi tout l'odieux du refus, s'en alla satisfait. Je ne savais pas de quoi il pouvait s'agir, et je n'en étais pas curieux; mais je répugnais à ce qu'un disciple de Loyola se mêlât de faire faire quelque chose à mes amis sans passer par mon canal, et je voulais que cet intrigant s'aperçût que mon ascendant l'emportait sur le sien.

Cela fait, je me masque et je vais à l'Opéra, où, m'étant assis à une table de pharaon, je perdis tout mon argent. La Fortune continuait à me faire voir qu'elle n'est pas toujours d'accord avec l'Amour. Ma situation me pesait sur le cœur; j'avais du chagrin j'allai me coucher mais,

à mon réveil, je vois de la Haye paraître la mine rayonnante; et, avec un air de dévouement et d'amitié, il m'exagère ses sentiments pour moi. Je savais à quoi m'en tenir, et je l'attendais au dénouement. Mon cher ami, me dit-il enfin, pour quelle raison avez-vous persuadé à M. Dandolo de ne pas faire ce que je lui avais insinué?

— Que lui avez-vous donc insinué?

— Vous le savez.

— Si je le savais, je ne vous le demanderais pas.

— Il m'a dit lui-même que vous l'avez déconseillé.

Passe pour déconseillé, mais non pas dissuadé; car, s'il avait été persuadé, il n'aurait pas eu besoin de me demander conseil.

— Comme vous voudrez; mais puis-je vous demander vos raisons?

— Dites-moi auparavant de quoi il s'agit.

— Ne vous l'a-t-il pas dit lui-même?

— Cela se peut; mais si vous voulez que je vous dise mes raisons, il faut que j'apprenne le tout de votre bouche, car il m'a parlé en secret.

— A quoi bon cette réserve?

— Chacun a ses principes et sa manière de voir. Je pense assez bien de vous pour croire que vous ne feriez pas autrement que moi; car il me semble vous avoir entendu dire qu'en matière de secret, il faut se tenir à l'abri de la surprise.

— Je ne suis pas capable de surprendre un ami; mais, en thèse générale, votre maxime est bonne. J'aime la circonspection. Voici de quoi il s'agit. Vous savez que M^{me} Tripolo est restée veuve, et que M. Dandolo lui fait une cour assidue après la lui avoir faite pendant dix ans du vivant de son mari. Cette dame, qui est encore jeune, belle et fraîche, qui du reste est très-sage, désire de devenir sa femme. C'est à moi qu'elle s'est confiée; et, ne voyant dans cette union rien que de très-louable, tant au temporel qu'au spirituel, car vous savez que nous sommes tous hommes, je m'en suis mêlé avec un vrai plaisir.

Je crois même avoir vu M. Dandolo incliné à ce mariage lorsqu'il me dit qu'il me donnerait sa réponse aujourd'hui. Je ne suis nullement étonné qu'il vous ait demandé conseil sur l'affaire, car il est de l'homme prudent d'en prendre d'un ami sage avant de se décider à une démarche décisive de cette importance; mais je vous dirai sincèrement que je suis étonné qu'un tel mariage n'ait pas votre approbation. Excusez-moi si, pour m'instruire, je désire savoir pourquoi votre sentiment est l'opposé du mien.

Ravi d'avoir tout découvert et d'être arrivé à temps pour empêcher mon ami, qui était la bonté même, de contracter un mariage ridicule, je répondis à mon tartufe que j'aimais M. Dandolo, et que, connaissant son tempérament, j'étais sûr qu'un mariage avec une femme comme M^{me} Tripolo lui abrégèrait la vie. Cela étant, convenez, lui dis-je, qu'en ami véritable je devais le déconseiller. Vous souvenez-vous de m'avoir dit que c'est la même raison qui vous a empêché de vous marier? Vous souvenez-vous de m'avoir vivement parlé à Parme en faveur du célibat? Faites attention aussi, je vous prie, que tout homme a un petit fonds d'égoïsme, et qu'il m'est permis d'avoir le mien en pensant que si M. Dandolo prenait une femme, le crédit de cette femme devrait être de quelque poids, et que tout ce qu'elle gagnerait sur son esprit serait en pure perte pour moi. Vous voyez bien qu'il n'est pas naturel que je lui conseille de faire un pas qui tournerait tout à mon désavantage. Si vous pouvez me démontrer que mes raisons sont frivoles ou sophistiques, parlez : je chanterai la palinodie à M. Dandolo ; M^{me} Tripolo deviendra sa femme à notre retour à Venise. Mais je vous prévien que je ne me rends qu'à la conviction.

— Je ne me crois pas assez fort pour vous convaincre. J'écrirai à M^{me} Tripolo que c'est à vous qu'elle doit s'adresser.

— Ne lui écrivez pas cela, car elle croira que vous vous moquez d'elle. La croyez-vous assez hébétée pour se flatter que je consentirais à ses désirs? Elle sait que je ne l'aime pas.

— Comment saurait-elle que vous ne l'aimiez pas ?

— Elle doit avoir remarqué que je ne me suis jamais soucié que M. Dandolo me menât chez elle. Sachez enfin que tant que je vivrai avec ces trois amis, ils n'auront d'autre femme que moi. Quant à vous, mariez-vous si vous voulez : je vous promets de ne pas vous contrecarrer ; mais, si vous voulez que nous soyons amis, abandonnez le projet de me les débaucher.

— Vous êtes caustique ce matin.

— J'ai perdu cette nuit tout mon argent.

— J'ai donc mal pris mon temps. Adieu.

A compter de ce jour, de la Haye devint mon ennemi secret, et il n'a pas mal contribué à me faire mettre sous les Plombs, deux ans après, non par des calomnies, car je ne crois pas qu'il en fût capable, quoique jésuite : même parmi ces gens, il y a parfois des mœurs ; mais bien par des propos mystiques tenus à des dévots. Je crois devoir prévenir mes lecteurs que s'ils aiment ces sortes de gens, ils ne doivent pas lire ces Mémoires, car c'est une engeance que je ne suis pas payé pour épargner. Il ne fut plus question de ce beau mariage. M. Dandolo continua à voir sa belle veuve tous les jours, et je me fis défendre par l'oracle de mettre jamais les pieds chez elle.

Don Antonio Croce, jeune Milanais que j'avais connu à Reggio, grand joueur et correcteur fieffé de la mauvaise fortune, vint me voir au moment où de la Haye venait de sortir. Il me dit que, m'ayant vu perdre mon argent, il venait me proposer le moyen de me refaire, si je voulais me mettre de moitié avec lui dans une banque de pharaon qu'il ferait chez lui, et qu'il aurait pour pontes sept ou huit riches étrangers qui faisaient tous la cour à sa femme. Tu mettras, me dit-il, trois cents sequins à ma banque, et tu seras mon croupier. J'ai trois cents sequins aussi ; mais ils ne suffisent pas, car les pontes sont forts. Viens dîner chez moi, et tu feras leur connaissance. Nous pourrons jouer demain vendredi, puisqu'il n'y a pas d'opéra, et sois sûr que nous gagnerons de l'or, car un Suédois, nommé Gilenspetz, peut, à lui seul, perdre vingt mille sequins.

J'étais sans ressources, ou au moins je ne pouvais en espérer que de M. de Bragadin, que j'avais honte d'importuner. Je sentais bien que la proposition de Croce n'était pas sévèrement morale, et que j'aurais pu me trouver en meilleure société; mais si j'avais refusé, la bourse des amoureux de M^{me} Croce n'en aurait pas été moins maltraitée : un autre aurait profité de la fortune. Je ne fus donc pas assez rigoriste pour refuser mon assistance en qualité d'adjutant et ma part au gâteau : j'acceptai l'invitation.

CHAPITRE XIX.

Je rentre en fortune. — Mon aventure à Dola. — Analyse d'une longue lettre de mon amie. — Mauvais tour que P. C. me joue à Vicence. — Ma scène tragi-comique à l'auberge.

La nécessité, cette loi impérieuse et ma seule excuse, m'ayant à peu près rendu sociétaire d'un capon, restait la difficulté de trouver les trois cents sequins nécessaires : je remis à m'occuper de ce soin après que j'aurais fait connaissance des dupes et de l'idole à laquelle ils adressaient leurs hommages. Croce ne conduisit au *Prato della Valle*, où nous trouvâmes madame au café, environnée d'étrangers. Elle était jolie ; et un secrétaire du comte de Rosemberg, ministre impérial, s'étant attaché à sa suite, faisait qu'aucun noble vénitien n'osait se mettre sur les rangs. Ceux qui m'intéressèrent furent précisément le Suédois Gilenspetz, un Hambourgeois, l'Anglais Mendex, dont j'ai déjà parlé, et trois ou quatre autres que Croce me fit remarquer.

Nous dinâmes fort bien tous ensemble, et après diner tous les convives demandèrent une banque de pharaon ; mais Croce n'accepta point, ce qui me surprit ; car, étant adroit joueur, avec trois cents sequins, il y avait de quoi

tenter la fortune. Il ne me laissa pas longtemps dans l'incertitude du soupçon ; car, m'ayant conduit dans son cabinet, il me montra cinquante *doblones da ocho* (1), ce qui faisait trois cents sequins. Quand je vis que ce correcteur de fortune n'avait pas jeté son dévolu sur moi pour me faire sa dupe, je lui dis que je procurerais la somme ; et alors il invita tout le monde à souper pour le lendemain. Nous convinmes de partager avant de nous séparer, et qu'il ne tiendrait aucune somme sur parole.

Il fallait trouver la somme ; et à qui avoir recours ? Je ne vis que M. de Bragadin à qui je pusse la demander. Ce bon et généreux vieillard ne l'avait pas ; car sa caisse habituellement était à sec ; mais il trouva un usurier, engeance assez commune pour le malheur de la jeunesse, et, sur un billet qu'il signa, il me donna mille ducats vénitiens à cinq du cent par mois, l'intérêt du mois, prélevé d'avance. C'était la somme qu'il me fallait. Je me rendis au souper ; Croce tailla jusqu'au point du jour, et nous nous partageâmes seize cents sequins. On rejeta le lendemain, et le seul Gilenspetz perdit deux mille sequins : le juif Mendex en perdit mille. Le dimanche fut sanctifié par une relâche ; mais le lundi la banque gagna quatre mille sequins. Le mardi, ayant tous diné ensemble, on recommença à jouer ; mais à peine y avait-il quelque tours de faits qu'un exempt du podesta entra et dit à Croce qu'il avait ordre de lui dire deux mots à l'écart. Ils sortirent ensemble, et, étant rentré peu après avec un air un peu confus, il nous dit qu'il venait de recevoir l'ordre de ne plus tailler chez lui. Madame se trouva mal, les pontes filèrent, et moi, après avoir pris la moitié de l'or qui se trouvait sur la table, je fis comme les autres : je m'en allai, crainte de pis. Croce me dit en partant que nous nous reverrions à Venise, car il avait ordre de quitter l'endroit dans les vingt-quatre heures. Je m'y attendais, car il était trop connu ; mais son plus grand crime aux yeux du podesta, c'est qu'on voulait que les amateurs allassent

(1) Quadruples de 80 piécetes, ou 35 francs de France.

au foyer de l'Opéra, où la plupart des banquiers étaient des nobles vénitiens.

Je partis par un temps affreux au commencement de la nuit à franc étrier, car rien n'aurait pu me retenir, puisque le lendemain je devais recevoir de bonne heure une lettre de ma chère recluse. A six milles de Padoue, mon cheval s'abattit sur le flanc, et je me trouvai pris dessous avec la jambe gauche. J'étais en bottes molles, et je craignais de m'être blessé. Le postillon qui me précédait, ayant entendu le bruit de ma chute, vint à moi et me dégagea sans encombre; mais mon cheval s'était estropié. J'use de mon droit en montant le cheval du postillon; mais l'insolent le prend au mors et veut m'empêcher d'aller plus loin. Je cherche à lui démontrer qu'il a tort; mais, n'entendant pas raison, il persiste à m'arrêter, et moi, pressé d'arriver, je lui tire un coup de pistolet à brûle-pourpoint mais sans le toucher. Effrayé, il s'éloigne, et je pique des deux. Arrivé au Dolò, j'entre à l'écurie, et je selle moi-même un cheval que le postillon, au moyen d'un écu, indiqua comme excellent. On ne trouve pas extraordinaire que mon autre postillon soit resté en arrière, et nous partons. Il était une heure après minuit; l'orage avait abimé les chemins et il faisait noir à ne pas voir à deux pas devant soi: l'aube commençait à paraître quand j'arrivai à Fusine.

Les bateliers me menacent d'un nouvel orage; mais, bravant tout, je monte une remorque à quatre rames et j'arrive chez moi sain et sauf, mais transi et mouillé jusqu'aux os. Il n'y avait pas un quart d'heure que j'étais arrivé quand la messagère de Muran me remit une lettre en me disant qu'elle reviendrait dans deux heures pour en recevoir la réponse. Cette lettre était un journal de sept pages, dont la traduction fidèle pourrait ennuyer le lecteur; mais en voici l'extrait.

Le père de C. C., après avoir parlé à M. de Bragadin, était rentré chez lui, avait appelé la mère et la fille dans sa chambre et lui avait demandé avec douceur où elle m'avait connu. Elle lui répondit qu'elle m'avait parlé

quatre ou cinq fois dans la chambre de son frère, où je lui avais demandé si elle consentirait à devenir ma femme, à quoi elle avait répondu qu'elle dépendait de son père et de sa mère. Le père lui avait dit alors qu'elle était trop jeune pour penser à se marier, et que d'ailleurs je n'avais pas encore d'état. Après cette sentence, il était allé dans la chambre du fils, avait fermé la petite porte en dedans ainsi que celle qui communiquait avec la chambre de la mère, et lui ordonna de me faire dire qu'elle était allée à la campagne dans le cas où je me présenterais pour lui faire visite.

Deux jours après, il alla la trouver au lit de sa mère qui était malade, et lui dit que sa tante allait la conduire à un couvent, où elle resterait en pension jusqu'au moment où elle recevrait un époux des mains de son père et de sa mère. Elle lui avait répondu que, parfaitement soumise à ses volontés, c'était avec plaisir qu'elle lui obéissait. Content de sa docilité, son père lui promit de l'aller voir et l'assura que sa mère irait aussi dès qu'elle serait rétablie. Un quart d'heure après, sa tante vint la prendre, et une gondole les conduisit au couvent où elle se trouvait. On lui avait apporté son lit et ses effets ; elle était très-contente de sa chambre et de la religieuse à laquelle on l'avait consignée et dont elle dépendait. C'est d'elle qu'elle avait reçu la défense de recevoir ni lettres ni visites, ni d'écrire à personne sous peine d'excommunication du saint-père, de damnation éternelle et autres bagatelles pareilles ; cependant cette même religieuse lui avait donné du papier, de l'encre et des livres, et c'était la nuit qu'elle transgressait les ordres monastiques en s'occupant à m'écrire tous ces détails. Mon amie me marquait qu'elle croyait la porteuse discrète et fidèle, et qu'elle pensait qu'elle le serait toujours, car elle était pauvre et nos séjours étaient une petite fortune pour elle.

Elle me disait d'une manière très-plaisante que la plus belle de toutes les religieuses du couvent l'aimait à la folie, qu'elle lui donnait deux fois par jour des leçons de langue française, et qu'elle lui avait défendu amicalement

de lier connaissance avec les pensionnaires. Cette religieuse n'avait que vingt-deux ans; elle était belle, riche et généreuse : toutes les autres lui témoignaient beaucoup d'égards. Quand nous sommes seules, me disait mon amie, elle me donne des baisers si tendres que tu en serais jaloux si elle n'était pas femme. Quant au projet d'enlèvement, elle me disait qu'elle n'en croyait pas l'exécution difficile, pourtant que la prudence devait nous conseiller d'attendre qu'elle eût pu m'informer exactement des localités, qu'elle ne connaissait pas encore suffisamment. Elle me recommandait la fidélité comme garant de la constance, et elle finissait par me demander mon portrait en bague, mais avec un secret qui ne fût connu que de nous. Elle me disait que je pourrais lui faire tenir ce bijou par sa mère qui se portait bien, et qui tous les jours allait seule à la première messe de sa paroisse. Elle m'assurait que sa bonne mère serait ravie de me voir et de faire ce que je lui demanderais. Au reste, j'espère me trouver dans quelques mois dans un état à scandaliser le couvent, si l'on s'obstine à vouloir m'y retenir.

Je finissais ma réponse quand Laure, la messagère, revint, pour la prendre. Après lui avoir donné le sequin promis, je lui remis un paquet avec de la cire d'Espagne, du papier, des plumes et un briquet, qu'elle me promit de remettre à ma belle. Mon amie lui avait dit que j'étais son cousin, et Laure faisait semblant de le croire.

Ne sachant que faire à Venise, et croyant mon honneur engagé à paraître à Padoue, où l'on pouvait croire que j'avais reçu le même ordre que Croce, je me hâtai de déjeuner, ensuite j'allai prendre un *boleton* (1) à la poste de Rome; car je prévoyais que mon coup de pistolet et le cheval estropié auraient mis les maîtres de poste de mauvaise humeur; mais ils ne pouvaient me refuser des chevaux, s'il y en avait, en montrant ce qu'on appelle en Italie le *boleton*. Quant au coup de pistolet, je ne craignais rien, car j'avais manqué exprès l'insolent postillon;

(1) Billet.

et quand bien même je l'aurais couché sur le carreau, il n'en aurait rien été.

Je pris à Fusine une voiture à deux roues, car j'étais si fatigué qu'il m'aurait été impossible de monter à cheval, et en cet état j'arrive au Dolo, où, étant reconnu, on me refuse des chevaux.

Je crie, et le maître de poste sort et me menace de me faire arrêter si je ne lui paye le cheval que j'avais crevé. Je lui réponds que si le cheval était mort j'en rendrais compte au maître de poste à Padoue, et que pour lui il eût à me fournir des chevaux sans retard. En disant cela je lui montrai le redoutable *boleton*. Cette vue lui fit baisser le ton ; mais il me dit que, quand même il me donnerait des chevaux, j'avais si maltraité le postillon qu'aucun ne voudrait m'accompagner. Dans ce cas, lui dis-je, ce sera vous qui m'accompagnerez. Pour toute réponse il me rit au nez, me tourne le dos et s'en va. Je prends deux témoins et je me rends chez un notaire, qui dresse un procès-verbal dans lequel j'intime au maître de poste la dépense de dix sequins par heure de retard jusqu'à ce qu'il m'ait fourni des chevaux.

Dès qu'il eut connaissance du procès-verbal, s'étant sans doute préparé d'avance, il fit sortir deux chevaux furieux. Je vois le projet, qui était de me verser en route et de me jeter peut-être dans la rivière ; mais je dis froidement au postillon qu'au moment même où il me verserait je lui ferais sauter la cervelle d'un coup de pistolet : effrayé, il rentre ses chevaux en déclarant au maître qu'il ne me conduirait pas. Au même instant arrive un courrier qui demande six chevaux de voiture et deux chevaux de selle. Je signifie au maître de poste que personne ne partira avant moi, et que, s'il fait résistance, il y aura du sang de versé ; et pour donner du poids à ma menace, je tire mes pistolets. Mon homme jure, peste ; mais tous les assistants lui donnent tort, il s'en va.

Cinq minutes après, voilà Croce dans une belle berline à six chevaux avec sa femme, une femme de chambre et deux domestiques en grande livrée. Il descend, nous nous

embrassons, et je lui dis d'un air triste qu'il ne partira pas avant moi. Je lui conte l'affaire; il m'approuve, gronde en grand seigneur et fait trembler tout le monde. Le maître de poste avait disparu; sa femme vient et ordonne qu'on me serve. Croce, pendant ce temps, me dit que je faisais bien de me remontrer à Padoue, où le bruit courait que j'en étais parti par ordre. On a également fait partir, me dit-il, M. de Gondoin, colonel au service du duc de Modène, parce qu'il tenait une banque chez lui. Je lui promis d'aller le voir à Venise la semaine suivante. Cet homme, qui m'était tombé des nues dans un moment de détresse, avait gagné dix mille sequins en quatre séances: j'en avais touché cinq mille, et je m'empressai de payer mes dettes et de retirer tous les effets que j'avais mis en gage. Ce gremlin me remit en fortune, car depuis cet instant je perdis le guignon qui s'était comme attaché à mes pas.

J'arrivai heureusement à Padoue, et le postillon, qui, par crainte, peut-être, m'avait parfaitement mené, fut content de moi: c'était pour faire ma paix avec cette sorte de gens. Mon arrivée combla de joie mes trois amis, que mon départ précipité avait mis en alarme, à l'exception de M. de Bragadin, entre les mains duquel j'avais mis ma cassette la veille. Ses deux amis croyaient au bruit qui s'était répandu que le podesta m'avait aussi envoyé l'ordre de partir. Ils ne réfléchissaient pas qu'étant citoyen de Venise, on ne pouvait point m'intimer un pareil ordre sans s'exposer à des poursuites. J'étais fatigué; mais au lieu d'aller me coucher, je fis grande toilette pour aller à l'Opéra sans masque. Je dis à mes amis qu'il fallait que je me montrasse pour démentir tout ce que de mauvaises langues avaient débité sur mon compte. De la Haye me dit:

— Je suis charmé si tout ce qu'on dit est faux; mais vous ne pouvez vous en prendre qu'à vous, car votre départ précipité fournissait ample matière aux conjectures.

— Et à la calomnie.

— C'est possible; mais le public veut tout savoir, et ce qu'il ne peut deviner il l'invente.

— Et les sots et les méchants s'empresstent de répéter ses inventions.

— Mais il est certain cependant que vous avez voulu tuer le postillon. Est-ce encore une calomnie ?

— La plus grande de toutes. Croyez-vous qu'une main sûre puisse, sans le vouloir, manquer un homme à brûle-pourpoint ?

— Cela me paraît difficile, mais est-il au moins certain que le cheval est mort et que vous le payerez ?

— Non, pas même quand il serait à vous, car le postillon me devançait. Vous qui savez beaucoup, connaissez-vous le règlement des postes ? D'ailleurs j'étais pressé, car j'avais promis à une jolie femme de déjeuner seulement avec elle, et ces promesses, vous le savez, on n'y manque pas.

Le sieur de la Haye me parut piqué de l'ironie un peu caustique dont j'avais assaisonné le dialogue ; mais il le fut bien davantage quand, tirant un rouleau de sequins de ma poche, je lui rendis la somme qu'il m'avait prêtée à Vienne. L'homme ne raisonne bien que quand il a la bourse bien fournie ; alors il a la verve facile, à moins qu'une passion en tumulte ne l'hébéte. M. de Bragadin m'approuva fort de vouloir me montrer à l'Opéra à visage découvert.

Dès que je parus au parterre, l'étonnement se montra sur toutes les figures, et, vrais ou faux, je reçus des compliments d'une foule de gens. Après le premier ballet, je passai à la salle de jeu, et en quatre tailles je gagnai cinq cents sequins. Mourant de faim et de sommeil, je rentrai chez mes amis pour y chanter ma victoire. L'ami Bavois, étant présent, profita du moment pour m'emprunter cinquante sequins qu'il ne m'a jamais rendus : il est juste de dire que je ne les lui ai jamais demandés.

Toujours occupé de ma chère C. C., je passai tout le lendemain à me faire peindre en miniature par un habile Piémontais qui se trouvait à la foire de Padoue, et qui, plus tard, gagna beaucoup d'argent à Venise. Dès que mon portrait fut achevé, il me peignit une jolie sainte Ca-

therine de la même grandeur, et un Vénitien, habile bijoutier, me fit la bague supérieurement bien. On ne voyait dans le chaton que la sainte; mais un point bleu, presque invisible sur l'émail blanc qui l'entourait, répondait au ressort qui faisait paraître mon portrait, ce qu'on obtenait en pressant ce point bleu avec la pointe d'une épingle.

Le vendredi, au moment que nous sortions de table, on vint me remettre un billet. Je fus fort surpris de reconnaître l'écriture de P. C. Il me disait d'aller le voir à l'Étoile, où il me donnerait une nouvelle qui m'intéresserait beaucoup. M'imaginant que ce pouvait être quelque chose concernant sa sœur, je m'y rendis à l'instant.

Je le trouvai avec M^{me} C., et après lui avoir fait compliment sur sa délivrance, je lui demandai quelle nouvelle il avait à me donner.

— Je suis sûr, me dit-il, que ma sœur est dans un couvent, et je saurai vous en dire le nom dès que je serai de retour à Venise.

— Vous m'obligerez, lui dis-je, faisant semblant de ne rien savoir.

Mais cette nouvelle n'avait été qu'un prétexte pour m'engager à l'aller voir, et son grand empressement avait une tout autre cause que ma satisfaction.

— J'ai vendu, me dit-il, mon droit d'approvisionnement pour trois ans pour la somme de quinze mille florins, et la personne avec laquelle j'ai fait ce marché m'a fait sortir de prison en cautionnant pour moi, et elle m'a avancé six mille florins en quatre lettres de change.

Il me montra ces effets endossés par un nom que je ne connaissais pas, mais dont il me fit l'éloge.

— Je veux, continua-t-il, acheter pour six mille florins d'étoffes de soie des fabriques de Vicence, et je donnerai aux fabricants ces mêmes lettres de change en paiement. Je suis sûr de vendre bien vite ces étoffes et d'y faire un bénéfice de dix pour cent. Venez avec nous; je vous en donnerai pour deux cents sequins, et vous serez à couvert de la caution que vous avez eu la bonté de me faire pour la bague. En vingt-quatre heures tout sera fini.

La partie n'était pas de mon goût, mais je me laissai aveugler par l'envie de me couvrir de la somme que j'avais cautionnée, et que je prévoyais devoir payer tôt ou tard. — Si je n'y vais pas, me dis-je à moi même, il vendra les étoffes à vingt-cinq pour cent de perte, et je n'aurai rien. Je promis d'y aller. Il me fit voir différentes lettres de recommandation pour les premières maisons de Vicence, et nous convinmes de partir le lendemain de bonne heure.

Je fus à l'Étoile au point du jour. On attelle une voiture à quatre chevaux ; l'hôte monte avec sa carte, et P. C. me prie de payer. La carte se montait à cinq sequins, dont quatre avaient été déboursés par l'hôte pour payer le voiturier qui les avait amenés de Fusine. Je vis le coup ; mais je payai d'assez bonne grâce, car je devinai que mon bandit était parti de Venise sans le sou. Nous partons et nous arrivons à Vicence en trois heures, et nous allons descendre *au Chapeau*, où M. P. C. ordonna un dîner délicat, puis il me laissa avec la dame, pour aller parler aux fabricants.

Resté seul avec la belle, elle commence à me faire d'aimables reproches.

— Il y a, me dit-elle, dix-huit ans que je vous aime, car la première fois que je vous vis, c'était à Padoue et nous avions alors neuf ans.

Je ne m'en souvenais assurément pas. Elle était fille de l'antiquaire, ami de M. de Grimani, qui m'avait mis en pension chez la fatale Esclavonne. Cela me fit rire, car cela me rappelait que sa mère m'avait aimé.

Voilà bientôt des garçons de boutique qui apportent des pièces d'étoffes. Et le visage de M^{me} C. s'épanouit. En moins de deux heures la chambre en était encombrée, et P. C. rentre avec deux négociants qu'il avait invités. M^{me} C. fait d'aimables agaceries ; on dine, on fait profusion de vins exquis. L'après-dîner on apporte encore des étoffes : P. C. prend les états avec les prix ; mais il en veut encore et on lui en promet pour le lendemain, quelque ce soit un dimanche.

Sur la brune, voilà des comtes qui arrivent ; car, à Vi-

cence, tous les nobles sont comtes. P. C. avait laissé chez eux les lettres qui le leur recommandaient. C'était un Velo, un Sesso, un Trento, tous fort aimables. Ils nous invitent au casino de la noblesse, et C. y brille par ses charmes et sa coquetterie. Après y avoir passé deux heures, P. C. engage tous ces messieurs à venir souper avec nous, et tout fut joie et profusion. Tout cela m'ennuyait fort, et, par conséquent, je n'étais pas aimable; aussi personne ne m'adressait la parole. Je me lève, et je vais me coucher, laissant la bande joyeuse à table. Le matin je descends, je déjeune et j'observe. La chambre était si encombrée de marchandises, qu'il me parut impossible que P. C. pût suffire au payement avec les six mille florins en question. Il me dit que toute l'affaire serait achevée le lendemain et que nous étions invités à un bal où devait se trouver toute la noblesse. Les fabricants avec lesquels il avait fait ses affaires vinrent tous dîner avec nous, et le dîner fut servi avec une profusion marquée.

Nous allons au bal; mais je ne fus pas longtemps à m'y impatienter sérieusement, car tout le monde parlait à C., à P. C., qui ne disait rien qui vaille, et quand j'ouvrais la bouche on avait l'air de ne pas m'entendre. Je prends une dame pour danser un menuet, elle le danse, mais ayant toujours les yeux à droite ou à gauche et me faisant figurer comme un mannequin. On forme une contredanse, et on arrange la chose de manière que j'en suis exclu, et la même dame qui m'avait refusé dansé avec un autre. Si j'avais été de bonne humeur, je ne l'aurais pas souffert; mais après lui avoir jeté un regard de mépris, je préférerai quitter le bal. J'allai me coucher, ne comprenant pas la raison que la noblesse vicentine pouvait avoir de me traiter ainsi. Peut-être ne me négligeait-on que parce que je n'étais pas nommé dans les lettres de P. C.; mais on aurait dû connaître les lois de la politesse. Je prends patience, car nous devons partir le lendemain.

Le lundi, le couple fatigué dort jusqu'à midi, et, après dîner, P. C. sortit pour aller payer les étoffes qu'il avait choisies.

Nous devions partir le lendemain, mardi, de bonne heure, et je soupirais par instinct après ce moment. Les comtes que P. C. avait invités, enchantés par sa maîtresse, vinrent souper ; mais j'évitai de me trouver à table avec eux.

Le mardi matin, on vint m'annoncer que le déjeuner était servi. Je tarde, le garçon remonte et me dit que madame mon épouse me priait de me hâter. A ce mot d'épouse, je répons au pauvre jeune homme par un vigoureux soufflet, et, dans ma fureur, je le poursuis à coups de pied jusqu'au bas de l'escalier, qu'il descendit en quatre sauts, au risque de se casser le cou. J'entre en fureur dans la chambre où l'on m'attendait, et, m'adressant à P. C., je lui demande quel est le gremlin qui m'a annoncé à l'auberge pour l'époux de madame. Il me répond qu'il n'en sait rien ; mais au même instant l'hôte entre dans la salle avec un grand couteau à la main, et me demande avec colère pourquoi j'avais fait sauter l'escalier à son garçon. Je saisis promptement un pistolet et, le menaçant à mon tour, je le somme d'un ton impératif de me dire qui m'a fait passer dans son auberge pour l'époux de madame.

— C'est, me répond l'hôte, M. le capitaine P. C. qui, lui-même, a donné la consigne.

A ces mots, je saisis l'impudent au collet, et d'un bras vigoureux je le pousse contre la muraille, où l'hôte vint m'empêcher de lui briser le crâne avec la crosse de mon pistolet. Madame avait fait semblant de s'évanouir, car les femmes de cette sorte ont toujours des larmes et des évanouissements à leurs ordres, tandis que l'indigne P. C. s'évertuait à crier :

— *Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai !*

L'hôte court chercher son livre de consigne, et d'un air furieux vient le mettre sous le nez du lâche, en le défiant de répéter que ce n'était pas lui qui avait dicté : *M. P. C., capitaine impérial, avec M. et madame Casanova*. Le drôle répond qu'il avait mal entendu, l'hôte lui colle le livre contre la figure avec assez de force pour le jeter tout étourdi contre la muraille.

Quand je vis l'indigne poltron souffrir ce traitement avilissant sans se souvenir qu'il avait une épée, je sortis de la salle en priant l'hôte de me faire atteler deux chevaux à une calèche pour Padoue. Écumant de rage et rougissant de honte, je monte dans ma chambre, reconnaissant trop tard la faute énorme que j'avais faite de m'associer à un coquin, et je prépare à la hâte mon sac de nuit. J'allais sortir, quand la C. entre dans ma chambre

— Sortez, lui dis-je, car dans ma fureur je pourrais ne pas respecter votre sexe.

Elle se jette tout en pleurs sur un siège, me supplie de lui pardonner, m'assurant qu'elle était innocente et qu'elle n'était pas présente lorsque le drôle avait dicté la consigne. La femme de l'hôte survient et m'assure la même chose. Ma colère alors commence à s'évaporer en paroles, et je vois par la fenêtre la voiture que j'avais commandée attelée de deux bons chevaux. Je fais monter l'hôte pour lui payer ce à quoi ma part pouvait se monter; il me répond que, ne lui ayant rien ordonné, je ne lui devais rien. Dans ces entrefaites, voilà le comte Velo qui paraît.

— Je gage, monsieur le comte, que vous avez cru que cette personne était ma femme.

— C'est ce que toute la ville sait.

— Comment, sacr.... ? et vous avez pu le croire, sachant que je loge seul dans cette chambre, et surtout après avoir vu que je m'étais retiré avant-hier du bal et hier au soir seul et la laissant au milieu de tout le monde !

— Il y a des maris si commodes !

— Je ne crois pas avoir l'air d'être du nombre, et vous ne vous connaissez pas en hommes d'honneur : sortons d'ici, je vous le prouverai.

Le comte prit vite l'escalier et sortit de l'auberge. La malheureuse C. étouffait et me faisait pitié; car les larmes d'une femme sont une arme à laquelle je n'ai pu guère résister de ma vie. Je réfléchis que, partant sans rien payer, on pourrait se moquer de mon tapage et supposer que je participais à l'escroquerie; j'ordonnai à l'hôte de m'apporter le compte, voulant en payer la moitié. Il court le cher-

cher ; mais voilà une nouvelle scène. M^{me} C., se jetant à genoux tout en pleurs, me dit que, si je l'abandonnais, elle était perdue, car elle n'avait point d'argent et nul effet pour mettre en gage.

— Comment, madame ! n'avez-vous pas pour six mille florins de lettres de change, ou les étoffes que vous avez achetées pour cette somme ?

— Il n'y a plus d'étoffes ; on les a toutes emportées, car les lettres de change que vous avez vues et que nous regardions comme de l'argent comptant n'ont excité que le rire des fabricants. Ils ont tout fait reprendre. Aurait-on pu s'attendre à cela ?

— Le coquin ! il avait tout prévu, et voilà pourquoi il m'a engagé à venir ici. Il est juste que je porte la peine de ma faute.

Le mémoire que l'hôte m'apporta se montait à quarante sequins, somme énorme pour la dépense de trois jours ; mais dans cette somme il y avait beaucoup d'argent de déboursé par l'hôte. Je compris tout de suite que mon honneur exigeait que je payasse le mémoire en entier ; et je ne balançai pas, ayant soin d'en tirer une quittance par-devant deux témoins. Je donnai ensuite deux sequins au neveu de l'hôte pour le consoler de la chasse que je lui avais donnée, et j'en refusai deux à la misérable C. qui me les fit demander par l'hôtesse.

C'est ainsi que se termina cette vilaine aventure, qui m'apprit à vivre, et dont je n'aurais pas dû avoir besoin. Deux ou trois semaines après, j'appris que le comte Trento fit partir ces malheureux, avec lesquels je ne voulus plus avoir affaire. Un mois après, P. C. fut emprisonné de nouveau, l'homme qui l'avait cautionné ayant fait banqueroute. Il eut l'effronterie de m'écrire une longue lettre pour me supplier d'aller le voir : je ne lui fis point de réponse. Je fus également inexorable envers la C., que je refusai constamment de voir, et qui se trouva réduite à la misère.

Je revins à Padoue, où je ne m'arrêtai que pour prendre ma bague et diner avec M. de Bragadin, qui, peu de jours après, retourna à Venise.

La messagère du couvent m'apporta ma lettre de bonne heure : je la lus avec avidité ; elle était tendre, mais ne contenait rien de nouveau. Dans la réponse que je fis à mon amie, je lui détaillai le tour affreux que venait de me faire son mauvais sujet de frère, et je lui annonçai la bague en lui apprenant le secret.

Suivant l'instruction que ma C. C. m'avait donnée, je fus un beau matin me poster dans un endroit d'où je pouvais voir sa mère entrer dans l'église. J'y entrai après elle, et m'étant mis à genoux à ses côtés, je lui dis que j'avais besoin de lui parler : elle me suivit dans le cloître. Après avoir tâché de la consoler et lui avoir assuré que je me conserverais inviolablement à sa fille, je lui demandai si elle allait la voir.

— Je compte, me dit-elle, aller embrasser cette chère enfant dimanche, et je lui parlerai de vous, ce qui lui fera un grand plaisir ; mais je suis au désespoir de ne pouvoir vous dire où elle est.

— Je ne veux pas que vous me le disiez, ma bonne mère, mais permettez-moi seulement de vous prier de lui remettre cette bague. C'est l'image de sa patronne, lui dis-je, et vous devez l'engager à la porter toujours à son doigt ; qu'elle lui adresse chaque jour ses prières, car, sans sa protection, elle ne pourra jamais devenir ma femme. De mon côté, dites-lui que tous les jours je m'adresse à saint Jacques en récitant un *Credo*.

Enchantée de mes pieux sentiments et ravie de pouvoir inspirer à sa fille cette nouvelle dévotion, la bonne femme me promit de faire ce que je désirais. Je la quittai alors en lui remettant dix sequins, que je la priai de faire agréer à sa fille pour ses petits besoins. Elle s'en chargea en m'assurant que son père avait soin qu'elle ne manquât pas du nécessaire.

La lettre qu'elle m'écrivit le mercredi suivant était l'expression du sentiment le plus tendre et le plus vif. Elle me disait que, sitôt qu'elle était seule, rien n'était plus prompt que la pointe de l'épingle qui faisait faire la culbute à la sainte en présentant à ses avides

baisers les traits chéris de l'être qui était tout pour elle.

— Je ne cesse pas de te baiser, me disait-elle, lors même que quelque religieuse me surprend ; car, lorsqu'elle s'approche, je n'ai qu'à faire tomber le couvercle, et ma bonne sainte cache tout. Les religieuses sont tout édifiées de ma dévotion et de la confiance que je témoigne en la protection de ma bienheureuse patronne, qui, à ce qu'elles disent, est tout à fait mon portrait.

Ce n'était qu'une belle figure d'imagination ; mais ma chère petite femme était si belle que la beauté lui ressemblait toujours. Elle me disait que la religieuse qui lui enseignait le français lui avait offert cinquante sequins de la bague, à cause de la ressemblance du portrait de la sainte, mais non par amour pour sa patronne, dont elle se moquait en lisant la vie. Elle me remerciait des dix sequins que je lui avais envoyés ; car sa mère les lui ayant remis devant plusieurs religieuses, elle se voyait en état de faire quelques dépenses sans éveiller les soupçons de ces nonnes jaseuses et curieuses. Elle aimait à faire de petits présents aux pensionnaires, et cela la mettait à même de satisfaire ce goût innocent.

— Ma mère, ajoutait-elle, m'a fait le plus grand éloge de ta piété ; elle est enchantée de te savoir aussi dévot. Ne me parle plus, je t'en prie, de mon indigne frere.

Pendant quatre ou cinq semaines, il ne fut question dans ses lettres que de la sainte Catherine qui la faisait tressaillir de peur chaque fois qu'elle était obligée de la confier à la curiosité mystique de quelques vieilles recluses, qui, pour mieux la voir avec leurs lunettes, l'approchaient à deux doigts de leurs yeux et frottaient sans cesse l'émail

— Je tremble, me disait-elle, qu'elles ne viennent par hasard à presser l'imperceptible bouton, et que ferai-je si ma sainte sautant allait offrir à leurs regards une figure divine, mais qui n'a pas du tout l'air d'un saint ? Dis-moi, quel parti aurais-je à prendre ?

Un mois après la seconde arrestation de P. C., le marchand auquel j'avais cautionné la bague, vint m'apporter

le billet. Je composai avec lui, et moyennant vingt sequins et tous les droits sur la créance, il me laissa tranquille. L'indigne P. C., de sa prison, ne cessait de me faire de basses supplications et de me demander l'aumône.

Croce était à Venise et faisait beaucoup parler de lui. Il tenait maison, avait bonne table, et il faisait une banque de pharaon où les dupes allaient vider leurs bourses. Prévoyant ce qui tôt ou tard devait arriver, je m'étais abstenu de mettre les pieds chez lui, mais nous avions l'air de bonnes connaissances lorsque nous nous rencontrions. Sa femme ayant accouché d'un garçon, il me pria de le tenir sur les fonts baptismaux, et je ne crus pas devoir lui refuser; mais, après la cérémonie et le souper qui s'ensuivit, je ne remis plus les pieds chez mon compère, et je fis bien. Je n'ai pas toujours agi aussi sagement.

CHAPITRE XX.

Croce chassé de Venise — Sgombro. — Son infamie et sa mort. — Malheur arrivé à ma chère C. C. — Je reçois une lettre anonyme d'une religieuse et j'y répons. — Intrigue amoureuse.

Mon compère, comme je l'ai dit, correcteur adroit et déterminé de la fortune, faisait richement ses affaires à Venise, et, comme il était aimable et ce qu'on appelle, dans le monde, de bonne société, il aurait pu continuer longtemps sur le même pied s'il s'en était tenu au jeu, car les inquisiteurs d'État auraient trop à faire s'ils voulaient s'occuper d'obliger les fous à ménager leur fortune les dupes à être prudentes et les fripons à ne pas duper les sots; mais, soit folie de jeunesse, soit perversité de mœurs, la cause de son exil fut d'une nature extraordinaire et infâme.

Un noble vénitien, noble de naissance et fort ignoble

d'habitudes, un nommé Sgombro, de la famille Gritti, en devint amoureux, et Croce, soit plaisanterie, soit goût, ne lui fut pas cruel. Malheureusement la réserve qu'exige la décence ne fut pas appelée en tiers, et le scandale devint si public, que le gouvernement se vit forcé d'intimer à mondit Croce l'ordre de quitter la ville et d'aller tenter fortune ailleurs.

Peu de temps après l'infâme Sgombro séduisit ses deux fils encore jeunes, et, malheureusement pour lui, il mit le plus jeune dans la nécessité d'avoir recours au chirurgien. L'infamie devint publique, et le pauvre enfant confessa qu'il n'avait pas eu le courage de désobéir à l'auteur de ses jours. Cette soumission parut, à juste titre, de nature à ne pouvoir pas être mise au nombre des devoirs que la qualité de fils impose envers un père, et les inquisiteurs d'État envoyèrent le détestable père à la citadelle de Cataro, où il mourut au bout d'un an d'emprisonnement.

Il est si reconnu que l'air qu'on respire à Cataro est mortel, que le tribunal ne condamne à le respirer que les criminels qu'on n'ose point juger publiquement, de peur d'inspirer trop d'horreur par la publication du procès.

Ce fut à Cataro que le conseil des Dix envoya, il y a quinze ans, le célèbre avocat Cantarini, noble vénitien qui, par son éloquence, s'était rendu maître du grand Conseil, et qui allait changer la Constitution de l'État. Il y mourut au bout de l'année; et, quant à ses complices, le tribunal jugea suffisant de ne punir que les quatre ou cinq principaux, et de faire semblant d'ignorer les autres, que la peur fit rentrer silencieusement dans le devoir.

Ce Sgombro, dont j'ai parlé plus haut, avait une femme charmante, qui, je crois, vit encore. Cette femme, nommée Cornélie Gitti, aussi célèbre par les charmes de sa figure que par ceux de son esprit, a conservé sa beauté malgré les ans. Devenue maîtresse d'elle-même par la mort de son indigne époux, elle se donna bien de garde de convoler à d'autres noces, elle chérissait trop son indépendance; mais, comme elle n'était pas insensible au

plaisir, elle agréa l'hommage des amants qu'elle trouva de son goût.

Un lundi, vers la fin de juillet, mon valet de chambre vint me réveiller à la pointe du jour en me disant que Laure voulait me parler. Je prévis quelque malheur, et je la fis entrer de suite. Voici la lettre qu'elle me remit :

« Mon cher ami, un malheur qui m'est arrivé hier au soir me désole d'autant plus, que je suis obligée de le cacher à tout le couvent. J'ai une affreuse hémorrhagie, et ne sais comment faire pour étancher le sang, car je n'ai pas beaucoup de linge, et Laure me dit qu'il en faudra une grande quantité si l'hémorrhagie dure ; je ne puis me confier à personne qu'à toi, et je te supplie de m'en envoyer autant que tu pourras. Tu vois que j'ai dû me confier à Laure, qui seule peut entrer chez moi à toute heure. Si je meurs, mon cher mari, tout le couvent saura de quoi je suis morte ; mais je pense à toi, et jetremble. Que feras-tu dans ta douleur ? Ah ! mon cœur, quel dommage ! »

Je m'habille à la hâte tout en interrogeant Laure. Elle me dit clairement que c'était une fausse couche, et qu'il fallait agir dans le plus grand secret pour épargner la réputation de mon amie ; que du reste il ne lui fallait que beaucoup de linge, et que ce ne serait rien : langage ordinaire, qui n'apaisa point l'angoisse que j'éprouvais. Jesors avec Laure, et je vais chez un juif où j'achète une quantité de draps de lit et deux cents serviettes, et après avoir tout mis dans un grand sac, je pars pour Muran avec elle. Pendant le chemin, j'écrivis au crayon à mon amie d'avoir en Laure toute confiance, l'assurant que je ne quitterais pas Muran avant qu'elle ne fût hors de danger. Avant de débarquer, Laure me dit que, pour n'être pas remarqué, je ferais bien de me cacher chez elle. Dans tout autre temps, ç'aurait été enfermer le loup dans la bergerie. Elle me laissa dans une pauvre petite chambre au rez-de-chaussée. Quant à elle, après s'être chargée de linge partout où elle pouvait en cacher, elle se hâta de se rendre auprès de la malade, qu'elle n'avait point vue depuis la veille au soir. J'espérais qu'elle

la trouverait hors de danger, et il me tardait de la voir revenir avec cette nouvelle.

Elle fut absente pendant une heure, et elle revint, l'air triste, me dire que ma pauvre amie, ayant perdu beaucoup de sang pendant la nuit, se trouvait au lit très-faible ; et qu'il fallait la recommander à Dieu, car si l'hémorrhagie ne cessait pas bientôt, il était impossible qu'elle y résistât vingt-quatre heures.

Quand je vis le linge qu'elle retira de dessous sa robe, je fis un mouvement d'horreur, et je crus mourir. C'était une boucherie ! Laure, croyant me consoler, me dit que je pouvais être bien sûr que le secret ne serait point trahi. — Hé ! que m'importe ! Qu'elle vive, lui dis-je, et que le monde entier sache qu'elle est ma femme ! Dans un autre moment, la sottise de cette pauvre Laure m'aurait fait rire ; je n'en avais ni la force ni la disposition dans ce triste moment. — La chère malade, me dit-elle, a souri en lisant le billet, et elle a assuré que, puisque vous étiez si près d'elle, elle ne mourrait pas. Cela me fit du bien ; mais il faut si peu de chose à un homme pour le consoler ou pour alléger ses peines. Quand les religieuses seront à table, me dit Laure, j'y retournerai avec autant de linge que je pourrai en cacher sur moi ; en attendant, je vais laver celui-là.

— A-t-elle eu des visites ?

— Oh ! certes, tout le couvent ; mais personne ne se doute de rien.

— Mais avec la chaleur qu'il fait, elle ne peut avoir qu'une légère couverture, et il est impossible qu'on n'observe pas le gros volume que doivent faire les serviettes.

— Cela n'est pas à craindre, car elle se tient sur son séant

— Que mange-t-elle ?

— Rien, car il ne faut pas qu'elle mange

Bientôt Laure sortit, et moi avec elle. J'allai chez un médecin, où je perdis mon temps et mon argent à lui faire faire une longue recette dont je ne pus faire usage, car elle aurait mis tout le couvent dans le secret, ou plutôt le

secret aurait été dévoilé à tout le monde ; car secret de nonne perce bien vite les murs du couvent. D'ailleurs le médecin de la maison aurait peut-être été le premier à le divulguer par esprit de vengeance.

De retour chez Laure, je me remis tristement dans mon pauvre gîte, et une demi-heure après, cette messagère vint les larmes aux yeux me remettre le billet suivant, qui était presque illisible :

« Je n'ai pas la force de t'écrire, mon bon ami, car je m'affaiblis de plus en plus ; je perds tout mon sang, et je commence à croire que le mal est sans remède. Je m'en remets à la volonté de Dieu, et je le remercie de ce que mon honneur est à couvert. Ne t'afflige pas trop. Ma seule consolation est de te savoir si près de moi. Hélas ! si je pouvais te voir un instant, je mourrais contente. »

L'aspect d'une douzaine de serviettes que Laure me montra me fit frémir, et cette bonne femme crut me consoler en me disant qu'avec une bouteille de sang on en imbiberait autant. Mon âme n'était pas disposée à recevoir des consolations d'une pareille assurance. J'étais au désespoir, et je me faisais les plus vifs reproches d'être la cause de la mort de cette innocente personne. Je me jetai sur un lit, et j'y demurai comme abasourdi pendant plus de six heures, jusqu'au moment où Laure revint du couvent avec une vingtaine de serviettes toutes trempées. La nuit ne lui permettait pas d'y retourner jusqu'au jour. Je passai une nuit affreuse sans rien prendre, sans dormir, me considérant avec horreur et repoussant les soins que les filles de Laure tâchaient de me prodiguer.

Le jour venait à peine de paraître, quand Laure vint d'un air lamentable me dire que ma pauvre amie ne saignait plus. Je crus qu'elle était morte, et, poussant un cri :

— Elle ne vit plus ! dis-je.

— Elle vit, monsieur ; mais il est à craindre qu'elle ne passe point la journée, car elle est épuisée, elle a à peine la force d'ouvrir les yeux, et son pouls se fait à peine sentir.

Je respirai; je sentis que mon ange était sauvée. — Laure, dis-je, cette nouvelle n'est point mauvaise; et pourvu que l'hémorrhagie ait totalement cessé, il n'y a qu'à lui donner quelque nourriture légère.

— On a envoyé chercher un médecin, il ordonna ce qu'il faut lui donner; mais, à vous dire vrai, je n'ai pas grand espoir.

— Assure-moi seulement qu'elle vit.

— Oui, je vous l'assure; mais vous sentez qu'elle ne dira pas la vérité au docteur, et alors Dieu sait ce qu'il ordonnera. Je lui ai dit à l'oreille de ne rien prendre, et elle m'a comprise.

— Tu es une femme divine! Oui, si elle ne meurt pas de langueur d'ici à demain, elle est sauvée: la nature et l'amour auront été son médecin.

— Que Dieu le veuille! Vous me reverrez à midi.

— Pourquoi pas avant?

— Parce que sa chambre sera pleine de monde.

Ayant besoin d'espérer et me sentant défaillir de besoin, je me fis préparer quelque nourriture, et je me mis à écrire à mon amie pour le moment où elle pourrait me lire. Les moments du repentir sont bien tristes, et j'étais véritablement bien à plaindre. J'avais le plus grand besoin de revoir Laure pour savoir ce qu'aurait dit le médecin. J'avais des fortes raisons de rire des oracles, cependant, je ne sais par quelle faiblesse, j'avais besoin de celui du médecin, et surtout de l'entendre propice.

Les jeunes filles de Laure me servirent à diner, mais il me fut impossible de rien avaler; cependant je m'amusai à voir les trois sœurs dévorer mon diner à la première invitation que je leur en fis. La sœur aînée, grande pièce de résistance, ne leva pas une fois ses grands yeux sur moi. Les deux cadettes me paraissaient pouvoir être aimables; mais je ne m'en occupais que pour nourrir mon cruel repentir.

Laure, que j'attendais avec une vive impatience, revint enfin, et me dit que ma chère malade était toujours dans le même état de langueur; que sa faiblesse avait fort sur-

pris le médecin, qui ne savait à quoi l'attribuer. — Il lui a ordonné des cordiaux et des bouillons légers, et, si elle peut dormir, il en répond. Le docteur lui a également ordonné une garde de nuit, et la malade a étendu la main vers moi comme pour me désigner. Maintenant je vous promets de ne plus la laisser ni nuit ni jour que pour venir vous en porter des nouvelles.

Je la remerciai, et je lui promis de la récompenser généreusement. J'appris avec beaucoup de plaisir que sa mère était allée la voir, qu'elle n'avait rien aperçu, et qu'elle lui avait fait les plus tendres caresses.

Me sentant plus tranquille, je donnai six sequins à Laure et un à chacune de ses filles, et je pris quelque chose à souper ; ensuite je me couchai dans l'un des misérables lits qui se trouvaient dans la même chambre. Dès que les deux jeunes sœurs me virent couché, elles se déshabillèrent sans façon et se mirent toutes deux dans le second lit, qui était tout près du mien. Cette innocente confiance me plut. Quant à l'aînée, qui devait s'y connaître, elle alla se coucher dans la chambre voisine, car elle avait un amoureux qui devait bientôt l'épouser. Je ne fus point, cette fois, possédé du démon de la chair, et je laissai dormir paisiblement l'innocence sans la mettre à la moindre épreuve.

Le lendemain de bonne heure, Laure m'apporta du baume. Elle vint d'un air gai me dire que ma chère malade avait bien dormi, et qu'elle irait lui faire prendre une petite soupe. J'étais dans une espèce d'ivresse en l'entendant, et je croyais l'oracle d'Esculape mille fois plus certain que celui d'Apollon. Il n'était pourtant pas encore temps de chanter victoire, car il fallait que mon amie reprit des forces et réparât tout le sang qu'elle avait perdu, ce qui ne pouvait être que l'ouvrage du temps et de soins assidus et bien administrés. Je restai huit jours encore chez Laure, et n'en partis que lorsque mon amie me l'eut, pour ainsi dire, ordonné dans une lettre de quatre pages.

Laure, à mon départ, pleura de bonheur en se voyant

récompensée par le don de tout le beau linge que j'avais acheté pour ma C. C., et ses filles pleurèrent, apparemment de ce que, dans les dix jours que j'avais passés auprès d'elles, elles n'avaient pas su m'engager à leur donner un seul baiser.

De retour à Venise, je revins à mes habitudes ordinaires ; mais avec mon naturel, le moyen d'être content sans un amour positif ? Je n'avais d'autre plaisir que celui de recevoir tous les mercredis une lettre de ma chère recluse, qui m'encourageait à l'attendre au lieu de m'engager à l'enlever. Laure m'assurait qu'elle était devenue plus belle, et je mourais d'envie de la voir. L'occasion s'en présenta bientôt, et je ne la laissai pas échapper. Il devait y avoir une prise d'habit, cérémonie qui attire toujours beaucoup de monde. Les religieuses recevant alors beaucoup de visites, il était probable que les pensionnaires seraient également au parloir. Je ne courais aucun risque d'être ce jour-là plus remarqué que tout autre, car je me trouverais confondu dans la foule. Je m'y rendis donc sans en rien dire à Laure, et sans en prévenir ma chère petite femme, et je crus tomber à la renverse en la découvrant, à quatre pas de moi, attentive à me considérer avec une sorte d'extase. Je la trouvai grandie et formée, et il me sembla qu'elle était plus belle qu'auparavant. Je n'eus des yeux que pour elle ; elle n'en eut que pour moi, et je fus le dernier à quitter ce lieu, qui ce jour-là me parut être le temple du bonheur.

Trois jours après j'en reçus une lettre. Elle m'y peignit avec tant d'ardeur le plaisir que lui avait procuré ma présence, que je songeai à l'en faire jouir le plus souvent possible. Je lui répondis de suite qu'elle me verrait à la messe de son église tous les jours de fête. Cela ne me coûtait rien. Je ne la voyais pas, mais je savais qu'elle me voyait, et son plaisir rendait le mien parfait. Je ne pouvais rien craindre, car il était presque impossible que l'on pût me reconnaître dans cette église qui n'était fréquentée que par des bourgeois et des bourgeoises de Muran.

Après avoir entendu deux ou trois messes, je prenais

une gondole de trajet, dont le barcarol ne pouvait avoir aucune curiosité de me connaître. Cependant je me tenais sur mes gardes, car je savais que l'intention du père de C. C. était qu'elle m'oubliât; et j'étais certain qu'il l'aurait conduite Dieu sait où, s'il avait eu le moindre soupçon que je susse où elle était.

Je raisonnais ainsi dans la crainte de ne pouvoir plus avoir aucune correspondance avec mon amie; mais je ne connaissais pas encore le caractère et la finesse des saintes filles du Seigneur. Je ne croyais pas non plus que ma personne eût quelque chose de remarquable, au moins pour un couvent; mais j'étais encore novice sur la curiosité des femmes, et surtout sur celle des cœurs oisifs; j'eus bientôt occasion de m'en convaincre.

Je n'avais fait ce manège que pendant un mois ou cinq semaines quand ma chère C. C. m'écrivit d'un style plaisant que j'étais devenu l'énigme de tout le couvent, tant des pensionnaires que des religieuses, sans en excepter les plus vieilles. Tout le chœur m'attendait à la minute; on s'avertissait quand on me voyait entrer et prendre l'eau bénite; on remarquait que je ne regardais jamais la grille derrière laquelle devaient être toutes les recluses, ni aucune femme qui entrât à l'église ou en sortit. Les vieilles disaient que je devais avoir quelque chagrin, dont je n'espérais me délivrer que par la protection de la sainte Vierge, et les jeunes disaient que je devais être mélancolique ou misanthrope. Ma chère femme, qui en savait plus que les autres et qui n'en était pas aux conjectures, s'amusait beaucoup et m'amusait à me raconter tout cela. Je lui écrivis que si elle craignait que je pusse être connu, je cesserais d'y aller. Elle me répondit que je ne saurais lui imposer de plus douloureuse privation, et qu'elle me priait de continuer. Je crus pourtant devoir m'abstenir d'aller chez Laure, car il aurait été possible que ces comères embéguinées parvinssent à le savoir et découvrisse par là beaucoup plus qu'il n'était convenable qu'elles sussent. Mais ce genre de vie, qui me desséchait, ne pouvait pas durer longtemps. D'ailleurs j'étais né pour avoir

une maîtresse et pour vivre heureux avec elle. Ne sachant que faire, je jouais et je gagnais presque toujours : malgré cela, l'ennui me faisait maigrir à vue d'œil.

Après les cinq mille sequins que mon compère Croce m'avait fait gagner à Padoue, j'avais suivi le conseil de M. de Bragadin. J'avais loué un casino, et j'y tenais une banque de pharaon de moitié avec un matador qui me garantissait des supercheries de certains aristocrates, tyrans vis-à-vis desquels un simple particulier a toujours tort dans ma patrie.

Le jour de la Toussaint 1753, au moment où, après avoir entendu la messe, j'allais monter en gondole pour retourner à Venise, je vis une femme dans le goût de Laure qui, en passant près de moi, me regarda et laissa tomber une lettre. Je la ramasse, et j'aperçois la femme qui, m'ayant vu en possession de la missive, continue tranquillement son chemin. La lettre était sans adresse et le cachet représentait un nœud coulant. Je me hâte d'entrer dans la gondole, et dès que je fus au large, brisant le cachet, je lus ce qui suit :

« Une religieuse qui depuis deux mois et demi vous voit tous les jours de fête à son église, désire faire votre connaissance. Une brochure que vous avez perdue et que le hasard a fait tomber entre ses mains, lui fait croire que vous parlez le français : mais, si vous le préférez, vous pouvez lui répondre en italien, car elle désire surtout de la clarté et de la précision. Elle ne vous invite pas à la faire appeler au parloir, parce qu'avant que vous vous mettiez dans la nécessité de lui parler, elle veut que vous la voyiez, et pour cela elle vous indiquera une dame que vous pourrez accompagner au parloir. Cette dame ne vous connaîtra pas et ne sera point par conséquent dans l'obligation de vous présenter, si par hasard vous ne voulez pas être connu.

» Si vous croyez que cette manière de faire connaissance ne soit pas convenable, la religieuse vous indiquera un casino à Muran où vous la trouverez seule, à la première heure de la nuit, tel jour que vous lui marquerez. Vous

pourrez rester à souper avec elle, ou vous en aller un quart d'heure après, si vous avez affaire ailleurs.

« Aimeriez-vous mieux lui donner à souper à Venise? Fixez-lui le jour, l'heure nocturne et le lieu où elle doit se rendre, et vous la verrez sortir d'une gondole; soyez seulement seul sur le rivage, masqué et une lanterne à la main.

« Je suis certaine que vous me répondrez et que vous devinerez l'impatience avec laquelle j'attends votre réponse; ainsi je vous prie de la remettre demain à la même femme qui vous aurait fait tenir cette lettre: vous la trouverez une heure avant midi dans l'église de Saint-Cancian, au premier autel à la main droite.

« Songez que si je ne vous supposais pas le cœur noble et l'esprit élevé, je ne me serais jamais déterminée à une démarche qui pourrait vous faire porter sur ma personne un jugement défavorable. »

Le ton de cette lettre, que je copie mot pour mot, me surprit plus que la chose même. J'avais des affaires, mais je quittai tout pour aller m'enfermer et répondre. La démarche annonçait une folle, mais j'y trouvais une sorte de dignité et une singularité qui m'y attachaient. Il me vint dans l'idée que la religieuse pouvait être la même que celle qui donnait des leçons à mon amie. Elle me l'avait peinte belle, riche, galante et généreuse: ma chère femme pouvait avoir commis quelque indiscretion; mille idées me passaient par la tête; mais je rejetais toutes celles qui n'étaient pas favorables à un projet qui me souriait. D'ailleurs mon amie m'avait écrit que la religieuse qui lui donnait des leçons de français n'était pas la seule qui parlât cette langue. Je n'avais aucun motif pour supposer que si C. C. avait fait quelque confidence à son amie, elle ne m'en eût pas fait part. Malgré cela la religieuse qui m'écrivait pouvait être la belle amie de ma petite femme, comme elle pouvait être toute autre; et cette possibilité me mettait passablement dans l'embarras. Voici ce que je crus pouvoir écrire sans me compromettre:

« Je vous réponds en français, madame, espérant que

ma lettre aura la clarté et la précision dont vous me donnez l'exemple.

« La matière est on ne peut plus intéressante, et elle me semble de la plus grande importance par rapport aux circonstances; et devant répondre sans savoir à qui, vous sentez, madame, qu'à moins d'être un fat, je dois appréhender une mystification, et l'honneur m'oblige à me tenir sur mes gardes.

« S'il est donc vrai que la plume qui m'écrit soit celle d'une dame respectable qui me rend justice en me supposant des sentiments nobles semblables aux siens, elle trouvera, je l'espère, que je ne puis répondre que comme je vais avoir l'honneur de le faire.

« Si vous m'avez cru digne, madame, de parvenir à l'honneur de vous connaître personnellement, quoique vous n'avez pu me juger que sur l'apparence, je me crois dans l'obligation de vous obéir, quand ce ne serait que pour vous désabuser, si par hasard je vous avais volontairement induite en erreur.

« Des trois moyens que vous avez eu la bonté de m'offrir, je n'ose choisir que le premier, avec la restriction que votre esprit pénétrant m'a suggérée. J'accompagnerai au parloir une dame qui ne me connaîtra pas, et qui, par conséquent, ne pourra point me présenter.

« Ne jugez pas trop sévèrement, madame, les raisons spécieuses qui m'obligent à ne me pas nommer, et recevez la promesse que je vous fais sur mon honneur de n'apprendre votre nom que pour vous rendre hommage. Si vous trouvez à propos de m'adresser la parole, je ne vous répondrai qu'avec des témoignages du plus profond respect. Permettez-moi d'espérer que vous viendrez seule à la grille, et souffrez que par manière d'acquit je vous dise que je suis Vénitien et libre dans toute la force du terme. La seule raison qui m'empêche de choisir l'un des deux autres moyens offerts, et qui m'auraient mieux convenu que le premier, car ils m'honorent infiniment, est, permettez que je le répète, la crainte d'être pris pour dupe; mais ces deux moyens ne seront pas perdus dès que vous

me connaître et que je vous aurai vue. Je vous prie de croire à ma véracité, et de mesurer mon impatience sur la vôtre. J'irai demain, à la même heure et au même endroit, chercher votre réponse. »

Je me rendis au lieu indiqué, où, ayant trouvé le Mercure femelle, je lui remis ma lettre et un sequin, et je lui dis que le lendemain je me rendrais au même endroit pour y prendre la réponse. Je n'y manquai pas et je l'y trouvai. Dès qu'elle m'aperçut elle vint à moi, me remit le sequin que je lui avais donné la veille, et une lettre, en me priant d'aller la lire et de revenir lui dire si elle devait attendre une réponse. J'allai lire la lettre, et en voici la copie.

« Je crois, monsieur, ne m'être trompée en rien. J'abhorre comme vous le mensonge lorsqu'il peut tirer à conséquence; mais je ne le regarde que comme un badinage lorsqu'il ne nuit à personne. Vous avez choisi entre mes trois propositions celle qui fait le plus honneur à votre esprit, et, respectant les raisons qui vous empêchent de vous faire connaître, j'écris à la comtesse de S. ce que je vous prie de lire dans le billet ci-joint. Veuillez le cacher avant de le lui faire parvenir : elle en sera prévenue par un autre. Vous irez chez elle à votre commodité : elle vous donnera son heure, et vous l'accompagnerez ici dans sa gondole. La comtesse ne vous fera pas la moindre question, et vous n'aurez besoin de lui rendre aucun compte. Il ne sera pas question de présentation, mais comme vous apprendrez mon nom, vous serez libre de venir en masque me demander quand il vous plaira, en me faisant appeler de la part de la comtesse. De cette manière notre connaissance sera faite, sans qu'il soit nécessaire que vous vous gêniez et que vous perdiez pendant la nuit un temps qui vous est peut-être précieux. J'ai ordonné à la servante d'attendre votre réponse dans le cas où vous ne voudriez pas de la comtesse, si par hasard vous en étiez connu. Si le choix vous plaît, dites à la fille que vous n'avez point de réponse à me faire. »

Certain de n'être point connu de la comtesse S., je dis

à la fille que je n'avais point de réponse à faire à sa maîtresse et elle me quitta.

Voici le billet que ma religieuse écrivait à la comtesse et que je devais lui remettre :

« Je te prie, ma chère amie, de venir me parler quand tu en auras le temps, et de donner au masque porteur de ce billet ton heure pour qu'il t'accompagne. Il sera exact. Adieu ; tu obligeras beaucoup ton amie. »

Ce billet me parut sublime par rapport à l'esprit d'intrigue qui l'avait dicté, et il me semblait qu'il y avait quelque chose d'élevé, qui me captivait, quoique je sentisse bien qu'on me faisait représenter un personnage auquel on avait l'air de faire une grâce.

Dans sa dernière lettre, ma religieuse, faisant semblant de ne pas se soucier de savoir qui j'étais, applaudissait à mon choix et feignait d'être indifférente aux rendez-vous nocturnes ; mais elle paraissait certaine que je la ferais appeler au parloir après que je l'aurais vue. Je savais déjà à quoi m'en tenir ; car à quoi devait aboutir l'intrigue, sinon à des rendez-vous amoureux ! Cependant sa sécurité ou plutôt son assurance augmentait ma curiosité, et je sentais qu'elle avait raison d'espérer si elle était jeune et jolie. Il n'aurait tenu qu'à moi de différer quelques jours et de savoir de C. C. qui pouvait être cette religieuse ; mais, outre que ç'aurait été une noirceur, j'avais peur de gâter l'aventure et d'avoir à m'en repentir. Elle me disait d'aller chez la comtesse à ma commodité ; mais c'était parce que sa dignité voulait qu'elle ne se montrât pas trop pressée, et elle devait se douter que j'éprouverais de l'impatience. Elle me paraissait trop savante en galanterie pour la croire novice et inexperte, et je redoutais de perdre mon temps ; mais, prenant mon parti, je me promis de rire à mes propres dépens s'il m'arrivait de me trouver avec quelque surannée. Il est certain que sans la curiosité je n'aurais pas fait la moindre démarche, mais je voulais voir la contenance que ferait une nonne qui m'avait offert de venir souper avec moi à Venise. J'étais, au reste, très-surpris de la liberté dont jouissaient ces

saintes vierges et de la facilité qu'elles avaient à violer leur clôture.

A trois heures je me rendis chez la comtesse, et, lui ayant fait tenir mon billet, elle vint et me dit que je lui ferais plaisir de passer le lendemain à la même heure. Nous nous fîmes réciproquement une belle révérence et nous nous quittâmes. Cette comtesse était une maîtresse femme, un peu sur le retour, mais encore belle.

Le lendemain matin, c'était un dimanche, et je ne manquai pas d'aller à la messe, vêtu et coiffé avec élégance, et déjà infidèle en imagination à ma chère C. C. ; car je pensais plus à me faire voir de la religieuse, jeune ou vieille, qu'à m'exposer aux regards de ma charmante femme.

L'après-midi je me remets en masque, et à l'heure fixée, je vais chez la comtesse, qui m'attendait. Nous descendons et, dans une gondole à deux rames, nous arrivons au couvent sans avoir parlé d'autre chose que du beau temps dont nous jouissions. Arrivés à la grille, elle fait appeler M. M. Ce nom m'étonne, car celle qui le portait était célèbre. On nous fait entrer dans un petit parloir, et, quelques minutes après, je vois paraître une religieuse qui va droit à la grille, pousse un bouton et fait sauter quatre carreaux qui laissent une large ouverture au travers de laquelle les deux amies purent s'embrasser tout à leur aise : aussitôt après, l'ingénieuse fenêtre fut soigneusement refermée. Cette ouverture était au moins de dix-huit pouces, et un homme de ma taille aurait pu y passer avec facilité. La comtesse s'assit en face de la religieuse, et moi un peu de côté, mais de manière à pouvoir observer tout à mon aise une des plus belles femmes qu'il soit possible de voir. Je ne doutai pas que ce fût la même dont ma chère C. C. m'avait parlé et qui lui donnait des leçons de français. L'admiration me tenait dans une sorte d'enchantement, et je n'entendis pas un mot de tout ce qu'elles se dirent ; mais ma belle nonne, loin de m'adresser la parole, ne daigna pas même m'honorer d'un seul regard. Elle pouvait avoir de vingt-deux à vingt-trois

ans, et la coupe de son visage était de la plus belle forme. Elle était d'une taille bien au-dessus de la moyenne, son teint très-blanc tirant un peu sur le pâle, l'air noble et décidé, mais en même temps réservé et modeste; ses yeux bien fendus étaient d'un beau bleu céleste, sa physionomie douce et riante, ses lèvres belles et humides de la plus suave volupté; ses dents étaient deux rangées de perles du plus brillant émail. Sa coiffure ne me laissait pas voir ses cheveux; mais, si elle en avait, ils devaient être d'un beau châtain clair, ses sourcils m'en répondaient. Ce qui me ravissait le plus était sa main et l'avant-bras que je voyais jusqu'au coude. Le ciseau de Praxitèle n'a jamais rien taillé de mieux arrondi, de plus potelé ni de plus gracieux. Malgré tout ce que je voyais et tout ce que je devinais, je ne me repensais pas d'avoir refusé les deux rendez-vous que cette beauté m'avait offerts, car je me sentais sûr de la posséder en peu de jours, et je jouissais de pouvoir lui faire hommage de mes désirs. Il me tardait de me voir seul à la grille avec elle, et j'aurais cru lui faire injure si, dès le lendemain, je n'étais allé l'assurer que je lui rendais toute la justice qu'elle méritait. Elle fut constante à ne pas me regarder un seul instant; mais à la fin cette sorte de réserve me plut. Tout à coup les deux amies baissèrent la voix, et la délicatesse m'imposa le devoir de m'éloigner. Leur entretien secret dura un quart d'heure que je passai à faire semblant de considérer un tableau: au bout de ce temps elles s'embrassèrent comme au commencement, et la religieuse, ayant refermé la grille mouvante, tourna le dos et s'en alla sans me jeter le moindre regard.

La comtesse, en retournant à Venise, lasse peut-être de mon silence, me dit en souriant :

- M. M. est belle et elle a beaucoup d'esprit.
- J'ai vu l'un et je crois l'autre.
- Elle ne vous a pas dit un mot.
- N'ayant pas voulu lui être présenté, elle m'en a puni en faisant semblant de ne pas s'apercevoir que j'étais là.

La comtesse n'ayant pas répliqué, nous arrivâmes devant sa maison sans plus échanger une parole. Je la laissai à la porte, où une belle révérence accompagnée de ces mots : Adieu, monsieur ! m'annonça que je ne devais pas aller plus loin. Je n'en avais pas envie, et j'allai autre part rêver à cette singulière aventure, dont il me tardait de voir le dénouement.

CHAPITRE XXI.

La comtesse Coronini. — Dépit amoureux. — Réconciliation. — Premier rendez-vous. — Divagation philosophique.

Ma belle religieuse ne m'avait pas parlé, et j'en étais très-content; car j'étais stupéfait, si saisi d'admiration, qu'il aurait été très-possible que je lui eusse donné une fort mince idée de mon esprit par les réponses décousues que j'aurais probablement faites à ses questions. Je voyais qu'elle devait être persuadée qu'elle n'avait pas à craindre l'humiliation d'un refus; mais j'admirais son courage dans sa situation pour oser en courir le risque. J'avais de la peine à me rendre compte de sa hardiesse, et je ne concevais pas comment elle pouvait se procurer la liberté dont elle devait jouir. Un casino à Muran ! la liberté d'aller souper à Venise tête à tête avec un jeune homme ! tout cela ofusquait mes idées, et je décidai dans ma pensée qu'elle devait avoir un amant en titre qui se plaisait à la rendre heureuse en satisfaisant ses caprices. Cette idée à la vérité choquait un peu mon orgueil; mais l'aventure était trop piquante, l'objet trop attrayant pour ne pas me faire passer par-dessus. Je me voyais en beau chemin pour devenir infidèle à ma chère C. C., ou plutôt je l'étais déjà en idée; mais, malgré mon amour pour cette charmante fille, j'avoue que je ne me sentais aucun scrupule. Il me semblait qu'une infidélité de cette espèce, si elle parvenait à se découvrir,

n'avait rien qui pût lui déplaire; car cette petite déviation n'était propre qu'à me tenir en haleine et à me conserver pour elle, puisque cela pouvait m'arracher à l'ennui qui me desséchait.

J'avais été présenté à la comtesse Coronini par une religieuse, parente de M. Dandolo. Cette comtesse, qui avait été fort belle et qui avait beaucoup d'esprit, ne voulant plus s'occuper des intérêts des cours dont toute sa vie elle avait fait son étude, s'était retirée au couvent de Sainte-Justine, pour y chercher le repos que le dégoût lui avait rendu nécessaire. Comme elle avait joui d'une grande réputation, elle voyait encore à sa grille tous les ambassadeurs étrangers et les premiers personnages de la république. La curiosité de part et d'autre y faisait constamment les frais de la conversation, et la comtesse dans les murs du couvent savait tout ce qui se passait dans la ville, et souvent même elle voulait en savoir davantage. Cette dame m'accueillait toujours fort bien, et, me traitant en jeune homme, elle se plaisait à me donner des leçons de morale très-agréables chaque fois que j'allais la voir. Certain d'apprendre adroitement quelque chose relativement à M. M., je résolus d'aller lui présenter mes hommages le lendemain matin du jour où j'avais été voir cette belle religieuse.

La comtesse me reçut à son ordinaire, et, après ces riens d'usage qu'on est convenu de débiter dans la bonne société avant de rien dire qui en vaille la peine, je fis tomber la conversation sur les couvents de Venise. Nous parlâmes de l'esprit et du crédit d'une religieuse Celsi qui, quoique laide, avait sur tout ce qu'elle voulait une influence marquée. Nous nous entretenîmes ensuite de la jeune et charmante sœur Micheli, qui avait pris le voile pour prouver à sa mère qu'elle avait plus d'esprit qu'elle. De celle-là passant à plusieurs autres qu'on disait galantes, je nommai M. M., en disant qu'elle devait l'être aussi; mais que c'était une énigme. La comtesse me répondit en souriant que ce n'en était pas une pour tout le monde, mais qu'en général cela devait l'être. — Ce qu'il y a d'incompréhensible, me dit-

elle, c'est le caprice qu'elle a eu de prendre le voile, étant belle, riche, libre, remplie d'esprit, très-cultivée, et, à ce que je sais, esprit fort. Elle prit le voile sans aucune raison ni physique ni morale : ce fut un véritable caprice.

— La croyez-vous heureuse, madame?

— Oui, si elle ne s'est pas repentie, ou si elle ne vient pas à se repentir. Si cela lui arrive jamais, je la crois assez sage pour ne le faire connaître à personne.

Persuadé par l'air mystérieux de la comtesse que M. M. devait avoir un amant, je pris le parti de ne pas m'en mettre en peine, et m'étant masqué, je me rendis à Muran dans l'après-dinée. Arrivé au tour du couvent, je sonne, et, le cœur palpitant, je demande M. M. de la part de la comtesse de S. Le petit parloir était fermé, la tourière me montra celui dans lequel je devais entrer. J'entre, j'ôte mon masque et je m'assieds en attendant ma déesse.

Mon cœur battait la charge. J'attendais avec impatience, et cependant l'attente me plaisait; car je redoutais l'instant de l'entrevue. Une heure se passa assez rapidement, mais alors je commençai à trouver le temps de l'attente un peu long, et, pensant que la tourière ne m'avait pas bien compris, je sonne au tour et je demande si on a prévenu la sœur M. M. Une voix me répond que oui. Je vais reprendre ma place, et, quelques minutes après, je vois entrer une vieille édentée qui s'approche et me dit : — La mère M. M. est occupée pour toute la journée; et sans me donner le temps de dire un seul mot, elle sort.

Voilà de ces moments terribles auxquels l'homme à bonnes fortunes est quelquefois sujet! Ils sont ce qu'il y a de plus cruel. Ils humilient, ils affligent, ils tuent.

Me sentant avili, ma première sensation fut le plus grand mépris de moi-même, un désespoir concentré qui approchait de la rage; la seconde fut une indignation dédaigneuse pour la religieuse, sur laquelle je portai le jugement sévère qu'elle me paraissait mériter, et qui seul me consolait de la peine que j'éprouvais. Elle ne pouvait agir ainsi avec moi qu'en étant la plus impudente de toutes les

femmes et la plus dépourvue de bon sens ; car les deux lettres que j'avais d'elle suffisaient pour la déshonorer si j'avais voulu me venger, et elle devait s'attendre à ma vengeance. Pour la braver, il fallait qu'elle fût folle ; et je l'aurais jugée ainsi, si je ne l'avais entendue causer avec la comtesse.

Le temps amène conseil, dit-on ; il amène aussi le calme, et la réflexion donne de la lucidité aux idées. J'en vins à me dire qu'au fond l'événement n'avait rien que de très-ordinaire, et que je l'aurais immanquablement trouvé tel au premier abord si je n'avais été ébloui par les charmes de la nonne et aveuglé par mon amour-propre. Enfin, je finis par sentir qu'il ne tenait qu'à moi de rire de la mésaventure sans qu'il fût possible à personne de deviner si c'était tout de bon, ou si je n'en faisais que le semblant. Le sophisme est si officieux !

Malgré tous ces beaux retours, je n'en pensais pas moins à la vengeance ; mais rien de bas ne devait s'y mêler, et, ne voulant pas accorder le moindre triomphe à cette mauvaise plaisanterie, je pris sur moi de ne pas me montrer piqué. Elle m'avait fait dire qu'elle était occupée ; c'était tout simple : mon rôle était de jouer l'indifférence. Sans doute, me dis-je, elle ne sera pas occupée une autre fois ; mais je la défie de me faire retomber dans le panneau. Je lui prouverai que je n'ai fait que rire de son mauvais procédé. Il allait sans dire que je devais lui renvoyer ses lettres, mais non sans être accompagnées d'un poulet dont la galanterie ne la ferait pas sourire de plaisir. Ce qui me déplaisait le plus, c'était l'obligation où je me trouvais d'aller à son église ; car, supposant qu'elle ne savait pas que j'y allais pour C. C., elle aurait pu s'imaginer que je n'y allais que dans l'espoir de la mettre à même de me faire des excuses et me donner de nouveaux rendez-vous. Je voulais qu'elle ne pût point douter de mon mépris, et je pensais que les rendez-vous qu'elle m'avait offerts n'étaient que des rendez-vous imaginaires pour m'en imposer.

Je me couchai avec le besoin de la vengeance, je m'en-

dormis en y pensant et je m'éveillai résolu à me satisfaire. Je me mis à écrire, mais, voulant être certain que ma lettre ne se sentait point du dépit amoureux qui me rongeaient, je la laissai sur mon bureau pour la relire le lendemain de sang-froid. Cette précaution me fut utile, car, en la relisant vingt-quatre heures après, je la trouvai indigne et je la déchirai en mille morceaux. Il y avait des phrases qui décelaient ma faiblesse, mon amour, mon dépit, et qui, par conséquent, loin de l'humilier, lui auraient fourni matière à se moquer de moi.

Le mercredi, après avoir écrit à C. C. que de fortes raisons m'obligeaient à ne plus me rendre à la messe dans l'église de son couvent, j'écrivis une autre lettre à ma religieuse, et le jeudi elle eut le même sort que la précédente, parce qu'en la relisant j'y découvris les mêmes défauts. Il me semblait que j'avais perdu la faculté d'écrire. Dix jours après je m'aperçus que j'étais trop amoureux pour avoir pu m'exprimer autrement que par le cœur.

Sincerum est nisi vas, quodcumque infundis acescit (1).

La figure de M. M. m'avait laissé une impression trop vive pour pouvoir être effacée par une autre puissance que celle du temps, le plus puissant des êtres abstraits.

Dans ma sottise position, je fus cent fois tenté d'aller me plaindre à la comtesse S. ; mais, Dieu merci, j'eus la prudence de ne jamais dépasser le seuil de sa porte. Pensant à la fin que cette étourdie devrait vivre dans de continuelles alarmes, sachant entre mes mains ses deux lettres, au moyen desquelles je pouvais la perdre de réputation et faire le plus grand tort au couvent, je me déterminai à les lui renvoyer avec ce billet, après les avoir gardées dix jours :

- Je vous prie de croire, madame, que c'est par pur oubli que je ne vous ai pas encore renvoyé vos deux lettres que vous trouverez ci-incluses. Je n'ai jamais pensé à de-

(1) Ce que l'on met dans un vase s'aigrit, quand ce vase n'est pas propre.

venir différent de moi-même en exerçant contre vous une lâche vengeance, et je vous pardonne bien facilement les deux étourderies insignes que vous avez faites, soit que vous les ayez faites naturellement et sans y penser, soit que vous ayez pu vouloir vous moquer de moi. Cependant trouvez bon que je vous conseille de ne pas agir de même à l'égard de quelque autre, car vous pourriez vous adresser à un moins délicat que moi. Je sais quel est votre nom, je sais qui vous êtes; mais soyez tranquille, c'est comme si je n'en savais rien. Il est, au reste, possible que vous mettiez peu de prix à ma discrétion; mais, si cela est, je vous trouve fort à plaindre.

« Vous devez bien penser, madame, que vous ne me verrez plus à votre église; mais persuadez-vous que ce sacrifice ne me coûte rien, et que j'en serai quitte pour aller à la messe ailleurs. Je dois pourtant vous dire pour quelle raison je m'abstiendrai de reparaitre à votre couvent. Je trouve tout naturel qu'aux deux étourderies dont vous vous êtes rendue coupable, vous en ayez ajouté une non moins grande, celle de vous vanter de vos exploits à quelque autre recluse, et je ne veux pas vous fournir matière à rire dans votre cellule ou dans votre boudoir. Ne trouvez pas trop ridicule si, malgré les cinq ou six ans que j'ai de plus que vous, je n'ai pas encore dépouillé toute pudeur ni foulé aux pieds le sentiment de toutes les convenances, ou, si vous voulez, si j'ai encore gardé quelques préjugés. Je pense qu'il en est qu'il ne faut jamais secouer entièrement. Ne dédaignez pas cette petite leçon, madame, puisque je reçois assez bénévolement celle qu'apparemment vous ne m'avez donnée que pour rire, mais dont je vous promets de faire mon profit pour le reste de mes jours. »

Je crus que dans la circonstance cette lettre ne respirait que douceur, et, ayant fait mon paquet, je me masquai et j'allai chercher un Fourlan qui ne pouvait point me connaître et auquel, après lui avoir donné un demi-sequin, j'en promis un autre dès qu'il viendrait m'assurer qu'il avait exactement remis la lettre au couvent de Mu-

ran. Je lui donnai toutes les instructions nécessaires, et je lui fis promettre de s'en aller aussitôt qu'il aurait remis la lettre à la tourière, quand bien même on lui dirait d'attendre. Je dois dire ici que les Furlans à Venise étaient des commissionnaires de confiance, et qu'il était inouï qu'aucun d'eux eût jamais encouru le moindre reproche d'infidélité. Tels étaient jadis les Savoyards à Paris; mais tout s'altère dans le monde.

Je commençais à oublier l'affaire, sans doute parce que je pensais, sans m'en rendre compte, avoir mis entre elle et moi une barrière impénétrable, quand, dix jours après, en sortant de l'Opéra, j'aperçois le même Furlan, sa lanterne à la main. Je l'appelle machinalement, et, sans me démasquer, je lui demande s'il me connaissait. Il me regarde, me toise, et me dit que non.

— As-tu bien fait ta commission à Muran?

— Ah! monsieur, que Dieu soit loué! Puisque j'ai le bonheur de vous trouver, j'ai à vous dire des choses importantes. J'ai porté votre lettre, que j'ai remise comme vous me l'aviez ordonné; et je partis aussitôt que je la vis entre les mains de la tourière, quoique cette sœur me dit d'attendre.

A mon retour, je ne vous trouvai pas, mais n'importe. Le lendemain matin un de mes camarades, qui se trouvait au tour au moment où je remis votre lettre, vint me réveiller pour me dire d'aller à Muran, la tourière voulant absolument me parler. Je m'y rendis, et, après avoir attendu quelques instants, la tourière me fit passer dans le parloir, où une religieuse belle comme le jour me tint plus d'une heure pour me faire cent questions qui toutes tendaient, sinon à savoir qui vous êtes, au moins à découvrir l'endroit où je pourrais vous trouver. Vous savez que je ne pouvais rien lui dire de satisfaisant. Elle me quitta en m'ordonnant d'attendre, et deux heures après elle reparut avec une lettre qu'elle me consigna en me disant que, si je pouvais parvenir à vous la remettre et à lui en apporter la réponse, elle me donnerait deux sequins. En attendant, jusqu'à ce que je vous eusse trouvé, je devais

aller tous les jours au couvent lui montrer sa lettre, et je recevrais quarante sous chaque fois. Jusqu'à présent j'ai gagné vingt livres; mais j'ai peur qu'elle ne se lasse, et il ne tient qu'à vous, mon bon monsieur, de me faire gagner deux sequins en répondant deux mots à la lettre.

— Où est cette lettre?

-- Chez moi, sous clef, car j'ai toujours peur de la perdre.

— Comment veux-tu donc que je réponde?

— Ayez la bonté de m'attendre ici, vous me verrez avec la lettre en moins d'un quart d'heure.

— Je ne t'attendrai pas, car cette réponse ne m'intéresse point. Mais dis-moi comment tu as pu flatter la religieuse de l'espoir de me retrouver? Tu es un fripon, car il n'est pas vraisemblable qu'elle t'eût confié la lettre si tu ne lui avais fait espérer de me retrouver.

— Je ne suis pas un fripon, car j'ai fait exactement ce que vous m'aviez dit; mais il est vrai que je lui ai dépeint votre habit, vos boucles, votre taille; et je vous assure que, depuis dix jours, je regarde attentivement tous les masques de votre taille, mais en vain. Voilà bien vos boucles que je reconnais, mais je ne crois pas que vous ayez le même habit. Hélas! monsieur, il ne vous en coûte rien d'écrire une seule ligne. Ayez la bonté de m'attendre un instant dans ce café.

Je ne pouvais plus résister à ma curiosité, et je me détermine, non à l'attendre, mais à l'accompagner chez lui. Je n'étais obligé que d'écrire : *J'ai reçu la lettre*, et je me satisfaisais en même temps que je faisais gagner les deux sequins au Fourlan. Le lendemain, je changeais de boucles et de masques et je rendais vaines toutes les recherches.

Je suis donc mon Fourlan jusqu'à sa porte, il entre, et me remet la lettre. Je le mène dans une auberge où je me fais donner une chambre avec un bon feu, et je fais attendre mon homme. Je décachette le volumineux paquet, et la première chose qui frappe mes regards, ce sont les deux lettres que je lui avais renvoyées pour la tranquilliser sur les suites de son étourderie.

Cette vue me donna une palpitation de cœur si violente que je fus obligé de m'asseoir : c'était un signe certain de ma défaite. Outre ces deux lettres, j'en vois une petite signée S. ; elle était adressée à M. M. Je la lis, elle contenait ces mots :

« Le masque qui m'a accompagnée et reconduite n'aurait, je crois, pas ouvert la bouche, si je ne m'étais avisée de lui dire que les charmes de ton esprit sont encore plus séduisants que ceux de ta figure. Il m'a répondu : « J'ai vu l'un et je crois l'autre. » J'ai ajouté que je ne comprenais pas pourquoi tu ne lui avais pas parlé, et il m'a répondu en souriant : « Je n'ai pas voulu lui être présenté, elle m'en a puni en ne voulant pas savoir que j'étais là. » C'est tout notre dialogue. Je voulais t'envoyer ce billet ce matin, mais il m'a été impossible. Adieu. »

Après avoir lu ce billet, qui rapportait l'exacte vérité et qui pouvait servir de pièce justificative, mon cœur palpita moins. Enchanté de me voir au moment d'être convaincu d'injustice, je prends courage et je lis la lettre suivante :

« Par une faiblesse que je crois très-pardonnable, curieuse de savoir ce que vous auriez dit de moi à la comtesse en venant de me voir, je saisis un moment pour lui dire de m'en informer dès le lendemain au plus tard ; car je prévoyais que, dans l'après-midi, vous viendriez me faire une visite d'office. Son billet, que je vous envoie et que je vous prie de lire, ne m'est parvenu qu'une demi-heure après que vous fûtes reparti

« Première fatalité.

« N'ayant pas encore reçu le billet lorsque vous me fites appeler, je n'eus pas la force de vous recevoir. Faiblesse affreuse et seconde fatalité, mais que vous jugerez aussi pardonnable, je l'espère. J'ordonnai à la sœur converse de vous dire que *j'étais malade pour toute la journée* ; excuse très-légitime, soit qu'elle fût vraie ou fausse, car c'était un mensonge officieux dont les mots, *pour toute la journée*, devaient être le correctif. Vous étiez déjà parti, et il ne m'était pas possible de vous faire courir

après, quand la vieille imbécile vint me dire qu'elle vous avait dit que j'étais occupée.

« Ce fut la troisième fatalité.

« Vous ne sauriez vous imaginer ce qu'il me vint envie de dire et de faire à cette sotte de sœur; mais ici on ne doit rien dire ni faire; il faut avoir patience et dissimuler, en remerciant Dieu que les fautes naissent de l'ignorance et non de la malice, ce qui n'est pas rare dans les couvents. Je prévis d'abord, au moins en partie, ce qui est arrivé; car la raison humaine, je crois, n'aurait jamais pu le prévoir entièrement. Je devinai que, vous croyant joué, vous vous révolteriez; et j'en éprouvai une peine inexprimable, car je n'imaginai pas la possibilité de vous faire connaître la vérité avant le premier jour de fête. Mon cœur appelait ce jour-là de tous mes vœux: aurais-je pu deviner que vous prendriez la résolution de n'y plus venir! Je pris mon mal en patience jusqu'au premier dimanche; mais quand je vis mon espérance déçue, ma douleur devint insupportable, et elle sera mortelle si vous refusez d'admettre ma justification. Votre lettre m'a rendue complètement malheureuse, et je ne résisterai pas à mon désespoir si vous persistez dans la barbare résolution que votre cruelle lettre m'exprime. Vous vous êtes cru joué, voilà tout ce que vous pouvez dire; mais cette lettre vous convaincra-t-elle de votre erreur? Et même, en vous croyant indignement trompé, convenez que, pour m'écrire votre terrible lettre, vous avez dû me supposer un monstre abominable et tel qu'il est impossible de le supposer dans une femme qui a de la naissance et de l'éducation. Je vous renvoie les deux lettres que vous m'avez renvoyées dans l'idée d'apaiser mes alarmes que vous avez cruellement supposées d'une nature bien différente de celles qui me consomment. Je suis meilleure physionomiste que vous, et soyez certain que ce que j'ai fait, je ne l'ai point fait par étourderie; car je ne vous ai jamais supposé capable, je ne dis pas d'une noirceur, mais simplement d'une action déloyale. Vous devez n'avoir vu sur ma figure que l'âme d'une impudente étourdie, et je ne le suis pas. Vous

serez peut-être cause de ma mort, ou pour le moins vous me rendrez malheureuse pour le reste de mes jours, si vous ne vous souciez pas de vous justifier; car, pour ce qui me regarde, je crois l'être pleinement.

« J'espère que, quand bien même ma vie ne vous intéresserait pas, vous jugerez que votre honneur exige que vous veniez me parler. Venez en personne vous dédire de tout ce que vous m'avez écrit : vous le devez et je le mérite. Si vous ne connaissez pas le funeste effet que votre lettre a produit sur moi, effet qu'elle opérerait sur le cœur de toute femme innocente et qui n'est pas insensée, malgré mon malheur je dois vous plaindre, car alors vous n'auriez pas la moindre connaissance du cœur humain. Mais je suis sûre que vous reviendrez, pourvu que l'homme auquel je remets cette lettre puisse parvenir à vous trouver. Adieu ; j'attends de vous ou la vie ou la mort. »

Je n'eus pas besoin de lire deux fois cette lettre, j'étais confus, désespéré. M. M. avait raison. Je fis de suite monter le Fournal et je lui demandai s'il lui avait parlé le matin et si elle avait l'air malade. Il me répondit qu'il la trouvait chaque jour plus abattue et qu'elle avait les yeux rouges.

— Va m'attendre.

Je me mis à écrire et je ne terminai mon verbiage qu'à la pointe du jour, et voici mot pour mot la lettre que j'écrivis à la plus noble des femmes, que, dans un accès de dépit, j'avais si mal jugée.

« Je suis coupable, madame, et dans l'impossibilité de me justifier, en même temps que je suis parfaitement convaincu de votre innocence. Je serais inconsolable, si je n'avais le doux espoir d'obtenir mon pardon; et vous ne me le refuserez pas si vous daignez réfléchir à ce qui m'a rendu criminel. Je vous ai vue; vous m'avez ébloui, et je ne pouvais contenir un bonheur qui me semblait chimérique : je me croyais en proie à une de ces illusions délicieuses que le réveil fait évanouir. Je ne pouvais sortir de l'espèce de doute où j'étais que vingt-quatre heures après; et qui pourrait exprimer l'impatience que j'éprouvais dans

l'attente de cet heureux moment ! Il arriva cependant, et mon cœur palpitant de désir et d'espérance volait au-devant de vous pendant que j'étais dans le parloir à compter les minutes. Une heure se passa pourtant avec assez de rapidité, effet naturel de l'impatience que j'éprouvais et de l'espèce de saisissement que je sentais à l'idée de vous voir paraître. Mais alors, et précisément à l'instant où je me croyais le plus certain d'aller contempler des traits chéris qu'une première vue a gravés dans mon cœur en traits indélébiles, je vois paraître la figure la plus désagréable qui vient m'annoncer d'un air sec et froid que vous étiez *occupée* pour toute la journée ; et, sans me donner le temps de me reconnaître, elle disparut. Figurez-vous ma stupéfaction et tout le reste. La foudre n'aurait pas produit sur moi un effet plus prompt ni plus terrible ! Si vous m'aviez envoyé deux lignes par la même converse, deux lignes de votre main, vous m'auriez renvoyé, sinon content, au moins soumis et résigné.

» Mais ce fut là une quatrième fatalité que vous avez oubliée dans votre piquante et délicate justification. Me croyant joué, mon amour-propre se révolta et l'indignation fit un instant taire l'amour. La honte m'accablait. Je croyais que tout le monde lisait sur mes traits toute l'horreur que je sentais en moi, et, sous la figure d'un ange, je ne vis plus en vous qu'un monstre effroyable. Mon esprit était bouleversé, et au bout de onze jours je perdis le peu de bon sens qui m'était encore resté. Je dois le croire au moins, puisque ce fut alors que je vous écrivis la lettre dont vous avez tant raison de vous plaindre, et que pourtant je jugeai alors un chef-d'œuvre de modération.

» Tout, je l'espère, est maintenant fini ; et aujourd'hui même, à onze heures, vous me verrez à vos pieds, tendre, soumis et repentant. Vous me pardonnerez, femme céleste, ou moi-même je me charge de vous venger de l'injure que je vous ai faite. La seule chose que j'ose vous demander en grâce, c'est de brûler ma lettre et qu'il n'en soit plus question. Je ne vous l'ai envoyée qu'après en avoir écrit

quatre que j'ai successivement déchirées : jugez de l'état de mon cœur.

« J'ordonne au commissionnaire de se rendre de suite à votre couvent pour que ma lettre vous soit remise à votre réveil. Il ne m'aurait jamais découvert, si mon bon génie ne me l'avait fait aborder au sortir de l'Opéra. Je n'aurai plus besoin de lui : ne me répondez pas et recevez toutes les expressions d'un cœur qui vous adore. »

Ma lettre achevée, j'appelle mon Furlan, je lui donne un sequin et je lui fais promettre d'aller de suite à Muran et de ne remettre ma lettre qu'à la religieuse en personne. Dès qu'il fut parti, j'allai me jeter sur mon lit, où l'impatience et le désir m'empêchèrent de fermer l'œil.

Dans mon impatience, le lecteur devinera que je fus exact au rendez-vous. On me fit entrer dans le petit parloir où je l'avais vue la première fois, et elle ne tarda pas à venir. Dès que je la vis auprès de la grille, je me mis à genoux ; mais elle me pria de me relever de suite parce qu'on pouvait me voir. Sa figure était tout en feu et son regard me parut céleste. Elle s'assit et je pris un siège en face d'elle. Nous fûmes ainsi plusieurs minutes à nous contempler sans mot dire ; mais je rompis le silence en lui demandant d'une voix tendre et altérée si je pouvais espérer mon pardon. Elle me tendit sa belle main à travers la grille et je la couvris de larmes et de baisers. — Notre connaissance, me dit-elle, a commencé par un violent orage ; espérons qu'elle se prolongera dans un calme parfait et durable. C'est la première fois que nous nous parlons, mais ce qui s'est passé entre nous doit être suffisant pour que nous nous connaissions parfaitement. J'espère que notre union sera aussi tendre que sincère et que nous saurons avoir une indulgence réciproque pour nos défauts.

— Un ange comme vous pourrait-il en avoir ?

— Eh ! mon ami, qui n'en a pas ?

— Quand pourrai-je avoir le bonheur de vous convaincre de mes sentiments en liberté, et dans toute la joie de mon cœur ?

— Nous souperons à mon casino quand vous voudrez, pourvu que je le sache deux jours d'avance ; ou j'irai souper avec vous à Venise, si cela ne vous gêne pas.

— Cela ne fait qu'augmenter mon bonheur. Je crois devoir vous dire que je suis très à mon aise, et que, loin de craindre la dépense, je l'aime ; or, tout ce que j'ai appartient à l'objet que j'adore.

— Cette confiance, mon cher ami, m'est très-agréable, et d'autant plus qu'à mon tour je puis vous dire que je suis riche, et que je ne saurais rien refuser à mon amant.

— Mais vous devez en avoir un ?

— Oui ; et c'est lui qui me rend riche et qui est absolument mon maître. Je ne lui laisse jamais rien ignorer. Après-demain, tête à tête et entièrement à vous, je vous en apprendrai davantage.

— Mais j'espère que votre amant...

— N'y sera pas, soyez-en sûr. Avez-vous aussi une maîtresse ?

— J'en avais une, mais, hélas ! on me l'a violemment arrachée, et je vis, depuis six mois, dans un parfait célibat.

— Vous l'aimez encore ?

— Je ne puis me la rappeler sans l'aimer. Elle a presque vos charmes et vos attraits ; mais je prévois que vous me la ferez oublier.

— Si vous étiez heureux, je vous plains bien sincèrement. On vous l'a arrachée, et vous fuyez le monde pour nourrir votre douleur. Je vous ai deviné ; mais s'il arrive que je m'empare de la place qu'elle occupe dans votre cœur, personne, mon doux ami, ne m'en arrachera.

— Mais que dira votre amant ?

— Il sera charmé de me voir tendre et heureuse avec un amant tel que vous. C'est dans son caractère.

— Caractère admirable ! héroïsme supérieur à mon caractère et à ma force !

— Quelle vie menez-vous à Venise ?

— Théâtres, sociétés, casinos où je lutte avec la fortune, quelquefois bonne et quelquefois mauvaise.

— Allez-vous chez les ministres étrangers?

— Non, parce que je suis trop lié avec des patriciens; mais je les connais tous.

— Comment les connaissez-vous si vous ne les voyez pas?

— Je les ai connus à l'étranger. J'ai connu à Parme le duc de Montalegre, ambassadeur d'Espagne; à Vienne, le comte de Rosemberg; à Paris, l'ambassadeur de France, il y a deux ans à peu près.

— Il va sonner midi, mon cher ami, il est temps que nous nous séparions. Venez après-demain à la même heure, et je vous donnerai les instructions nécessaires pour que vous puissiez venir souper avec moi.

— Tête à tête?

— Cela s'entend.

— Oserai-je vous en demander un gage? Car le bonheur que vous me promettez est si grand!

— Quel gage voulez-vous?

— Vous voir debout à la petite fenêtre en me permettant d'être à la place de la comtesse S.

Elle se leva, et avec le plus gracieux sourire elle poussa le ressort, et après le baiser le plus expressif, je la quittai. Elle m'accompagna des yeux jusqu'à la porte, et son regard amoureux m'aurait fixé si elle n'était point partie.

Je passai les deux jours d'attente dans une joie et une impatience qui m'empêchèrent de manger et de dormir: car il me semblait que jamais je n'avais été aussi heureux en amour, ou plutôt il me semblait que c'était pour la première fois que j'allais l'être.

Outre la naissance, la beauté et l'esprit de ma nouvelle conquête, qualité qui faisait son mérite réel, le préjugé s'en mêlait pour me rendre le bonheur incompréhensible, car il s'agissait d'une vestale; c'était du fruit défendu, et qui ne sait que celui-là, depuis Ève jusqu'à nous, est toujours celui qui paraît le plus savoureux! J'allais empiéter sur les droits d'un époux tout-puissant; M. M. à mes yeux était au-dessus de toutes les reines.

Si, dans ces moments, ma raison n'avait pas été subjuguée par la passion, j'aurais bien vu que cette religieuse ne pouvait être faite que comme toutes les jolies femmes que j'avais aimées depuis treize ans que j'exploitais le champ de l'amour; mais quel est l'homme amoureux qui s'arrête à cette pensée? Si elle se présente importunément à son esprit, il la rejette avec dédain! M. M. devait absolument être supérieure à la plus belle femme de l'univers.

La nature animale, que les chimistes appellent le règne animal, se procure par instinct les trois moyens qui lui sont nécessaires pour se perpétuer.

Ce sont trois besoins réels que la nature a donnés à toutes les créatures. Elles doivent se nourrir, et, pour que ce ne soit pas une besogne insipide et fatigante, elles ont la sensation de l'appétit et elles trouvent du plaisir à le satisfaire. Elles doivent propager leur espèce respective; nécessité absolue et dans laquelle se montre toute la sagesse du Créateur, puisque sans la reproduction tout s'anéantirait par la loi constante de la dégradation, du dépérissement et de la mort. Or, quoi qu'en disent saint Augustin et d'autres qui ne raisonnent pas mieux, elles ne s'acquitteraient pas du travail de la génération si elles n'y trouvaient pas de plaisir et qu'elles ne fussent attirées à ce grand œuvre par son attrait irrésistible. Enfin toutes les créatures ont un penchant déterminé et invincible pour détruire leurs ennemis : et certes rien de mieux raisonné; car le sentiment de leur conservation leur fait un devoir de souhaiter, de rechercher de tout leur pouvoir la destruction de tout ce qui peut leur nuire.

Dans ces lois générales cependant, chaque espèce agit à part. Ces trois sensations, faim, appétence, haine, sont dans les brutes des satisfactions habituelles; et nous pouvons nous dispenser de les nommer plaisirs, car elles ne peuvent l'être que par rapport à l'individu. L'homme seul est doué des organes parfaits qui lui rendent le véritable plaisir particulier; car doué de la faculté sublime de raisonner, il le prévoit, le cherche, le compose, le perfec-

tionne et l'étend par la réflexion et le souvenir. Je te prie, mon cher lecteur, de ne point te fatiguer à me suivre ; car aujourd'hui que je ne suis plus que l'ombre ou la réminiscence du fringant Casanova, j'aime à jaser ; et si tu me faisais faux bond, tu ne serais pas poli ou au moins obligé.

L'homme se trouve exactement à la condition des brutes lorsqu'il se livre à ces trois penchans sans appeler la raison et le jugement à son aide ; mais lorsque l'esprit vient mettre ces penchans en équilibre, ces sensations deviennent plaisir et plaisir parfait : sentiment inexplicable qui fait savourer ce qu'on appelle bonheur et que nous sentons sans pouvoir le peindre.

L'homme voluptueux qui raisonne dédaigne la gourmandise, rejette avec mépris la lasciveté et la luxure, et repousse cette brutale vengeance qui procède d'un premier mouvement de colère ; mais il est friand, et ne satisfait son appétit que d'une manière analogue à sa nature et à ses goûts : il est amoureux, mais il ne jouit de l'objet aimé que quand il est certain de lui faire partager sa jouissance, ce qui ne peut avoir lieu qu'autant qu'il y a réciprocité dans leur amour ; s'il reçoit une offense, il n'en tire vengeance qu'après en avoir de sang-froid combiné les moyens les plus propres à lui en faire goûter le plaisir. S'il est quelquefois plus cruel, il se console parce qu'il a agi avec raisonnement ; et enfin sa vengeance est parfois si noble, qu'il se venge en pardonnant. Ces trois opérations sont l'ouvrage de l'âme qui, pour se procurer du plaisir, devient le ministre des passions. Nous souffrons quelquefois la faim pour mieux savourer les substances destinées à la satisfaire ; nous retardons la jouissance amoureuse pour la rendre plus vive, et nous reculons l'instant d'une vengeance pour la rendre plus sûre. Il est cependant vrai aussi que l'on meurt d'une indigestion, que nous nous laissons souvent tromper en amour par des sophismes, et que l'objet que nous voulons exterminer échappe souvent à notre vengeance ; mais il n'y a rien de parfait, et nous courons volontiers ces risques.

CHAPITRE XXII.

Suite du chapitre précédent. — Premier rendez-vous avec M. M. — Lettre de C. C. — Mon second rendez-vous avec la religieuse dans mon superbe casino à Venise. — Je suis heureux.

Il n'est et rien ne peut être plus cher à l'être pensant que la vie; malgré cela, les hommes voluptueux, ceux qui cherchent à en jouir le mieux, sont ceux qui exercent avec le plus de perfection l'art difficile de la faire passer vite et de l'abrégér. Ce n'est pas que l'intention soit de la rendre plus courte, car on voudrait la perpétuer dans le plaisir; mais on veut que la jouissance rende son cours insensible, et on a raison, pourvu qu'on ne manque pas à ses devoirs. Cependant il ne faut pas que l'homme s'imagine n'avoir de devoirs que ceux qui flattent ses sens; il serait dans une grande erreur, dont il pourrait finir par être la victime. Je pense que mon ami Horace se trompait quand il disait à Florus :

*Nec metuam quid de me judicet heres,
Quod non plura datis inveniet (1).*

Le plus heureux des hommes est celui qui sait se procurer la plus grande somme de bonheur sans jamais heurter ses devoirs, et le plus malheureux est celui qui a embrassé un état dans lequel il se trouve sans cesse dans la triste obligation de prévoir.

Certain que M. M. ne manquerait pas à sa parole, je me rendis au parloir vers les dix heures du matin, et dès que je fus annoncé je la vis paraître.

— Mon Dieu, mon ami, êtes-vous malade?

— Non, ma divine amie, mais je puis le paraître, car l'inquiète attente du bonheur m'excède. J'ai perdu l'appétit

(1) Je ne redoute pas le jugement que porteront de moi mes héritiers, en s'étonnant que je ne leur aie pas laissé plus que je ne leur transmettrai.

et le sommeil. et s'il était différé je ne répondrais pas de ma vie.

— Il ne le sera pas, mon cher ami; mais quelle impatience! Asseyons-nous. Voici la clef du casino où vous irez. Il y a du monde, car il faut bien que nous soyons servis; mais personne ne vous parlera et vous n'aurez besoin de parler à personne. Vous serez masqué, et vous n'irez qu'à une heure et demie de la nuit (1), et pas plus tôt. Vous monterez l'escalier qui est en face de la porte de la rue, et au haut de l'escalier vous verrez à la lumière d'une lanterne une porte verte que vous ouvrirez pour entrer dans l'appartement, que vous trouverez éclairé. Vous me trouverez dans la seconde pièce, et si je n'y étais pas encore, vous m'attendriez quelques minutes: vous pouvez compter sur mon exactitude. Vous pourrez vous démasquer, vous mettre à votre aise: vous trouverez des livres et bon feu.

La description étant parfaitement claire, je baise la main qui m'offre la clef de ce temple mystérieux, et je demande à cette femme charmante si c'est en religieuse que je la verrai.

— Je sors en religieuse, me dit-elle, mais j'ai là une garde-robe complète pour me transformer en femme du monde et même pour me masquer.

— J'espère que vous me ferez le plaisir de rester en religieuse.

— Pourquoi, s'il vous plaît?

— J'aime tant à vous voir dans ce costume!

— Ah! ah! je comprends. Vous vous figurez ma tête tonduë et je vous fais peur. Mais rassurez-vous, mon ami, j'ai une perruque si bien faite qu'elle le dispute à la nature.

— Dieu! que dites-vous! le seul nom de perruque est assommant. Mais non, n'en doutez pas, je vous trouverai charmante de toutes les façons. Ayez seulement soin de ne pas mettre cette cruelle perruque en ma présence. Je

(1) C'est deux heures après le coucher du soleil.

vous offense : pardon ; car je suis au désespoir de vous avoir parlé de cela. Êtes-vous sûre que personne ne vous voie sortir du couvent ?

— Vous en serez sûr vous-même quand vous verrez le tour de l'île et que vous observerez la petite porte qui donne sur la petite rive. J'ai la clef d'une chambre qui donne sur cette petite rive, et je suis sûre de la sœur converse qui me sert.

— Et la gondole ?

— C'est mon amant qui me répond de la fidélité des gondoliers.

— Quel homme que votre amant ! Je m'imagine qu'il est vieux.

— Vous vous trompez, et si cela était j'en serais honteuse. Il n'a pas quarante ans et il a tout pour être aimé, beauté, esprit, douceur de caractère, nobles procédés.

— Et il vous pardonne des caprices ?

— Qu'appellez-vous caprices ? Il y a un an qu'il s'est emparé de moi, et avant lui je n'avais jamais connu aucun homme, comme vous êtes le premier qui m'ait donné une fantaisie. Lorsque je lui en fis la confidence, il fut un peu étonné, puis il se mit à rire et me fit une courte remontrance sur le danger que je courais de me livrer à un indiscret. Il aurait désiré que je susse au moins qui vous êtes avant de pousser la chose plus loin ; mais c'était trop tard. Je lui répondis de vous, et naturellement je le fis rire de répondre si positivement de quelqu'un que je ne connaissais pas.

— Quand lui avez-vous tout confié ?

— Avant-hier, et sans lui rien cacher. Je lui ai montré mes lettres et les vôtres, et il vous croit Français, quoique vous vous y donniez pour Vénitien. Il est fort curieux de savoir qui vous êtes ; mais ne craignez rien : je vous promets de ne jamais faire la moindre démarche pour le savoir moi-même.

— Ni moi pour savoir quel est cet homme aussi rare que vous. Je suis désespéré quand je pense à la peine que je vous ai faite.

— N'en parlons plus ; car quand j'y pense, je vois qu'un fade seul aurait pu en agir autrement.

Avant de la quitter, j'obtins à la petite fenêtre un nouveau gage de sa tendresse, et elle m'accompagna du regard jusqu'à la porte.

Le soir, à l'heure convenue je me rendis au rendez-vous, et, suivant exactement ses instructions, je parvins dans un salon où je trouvai ma nouvelle conquête habillée en séculière avec la plus grande élégance. Le salon était éclairé par des girandoles dont la lumière était réfléchiée par des glaces et par quatre superbes flambeaux placés sur une table avec des livres. Elle me parut une beauté tout à fait différente que lorsque je l'avais vue en religieuse. Elle était coiffée en cheveux avec un superbe chignon ; mais je glissai là-dessus, tant l'idée d'une perruque m'offusquait, et je me serais bien gardé de lui en faire compliment. Je me jetai à ses genoux pour lui témoigner de ma vive reconnaissance, et je baisai avec transport ses belles mains en attendant la lutte amoureuse qui devait en être l'issue ; mais M. M. crut devoir opposer de la résistance. Qu'ils sont charmants, ces refus d'une amante amoureuse qui ne retarde l'instant du bonheur que pour mieux en savourer les délices ! En amant tendre, respectueux, mais hardi et entreprenant, certain de la victoire, je mêlais avec délicatesse la douceur des égards au feu qui me consumait ; et, ravissant sur la plus belle bouche les baisers les plus ardents, je sentais mon âme prête à s'échapper. Nous passâmes deux heures dans ce combat préparatoire, à la fin duquel nous nous félicitâmes également, elle d'avoir su résister et moi d'avoir su modérer mon impatience.

Ayant besoin d'un instant de repos et nous entendant par instinct, elle me dit :

— Mon ami, j'ai un appétit qui promet de faire honneur au souper ; me promets-tu de me tenir tête ?

Me sentant homme à cela :

— Oui, lui dis-je, je te le promets ; et tu jugeras ensuite si je me comporte envers l'Amour aussi bien qu'envers Comus.

Elle sonna, et une femme entre deux âges, fort bien mise et d'un extérieur fort décent, vint couvrir une table pour deux personnes; et après avoir mis sur une autre à portée tout ce qui était nécessaire pour nous passer de serviteurs, elle posa successivement sur la table huit mets dans des plats de porcelaine de Sèvres placés sur des réchauds d'argent qui tenaient les viandes chaudes. C'était un souper délicat et abondant.

Dès les premiers plats que nous goûtâmes, je reconnus la cuisine française, et elle ne me désavoua point. Nous ne bûmes que du bourgogne et du champagne. Elle fit la salade avec délicatesse et dextérité, et en tout ce qu'elle fit je ne pus qu'admirer sa grâce et son aisance. Il était évident qu'elle devait avoir un amant connaisseur qui l'avait instruite. J'étais curieux de le connaître, et pendant que nous prenions du punch, je lui dis que si elle voulait satisfaire ma curiosité j'étais prêt à lui dire mon nom.

— Laissons au temps, mon ami, me dit-elle, le soin de satisfaire notre mutuelle curiosité.

M. M. avait parmi les breloques de sa montre un petit flacon en cristal de roche absolument pareil à celui que je portais à ma chaîne. Je le lui fis remarquer, et comme dans le mien j'avais du coton imbibé d'essence de rose, je le lui fis sentir.

— J'en ai, me dit-elle, de la pareille.

Et elle me le fit sentir.

— C'est une liqueur très-rare, lui dis-je, et qui coûte beaucoup.

— Aussi ne la vend-on point.

— C'est vrai. L'auteur de cette essence est une tête couronnée; c'est le roi de France, qui en a fait une livre qui lui a coûté trente mille francs.

— C'est un présent qu'on a fait à mon amant, qui me l'a donnée.

— M^{me} de Pompadour en a envoyé une petite fiole à M. de Mocenigo, ambassadeur de Venise à Paris, par l'entremise de M. de B., actuellement ambassadeur de France ici.

— Le connaissez-vous ?

— J'ai eu l'honneur de dîner avec lui précisément le jour où il venait prendre congé de l'ambassadeur chez lequel j'étais invité. M. de B. est un homme que la fortune a favorisé, mais qu'il a su captiver par son mérite : il n'est pas moins distingué par son esprit que par sa naissance ; il est, je crois, comte de Lyon. Je me rappelle que sa jolie figure lui a fait donner le sobriquet de *Belle-Babet*. Nous avons de lui un petit recueil de poésies qui lui font honneur.

Il était près de minuit ; nous avons fait un excellent souper et nous étions près d'un bon feu. Avec cela amoureux d'une femme superbe et songeant que le temps était précieux, je devins pressant. Elle résiste encore.

— Cruelle amie, ne m'aviez-vous promis la félicité que pour me faire éprouver tous les tourments de Tantale ? si vous ne voulez point céder à l'amour, cédez au moins à la nature : après un repas délicieux, allez vous coucher.

— Avez-vous donc sommeil ?

— Non, certes ; mais à l'heure qu'il est on se met au lit. Souffrez que je vous y mette : je me tiendrai à votre chevet, ou je me retirerai si vous le voulez.

— Si vous me quittiez, vous me causeriez une peine sensible.

— La mienne ne serait pas moindre, croyez-moi ; mais si je reste, que ferons-nous ?

— Nous pouvons nous reposer tout habillés sur ce sofa.

— Tout habillés ! soit. Je pourrai vous laisser dormir si vous le désirez ; mais si je ne dors pas, vous me pardonnerez : car, dormir près de vous et vêtu, ce serait exiger l'impossible.

— Attendez.

Elle se lève, tire facilement le canapé en travers, en tire les coussins, les draps, la couverture, et en un clin d'œil voilà un lit magnifique, large et commode. Elle prend un grand mouchoir dont elle affuble ma tête ; puis elle m'en donne un second en m'invitant à lui rendre le

même office. Je me mets en besogne, dissimulant mon dégoût pour la perruque, lorsqu'une découverte précieuse me causa la plus agréable surprise, car au lieu de perruque je trouve sous ma main la plus belle chevelure possible. Je poussai un cri de bonheur et d'admiration qui la fit beaucoup rire; puis elle me dit qu'une religieuse n'avait d'autre obligation que de cacher ses cheveux aux yeux du profane vulgaire; et en achevant ces mots elle me poussa adroitement et me fait tomber de tout mon long sur le canapé. Je me relève, et dans une minute, débarrassé de mes vêtements, je me jette plus sur elle qu'auprès d'elle. Elle était forte, et, m'enlaçant de ses deux bras, elle croit que je dois lui pardonner toutes les peines qu'elle me cause. Je n'avais rien obtenu d'essentiel; je brûlais, mais je concentrais mon impatience; je ne me croyais pas encore le droit d'être exigeant. Je me mets à détacher cinq ou six nœuds de rubans, et, satisfait qu'elle me laissât faire, je palpiais d'aise et je devins possesseur de la gorge la plus belle que je couvris de mes baisers. Mais là se bornaient encore toutes ses faveurs; et mon feu s'augmentant à mesure que je la voyais plus parfaite, je redoublais d'efforts, mais en vain: force me fut de céder de fatigue, et je m'endormis dans ses bras en la tenant serrée contre mon sein. Un bruyant carillon nous réveilla.

— Qu'est-ce? m'écriai-je en sursaut.

— Mon ami, levons-nous; il est temps que je rentre au couvent.

— Habillez-vous, et laissez-moi le plaisir de vous voir en habit de sainte, puisque vous partez vierge.

— Sois content pour cette fois, mon doux ami, et apprends de moi à souffrir l'abstinence: une autre fois nous serons plus heureux. Quand je serai partie, si rien ne te presse, tu pourras te reposer ici.

Elle sonne, et la même femme qui était venue le soir, et qui était sans doute le ministre secret et la confidente de ses mystères amoureux, parut. Après s'être fait coiffer, elle ôta sa robe, enferma ses bijoux dans un secrétaire,

mit un corset de religieuse dans lequel elle dissimula ses deux globes superbes qui avaient été pendant cette fatigante nuit les principaux agents de mon bonheur ; ensuite elle se revêtit de son habit de religieuse. La confidente étant sortie pour prévenir les gondoliers, elle vint m'embrasser avec tendresse et ardeur, et me dit :

— Je t'attends après-demain pour que tu m'indiques la nuit que j'irai passer avec toi à Venise, et alors, tendre amant, tu seras tout à fait heureux et moi aussi. Adieu.

Content sans être satisfait, je me couchai et je dormis paisiblement jusqu'à midi.

Je sortis sans voir personne et, bien masqué, je me rendis chez Laure, qui me donna une lettre de machère C. C. ; la voici :

« Voici, mon cher ami, un échantillon de ma façon de penser, et j'espère que, loin de me desservir auprès de toi, tu vas me juger, malgré mon âge, capable de garder un secret et digne d'être ta femme. Sûre de ton cœur, je ne blâme point la réserve que tu as observée à mon égard : et n'étant jalouse que de ce qui peut divertir ton esprit et t'aider à supporter avec patience notre cruelle séparation, je ne puis que me réjouir de tout ce qui te procure du plaisir. Écoute donc. Hier, en traversant un corridor, je laissai tomber un cure-dent que je tenais à la main, et, pour le ramasser, je fus obligée de remuer un tabouret qui se trouvait devant une fente de la cloison. Devenue déjà curieuse comme une religieuse, vice assez naturel à l'oisiveté, j'approchai mon œil de cette fente, et je vis, qui ? toi-même, mon doux ami, t'entretenant d'une manière très-vive avec ma charmante amie, la mère M. M. Tu te figurerais difficilement ma surprise et ma joie. Cependant ces deux sentiments firent bientôt place à la crainte que j'avais d'être vue et d'exciter la curiosité de quelque indiscreète. Je replaçai vite le tabouret et je partis. Dis-moi tout, mon doux ami, tu me rendras heureuse. Comment pourrai-je te chérir de toutes les forces de mon âme, et n'être pas curieuse de savoir l'histoire de cette espèce de phénomène ? Dis-moi si elle te connaît et comment tu as fait sa

connaissance. C'est ma tendre amie, celle dont je t'ai parlé et que je n'ai pas cru nécessaire de te nommer. C'est elle qui m'enseigne le français et qui m'a donné des livres qui me rendent savante dans une matière connue à bien peu de femmes. Sans elle, mon ami, on aurait découvert la cause de l'accident qui a failli me coûter la vie. Elle s'empressa de me donner du linge et des draps. Je lui dois mon honneur; mais par là elle a nécessairement appris que j'ai un amant, comme je sais qu'elle en a un également : mais nous ne nous sommes point réciproquement montrées curieuses de connaître nos secrets. La mère M. M. est une femme unique. Je suis certaine, mon cher mari, que vous vous aimez; cela ne peut être autrement, puisque vous vous connaissez; mais comme je n'en suis point jalouse, je mérite que tu me dises tout. Cependant je vous plains tous les deux; car tout ce que vous pourrez faire ne pourra servir, je le crains, qu'à irriter votre passion. Tout le couvent te croit malade, et moi je meurs d'envie de te voir. Viens donc au moins une fois. Adieu. »

Malgré l'estime que cette lettre m'inspira, j'en conçus de l'inquiétude; car, quoique je fusse bien sûr de ma chère C. C., cette crevasse pouvait nous exposer à d'autres regards. Je me voyais en outre forcé d'en imposer à cette aimable et confiante amie en lui faisant un conte; car l'honneur et la délicatesse ne me permettaient pas de lui dire la vérité. Je lui répondis de suite que son amitié pour M. M. voulait qu'elle la prévint de suite qu'elle l'avait vue au parloir avec un masque, et que sur le bruit de son mérite, ayant le désir de la connaître je l'avais fait appeler au parloir, m'annonçant sous un nom supposé, et qu'elle devait se garder de lui dire qui j'étais, mais qu'elle pouvait lui dire qu'elle m'avait reconnu pour être le même qui allait entendre la messe à leur église. Je l'assurai effrontément qu'il n'y avait point d'amour entre nous, sans lui dissimuler que je la trouvais une femme accomplie.

Le jour de sainte Catherine, fête de ma chère C. C., je crus devoir procurer à cette charmante recluse, qui ne

souffrait que par moi, le plaisir de me voir. En sortant j'aperçus, en prenant une gondole, un individu qui me suivait. Je conçus des soupçons et je résolus de les vérifier. Le même individu, ayant pris une gondole, me suivit. Cela pouvait n'être que l'effet du hasard; mais, me tenant en garde contre les surprises, je descends à Venise au jardin du palais Morosini; mon homme descend après moi: plus de doute. Je sors du palais et, prenant vers la porte de Flandre, je m'arrête dans une rue étroite et, mon couteau à la main, j'attends l'espion au détour, et là le saisissant au collet, je le serre contre une encoignure et, la pointe du couteau sur la gorge, je le somme de me dire ce qu'il me voulait. Il tremblait, il allait tout me dire, quand par malencontre quelqu'un entra dans la rue. L'espion m'échappa, et je ne sus rien; mais je me tins pour assuré que le même individu se tiendrait dorénavant à une respectueuse distance. Cela me fit sentir qu'il serait facile à un curieux opiniâtre de parvenir à savoir qui j'étais, et je résolus de ne plus aller à Muran qu'en masque ou de n'y aller que la nuit.

Le lendemain, devant voir ma belle religieuse pour savoir quand elle viendrait souper avec moi à Venise, je me rendis au parloir de bonne heure. Elle vint sans me faire attendre, et la joie se peignait dans tous ses traits. Elle me fit compliment sur ma nouvelle apparition dans leur église. Toutes les religieuses avaient été ravies de me revoir après une absence de trois semaines.

— L'abbesse, me dit-elle, en témoignant sa joie de te revoir, a dit qu'elle était certaine de découvrir qui tu es. Alors je lui contai l'histoire de l'espion, et nous conjecturâmes avec assez de vraisemblance que c'était là le moyen qu'avait la sainte femme de parvenir à savoir qui j'étais.

— Je suis, ma divine amie, décidé à ne plus venir à la messe.

— Ce sera, me dit-elle, une privation pour moi; mais, dans notre intérêt commun, je ne puis qu'approuver ta résolution. Alors elle me conta l'histoire de la fente décé-

latrice; mais, ajouta-t-elle, elle est déjà bouchée, et de ce côté-là plus de crainte. J'en ai été informée par une jeune pensionnaire que j'aime beaucoup et qui m'est fort attachée. Je ne me montre pas curieuse de savoir son nom, et elle ne me le dit pas.

— Maintenant, mon ange, dis-moi si mon bonheur est différé.

— Il l'est, mais de vingt-quatre heures seulement : la nouvelle sœur professe m'a invitée à souper dans sa chambre, et tu sens bien qu'il n'y a pas de prétexte plausible pour refuser.

— Tu ne lui confieras donc pas l'empêchement bien légitime qui me ferait désirer qu'elle ne soupât jamais?

— Non, certes : la confiance dans un couvent ne va jamais jusqu'à ce point. Et puis, mon ami, on ne peut refuser une pareille invitation qu'avec le désir de se faire une ennemie irréconciliable.

— Ne peut-on pas dire qu'on est malade?

— Oui; mais alors les visites!

— J'entends; car si tu les refusais on pourrait soupçonner l'évasion.

— L'évasion! impossible; car ici on ne croit pas à la possibilité de s'évader.

— Tu es donc la seule ici capable d'opérer ce miracle?

— Sois-en bien sûr; mais c'est l'or qui, ici comme ailleurs, opère ce miracle.

— Et d'autres peut-être?

— Le temps en est passé. Mais dis-moi, cher amour, où veux-tu m'attendre, demain, deux heures après le coucher du soleil?

— Ne pourrais-je pas t'attendre ici à ton casino?

— Non, car ce sera mon amant lui-même qui me mènera à Venise.

— Lui-même?

— Oui, lui-même.

— C'est incroyable.

— Et pourtant c'est vrai.

— Je t'attendrai dans la place de Saint-Jean et Saint-

Paul, derrière le piédestal de la statue de Barthélemi de Bergame.

— Je n'ai jamais vu ni la place ni la statue que sur des estampes ; mais cela suffit, je n'y manquerai pas. Il n'y aurait qu'un temps affreux qui pourrait m'empêcher de me trouver à un rendez-vous où mon cœur m'appelle.

— Et si cela arrivait ?

— Alors, mon ami, rien de perdu ; et pour commencer sur de nouveaux frais, vous reviendriez comme aujourd'hui pour convenir d'un autre jour.

Je n'avais pas de temps à perdre, car je n'avais pas de casino. Je pris un second rameur pour arriver en moins d'un quart d'heure à la place Saint-Marc, et je me mis de suite en course pour trouver ce qu'il me fallait. Quand un mortel a le bonheur d'être dans les bonnes grâces du dieu Plutus, et qu'il a l'avantage de n'avoir pas précisément le timbre fêlé, il est sûr à peu près de réussir en tout ; aussi je n'eus pas besoin de chercher longtemps pour trouver un casino à souhait. C'était le plus beau qu'il y eût aux environs de Venise ; mais, comme de raison, il fut aussi le plus cher. Il avait appartenu à l'ambassadeur d'Angleterre, qui l'avait laissé à bon marché à son cuisinier lorsqu'il quitta Venise. Le nouveau propriétaire me le loua jusqu'à Pâques pour cent sequins que je lui comptai d'avance, à condition qu'il me ferait en personne les diners et les soupers que je serais à même de lui commander.

J'avais cinq pièces meublées dans le meilleur genre, et tout semblait avoir été calculé par l'amour, le plaisir et la bonne chère. On servait à manger par une fenêtre aveugle enclavée dans la paroi, munie d'un porte-manger tournant qui remplissait parfaitement la baie, de sorte que les maîtres et les domestiques ne pouvaient point se voir. Le salon était orné de superbes glaces, de lustres de cristal de roche, de girandoles en bronze doré, d'un magnifique trumeau placé sur une cheminée de marbre blanc, tapissé en petits carreaux de porcelaine de la Chine représentant à nu des couples amoureux dans toutes les attitudes et

très-propres à enflammer l'imagination ; des sofas élégants et commodes étaient placés à droite et à gauche. A côté se trouvait une pièce octogone, dont les parois, le parquet et le plafond étaient entièrement recouverts de superbes glaces de Venise, et disposés de manière à multiplier dans toutes les postures le couple amoureux qui s'y introduisait. Tout auprès se trouvait une belle alcôve avec deux issues secrètes ; à droite un élégant cabinet de toilette, à gauche un boudoir qui semblait préparé par la mère des amours, et une baignoire en marbre de Carrare. Partout les lambris étaient ciselés en or moulu ou peints en fleurs et en groupes d'arabesques.

Après avoir ordonné de garnir tous les lustres de bougies et de placer du beau linge partout où c'était nécessaire, je commandai, pour deux, le souper le plus somptueux et le plus délicat, sans égard à la dépense, et surtout les vins les plus exquis. Prenant ensuite la clef de la porte d'entrée, je prévins le maître qu'en entrant ni en sortant je ne voulais être vu de personne.

J'observai avec plaisir que la pendule qui était dans l'alcôve avait un réveilleur, car je commençais, en dépit de l'amour, à devenir sujet à l'empire du sommeil.

Tout étant préparé au gré de mes désirs, en amant soigneux et délicat, j'allai acheter les plus belles pantoufles qu'il me fût possible de trouver, et un bonnet de nuit en point d'Alençon.

Le lecteur, je l'espère, ne trouvera pas que je fusse trop minutieux en cette rencontre : qu'il songe que j'allais donner à souper à la plus accomplie des sultanes du maître de l'univers, et que j'avais dit à cette quatrième Grâce que j'avais un casino. Devais-je débiter par lui donner une mauvaise idée de ma véracité ?

A l'heure fixée, deux heures après le coucher du soleil, je me rendis à mon palais ; et il serait difficile d'imaginer la surprise de M. le cuisinier français lorsqu'il me vit arriver seul. N'ayant pas trouvé tout éclairé comme je l'avais ordonné, je lui en fis de durs reproches, et je lui signifiai que je n'aimais pas à dire deux fois les mêmes choses.

— Je ne manquerai pas une autre fois d'exécuter les ordres de monsieur.

— Servez à souper.

— Monsieur a commandé pour deux.

— Servez pour deux, et pour cette fois soyez présent à mon souper, pour que je puisse vous dire ce que je trouverai bon ou mauvais.

Le souper vint par la roue en bon ordre, deux plats à la fois. Je fis des commentaires sur tout ; mais, au fait, je trouvai tout excellent : gibier, esturgeon, huitres, truffes, vins, dessert ; et le tout servi en belle porcelaine de Saxe et en vermeil.

Je lui dis qu'il avait négligé des œufs durs, des anchois et des vinaigres composés pour préparer une salade. Il leva les yeux au ciel, comme pour s'accuser d'une grande faute.

Après un souper qui dura deux heures, et qui dut me captiver l'admiration de mon hôte, je lui demandai la carte. Il me l'apporta un quart d'heure après, et je la trouvai raisonnable. L'ayant congédié, j'allai me coucher dans le magnifique lit qui était dans l'alcôve, où l'excellent souper me concilia bientôt le plus doux sommeil qui, sans l'effet du bourgogne et du champagne, m'aurait probablement fui en pensant que la nuit suivante je me trouverais au même endroit en possession d'une déesse. Je ne m'éveillai qu'au grand jour ; et, après avoir ordonné pour le soir les plus beaux fruits et des glaces, je partis. Pour m'abrégier une journée que le désir devait me faire paraître très-longue, je jouai, et je vis avec plaisir que la fortune ne me traitait pas moins bien que l'amour. Tout allant au gré de mes vœux, je me plaisais à faire hommage de mon bonheur au génie de ma religieuse.

J'étais au rendez-vous une heure avant le moment fixé, et, quoique la nuit fut froide, je ne m'en ressentis pas. A l'heure précise, je vois venir une barque à deux rames, et un masque en sortir dès qu'elle eut touché le rivage. Il parla au barcarol de proue ; ensuite il s'achemina vers la statue. A mesure qu'il s'approchait, mon cœur palpitait d'aise ;

mais, ayant remarqué que c'était un homme, je l'évite, et je m'en veux de n'avoir pas pris mes pistolets. Cependant le masque fait le tour de la statue, et m'aborde en me tendant une main amie : je reconnais mon ange. Elle rit de ma surprise, s'attache à mon bras, et, sans nous parler, nous nous acheminons vers la place Saint-Marc, et nous nous rendons à mon casino, qui n'était qu'à une centaine de pas du théâtre Saint-Moïse.

Je trouve tout disposé selon mes désirs ; nous montons, et vite je me débarrasse de mon habit de masque ; mais M. M. se plaît à se promener en long et en large, et à visiter tous les recoins du délicieux endroit où elle se voit accueillie. Enchantée aussi que je contemplassse de toutes les manières les grâces de sa personne, elle voulait que j'admirasse dans ses atours l'amant qu'elle avait. Elle était surprise de l'espèce de prestige qui, malgré son immobilité, lui montrait sa charmante personne de mille manières différentes. Ses portraits multipliés que les glaces lui reproduisaient au moyen de nombreuses bougies disposées à cet effet, lui offraient un spectacle nouveau dont elle ne pouvait détacher ses regards. Assis sur un tabouret, je contemplais dans le ravissement toute l'élégance de sa personne. Un habit de velours rose, brodé en paillettes d'or ; une veste à l'avenant, brodée au métier et d'une extrême richesse ; des culottes de satin noir, des boucles en brillants, un solitaire de grand prix au petit doigt, et à l'autre main une bague dont le dessus ne présentait qu'un satin blanc recouvert d'un cristal. Sa *baÛtte* (1) de blonde noire était d'une beauté remarquable pour la finesse et le dessin. Pour me mettre mieux à portée de la voir, elle vint se placer debout devant moi. Je visite ses poches : j'y trouve tabatière d'or, bonbonnière enrichie de perles fines, étui d'or, lorgnette superbe, mouchoirs de batiste de la plus grande finesse, imbibés plutôt que parfumés des plus précieuses essences. Je considère avec attention la richesse et le travail de ses deux montres, de ses chaînes, de ses breloques étincelantes de petits dia-

(1) Masque.
II.

mants; enfin je trouve un pistolet : c'était un briquet anglais d'un acier pur et du plus beau fini.

— Tout ce que je vois, ma divine amie, est au-dessous de toi; mais je ne puis m'empêcher de faire éclater mon admiration pour l'être étonnant, je dirais presque adorable, qui veut te convaincre que tu es bien réellement sa maîtresse.

— C'est ce qu'il m'a dit quand je l'ai prié de me conduire à Venise et de m'y laisser. « Amuse-toi, m'a-t-il dit, et je désire que celui que tu vas rendre heureux te convainque qu'il en est digne. »

— C'est un homme étonnant, je le répète, et taillé sur un modèle qui n'a servi que pour lui. Un amant de cette trempe est unique; et je sens que je ne saurais lui ressembler, comme je crains de ne point mériter un bonheur dont je suis ébloui.

— Permits-moi de m'aller démasquer toute seule.

— Sois maîtresse de tes volontés.

Un quart d'heure après, mon amante revint. Elle était coiffée en homme : ses faces, à longues boucles, lui descendaient jusqu'au bas des joues; ses cheveux, attachés avec un nœud de ruban noir, dépassaient le pli de ses jambes, et ses formes représentaient Antinous : ses habits à la française empêchaient seuls que l'illusion fût complète. J'étais dans une sorte d'enchantement, et mon bonheur me paraissait incompréhensible.

— Non, femme adorable, non, tu n'es pas faite pour un mortel, lui dis-je, et je crois sentir que tu ne seras jamais à moi. Quelque miracle, au moment de te posséder, viendra t'arracher à mon ardeur. Ton divin époux, peut-être, jaloux d'un simple mortel, détruira toutes mes espérances. Il est possible que dans un quart d'heure je ne sois plus.

— Es-tu fou, mon ami? Je suis à toi dans l'instant si tu veux.

— Ah! si je veux! Quoiqu'à jeun, viens! l'amour et le bonheur seront mes aliments.

Elle avait froid, nous nous assimes auprès du feu; et,

n'en pouvant plus d'impatience, je détache une agrafe de brillants qui retenait son jabot. Lecteur, il est des sensations si vives et si douces, dont les ans peuvent à peine affaiblir le souvenir et que le temps ne détruit jamais ! Ma bouche avait déjà couvert de baisers cette gorge enchantée ; mais le corset importun ne m'avait pas permis d'admirer toute sa perfection. Je la sentais alors libre de toute gêne et de tout soutien inutile : je n'ai jamais rien vu, rien touché de plus beau ; et les deux globes admirables de la Vénus de Médicis, eussent-ils été animés par l'étincelle de Prométhée, auraient pâli devant ceux de ma divine nonne.

Je brûlais de désirs, et je me disposais à les satisfaire quand cette femme enchantée me calma d'un seul mot :

— Attendons après souper.

Je soune, elle frémit.

— Calme-toi, mon amie. Je lui montre alors le secret :

— Tu pourras dire à ton amant que personne ne t'aura vue.

— Il admirera ton attention, et il devinera que tu n'es pas novice dans l'art de plaire. Mais il est évident que je ne suis pas la seule qui jouis avec toi des délices de ce charmant séjour.

— Tu as tort ; crois-m'en sur ma parole : tu es la première femme que j'y aie vue. Tu n'es pas, femme adorable, ma première passion, mais tu seras ma dernière.

— Je serai heureuse si tu es constant. Mon amant l'est : il est doux, bon et aimable ; cependant, avec lui, mon cœur a toujours été vide.

— Le sien doit l'être aussi ; car, si son amour était de la nature du mien, jamais tu n'aurais fait mon bonheur.

— Il m'aime comme je t'aime ; et crois-tu que je t'aime ?

— J'aime à le croire ; mais tu ne me laisserais pas...

— Tais-toi ; car je sens que, pourvu que tu ne me laissasses rien ignorer, je pourrais tout te pardonner. La

joie que j'éprouve en ce moment tient plus de l'espérance que j'ai de ne te laisser rien à désirer que de l'idée que je vais passer avec toi une nuit délicieuse. Elle sera la première de ma vie.

— Comment ! tu n'en as jamais passé avec ton amant ?

— Plusieurs ; mais l'amitié, la complaisance, et la reconnaissance peut-être, en firent tous les frais : l'essentiel, l'amour, manquait au rendez-vous. Malgré cela mon amant te ressemble ; il a l'esprit enjoué, monté à l'instar du tien ; et, sous les rapports de la figure, il est fort bien ; cependant ce n'est pas toi. Je le crois aussi plus riche que toi, quoique ce casino m'induisse à juger le contraire ; mais que fait la richesse à l'amour ? Et ne va pas t'imaginer que je te reconnaisse moins de mérite qu'à lui parce que tu te crois incapable de l'héroïsme de me permettre une absence ; au contraire, je sais que tu ne m'aimerais pas comme je suis ravie que tu m'aimes, si tu me disais que tu pourrais avoir pour une de mes fantaisies la même indulgence que lui.

— Sera-t-il curieux des particularités de cette nuit ?

— Il croira me faire plaisir en m'en demandant des nouvelles, et je lui dirai tout, excepté les circonstances qui pourraient l'humilier.

Après le souper, qu'elle trouva délicieux, elle fit du punch, et elle s'y entendait ; mais, sentant mon impatience s'accroître :

— Réfléchis, lui dis-je, que nous n'avons que sept heures devant nous, et que nous serions dupes de les passer ici.

— Tu raisones mieux que Socrate, me dit-elle, et ton éloquence me persuade : viens. Elle me mène dans le galant cabinet de toilette, où je lui fis présent du beau bonnet en la priant de se coiffer en femme. Elle le prit avec joie, et me pria d'aller me déshabiller dans le salon, me promettant de m'appeler dès qu'elle serait couchée.

Je n'attendis pas longtemps ; car, quand le plaisir est de la partie, la besogne se fait vite. Je tombais dans ses bras ivre d'amour et de bonheur, et pendant sept heures

je lui donnai les preuves les plus positives de mon ardeur et du sentiment qu'elle m'inspirait. Elle ne m'apprit rien, à la vérité, sous le rapport du matériel, mais beaucoup en soupirs, en extases, en sentiments de nature à ne se développer que dans une âme sensible dans les instants les plus doux. Je variaï la jouissance de mille manières et je l'étonnai en la faisant se reconnaître susceptible de plus de plaisir qu'elle n'en soupçonnait. Enfin le fatal carillon se fit entendre; il fallut faire trêve à nos transports; mais avant de sortir de mes bras, elle éleva les yeux vers l'empirée comme pour remercier son divin maître de l'effort qu'elle avait osé faire de me déclarer sa passion.

Nous nous habillâmes, et, me voyant mettre dans sa poche le beau bonnet de dentelles, elle m'assura qu'elle le conserverait toute sa vie comme le témoin du bonheur dont elle était inondée. Ayant pris une tasse de café, nous sortimes, et je la laissai à la place de Saint-Jean et Saint-Paul, lui promettant d'aller la voir le surlendemain; et, après l'avoir vue entrer en sûreté dans sa gondole, j'allai me coucher, et dix heures d'un sommeil non interrompu me remirent dans mon assiette naturelle.

CHAPITRE XXIII.

Suite du précédent chapitre. — Visite au parloir et conversation avec M. M. — Lettre qu'elle m'écrit et ma réponse. — Nouvelle entrevue au casino de Muran en présence de son amant.

Ainsi que je le lui avais promis, j'allai la voir le surlendemain; mais aussitôt qu'elle fut au parloir, elle me dit que son amant s'était fait annoncer, qu'elle l'attendait à chaque instant, et qu'elle espérait me revoir le lendemain. Je pars. Auprès du pont, je vois un masque mal masqué sortir d'une gondole. Je regarde le barcarol, et je le reconnais pour être au service de l'ambassadeur de France. C'est lui, me dis-je. Et, sans faire semblant de l'observer, je le vois entrer au couvent: plus de doute; et je pars

Brolingbroke a écrit ? Il y a cinq à six mois que je lisais *la Sagesse* de Charron, et je ne sais comment notre confesseur en fut instruit ; mais il osa me dire à contesse que je devais abandonner cette lecture. Je lui répondis que, ma conscience n'en étant pas alarmée, je ne pouvais point lui obéir. — Alors, me répliqua-t-il, je ne vous absoudrai pas. — Je n'en viendrai pas moins à la communion, lui dis-je. Cela le fâcha ; et, voulant savoir ce qu'il devait faire, il alla parler à l'évêque Diedo. Son Éminence vint me voir pour m'insinuer que je devais dépendre de mon confesseur. Je lui répondis que nous avions des devoirs réciproques, et que la mission d'un prêtre au confessionnal était de m'écouter, de m'imposer une pénitence raisonnable et de m'absoudre ; car il ne doit pas même se permettre de me donner des conseils si je ne lui en demande pas. J'ajoutai que, le confesseur étant dans la nécessité d'éviter le scandale, s'il s'avisait de me refuser l'absolution, ce qu'il pouvait, je n'en irais pas moins recevoir la communion avec les autres religieuses. L'évêque, voyant qu'il y perdait son latin, ordonna au confesseur de m'abandonner à ma conscience. Cela ne me satisfit pas, et mon amant me fit obtenir du pape un bref qui m'autorise à me confesser à qui je veux. Toutes mes sœurs sont jalouses de ce privilège ; mais je ne m'en suis servie qu'une seule fois, comme pour établir un précédent et fortifier le droit par l'exercice du fait : car la chose n'en vaut pas la peine. Je me confesse toujours au même ; et il n'a nulle difficulté à m'absoudre, car je ne lui dis que ce que je veux.

— Pour le reste, tu t'absous toi-même ?

— Je me confesse à Dieu, qui seul peut connaître le fond de ma pensée et juger le degré de mérite ou de dé mérite de mes actions.

Cette conversation me fit connaître que ma belle était ce qu'on appelle un esprit fort ; mais je n'en fus nullement surpris, car elle avait encore plus de besoin d'apaiser sa conscience que de satisfaire ses sens.

Le dimanche après diner, je pris une gondole à deux rames, et j'allai faire le tour de l'île de Muran pour m'as-

surer de la rive du casino et pour découvrir la petite porte par où mon amie sortait du couvent : j'y perdis mon temps et ma peine; car je ne connus la rive que dans la neuveine, et la petite porte que six mois plus tard, encore au risque de ma vie. Nous en parlerons quand nous en serons là.

Dès qu'il en fut temps je me rendis au temple, et, en attendant l'idole, je m'amusai à examiner les livres d'une petite bibliothèque qui était dans le boudoir. Ils n'étaient pas nombreux, mais ils étaient choisis et bien dignes du lieu. On y trouvait tout ce que l'on a écrit contre la religion et tout ce que les plumes les plus voluptueuses ont écrit sur le plaisir; livres séduisants dont le style incendiaire force le lecteur à chercher la réalité dont ils ne peignent que l'image. Plusieurs in-folio, richement reliés, ne contenaient que des gravures lascives. Leur grand mérite consistait beaucoup plus dans la pureté du dessin, dans le fini de l'exécution que dans la lubricité des attitudes. C'étaient les estampes du Portier des Chartreux, gravées en Angleterre; celles de Meursius, d'Aloysia Sigea, Tolotana, et autres, et toutes d'une beauté remarquable. Une foule de petits tableaux tapissaient en outre les parois du cabinet, et tous étaient des chefs-d'œuvre dans le genre des gravures.

Il y avait une heure que j'étais occupé à considérer tous ces objets, dont la vue m'avait mis dans une irritation irrésistible, lorsque je vis entrer ma belle maîtresse en habits de religieuse. Sa vue n'était pas un calmant; aussi, sans me perdre en compliments : — Tu viens, lui dis-je, dans l'instant le plus opportun. Toutes ces images amoureuses ont lancé dans mes veines un feu qui me dévore, et c'est dans ton habit de sainte que tu dois y apporter le remède que mon amour te demande.

— Laisse-moi m'habiller en habit ordinaire, mon ami; dans cinq minutes, je serai toute à toi.

— Dans cinq minutes j'aurai été heureux, ensuite tu iras te transformer.

— Mais laisse-moi me débarrasser de ces laines, que je n'aime pas.

— Non, tu dois recevoir l'hommage de mon amour dans le même habit que tu portais quand tu le fis naître.

Elle prononça de l'air le plus humble un *Fiat voluntas tua* qu'elle accompagna du plus voluptueux sourire, et elle se laissa tomber sur un sofa; nous oubliâmes un instant l'univers. Après cette douce extase, je l'aidai à se déshabiller, et bientôt une simple robe de mousseline des Indes transforma mon aimable nonne en une nymphe toute ravissante.

Après un souper délicieux, nous convinmes que nous ne nous reverrions que le premier jour de la neuvaine. Elle me donna les clefs de la porte de la rive, et me dit qu'un ruban bleu attaché à la fenêtre au-dessus me la ferait reconnaître pendant le jour afin que je ne me trompasse pas le soir. Je la comblai de joie en lui disant que j'irais habiter son casino jusqu'au retour de son ami, et pendant les dix jours que j'y demeurai je la vis quatre fois, et je la convainquis que je ne vivais que pour elle.

Je m'amusai à lire et j'écrivais à C. C.; mais ma tendresse pour elle était devenue tranquille. La chose qui m'intéressait le plus dans les lettres qu'elle m'écrivait était ce qu'elle me disait de son amie. Elle me blâmait de n'avoir pas cultivé la connaissance de M. M., et je lui répondais que je ne l'avais pas fait, de peur d'être connu, et je l'engageais à garder inviolablement le secret.

Je ne crois pas qu'il soit possible d'aimer au même degré deux objets à la fois, ni de maintenir l'amour en vigueur en lui donnant trop de nourriture ou en ne lui en donnant pas du tout. Ce qui maintenait ma passion pour M. M. dans le même état de force, c'est que je ne pouvais jamais la posséder qu'avec le plus grand danger de la perdre. — Il est impossible, lui dis-je, qu'une fois ou autre quelque religieuse n'ait pas besoin de te parler dans un instant où tu seras absente. — Non, me disait-elle, cela ne saurait arriver, car rien n'est plus respecté dans le couvent que la liberté que toute religieuse doit avoir de se rendre inaccessible, même à l'abbesse. Il n'y a qu'un incendie qui puisse être à craindre; car, dans ce cas, tout

serait dans une horrible confusion, et il ne paraîtrait pas naturel qu'une religieuse restât paisiblement enfermée dans sa cellule pendant qu'elle courrait un si grand danger : alors sans doute on connaîtrait l'évasion. J'ai su gagner la sœur converse et le jardinier, ainsi qu'une autre religieuse, et c'est l'adresse jointe à l'or de mon amant qui ont opéré ce miracle. C'est lui qui me répond de la fidélité du cuisinier et de sa femme, qui sont commis à la garde du casino. Il est également sûr des deux gondoliers, quoique l'un soit immanquablement espion des inquisiteurs d'État.

La veille de la Noël elle me dit que son amant allait arriver, et que le jour de Saint-Étienne elle irait à l'Opéra avec lui et qu'ensuite ils passeraient la nuit ensemble.

— Je t'attends, mon doux ami, le dernier jour de l'an, et voici une lettre que je te prie de ne lire que chez toi.

Devant déménager pour faire place à un autre, je fis mon paquet de grand matin, et, quittant un asile où pendant dix jours j'avais eu tant de jouissances, je me rendis au palais Bragadin, où je lus la lettre que voici :

— Tu m'as un peu piquée, mon cher ami, en me disant à propos du mystère que je suis obligée de te faire sur mon amant, que, content de posséder mon cœur, tu me laissais maîtresse de mon esprit. Cette division de cœur et d'esprit me paraît purement sophistique et, si elle ne te semble pas telle, tu dois convenir que tu ne m'aimes pas tout entière ; car il est impossible que j'existe sans esprit, et que tu puisses chérir mon cœur s'il n'est pas d'accord avec lui. Si ton amour peut se contenter du contraire, il n'exelle pas en délicatesse. Cependant, comme il pourrait arriver tel cas où tu pourrais me convaincre de n'avoir pas agi à ton égard avec toute la sincérité qu'un véritable amour inspire et peut exiger, je me suis déterminée à te découvrir un secret qui concerne mon ami, quoique je sache qu'il compte entièrement sur ma discrétion. Je vais commettre une trahison, mais tu ne m'en aimeras pas moins ; car, réduite à devoir opter entre vous deux et forcée de tromper l'un ou l'autre, l'amour l'a emporté : mais

ne m'en punis pas, car ce n'est pas aveuglement, et tu pèseras les motifs qui ont pu faire pencher la balance en ta faveur.

« Dès que je me suis sentie incapable de résister à l'envie de te connaître de près, je n'ai pu me satisfaire qu'en me confiant à mon ami, et je n'ai pas douté de sa complaisance. Il conçut de ton caractère une idée très-avantageuse en lisant ta première lettre, d'abord parce que tu choisissais le parloir pour notre première entrevue, et puis parce que tu m'indiquas son casino de Muran de préférence au tien. Mais il me demanda aussi d'avoir la complaisance de lui permettre d'être présent à notre premier rendez-vous dans un petit cabinet, véritable cachette, d'où l'on peut tout voir sans être vu et entendre tout ce qu'on dit dans le salon. Tu n'as pas encore vu ce cabinet indevinable, mais tu le verras le dernier jour de l'an. Dis-moi, mon cœur, pouvais-je refuser cette singulière satisfaction à l'homme qui me montrait tant de complaisance? Je consentis à sa demande, et rien alors n'était plus naturel que de t'en faire un mystère. Maintenant tu sais que mon ami fut témoin de tout ce que nous fîmes et dîmes pendant la première nuit que nous avons passée ensemble; mais que cela ne te déplaise pas, car tu lui as plu en tout, dans tes procédés comme dans les jolis propos que tu m'as dits pour rire. J'avais bien peur, quand le discours tomba sur son compte, que tu ne dises quelque chose de peu flatteur pour son amour-propre; mais heureusement il ne put entendre que des choses flatteuses. Voilà, mon cœur, la confession sincère de toute ma trahison; mais en amoureux sage, tu me la pardonneras d'autant plus qu'elle ne t'a fait aucun tort. Mon ami a la plus grande curiosité de savoir qui tu es. Mais écoute, cette nuit-là tu fus naturel et tout à fait aimable; aurais-tu été de même si tu avais su être sous les yeux d'un témoin? ce n'est pas probable; et si je t'avais confié la chose, il est même possible que tu n'y eusses pas consenti, et peut-être aurais-tu eu raison.

« Maintenant que nous nous connaissons et que tu ne

doutes pas, je l'espère, de mon tendre amour, je veux me mettre en repos et risquer le tout pour le tout. Sache donc, mon cher ami, que le dernier jour de l'an mon amant sera au casino et qu'il n'en partira que le lendemain matin. Tu ne le verras pas, et il nous verra. Comme tu es censé n'en rien savoir, tu sens combien tu dois être naturel en tout; car, si tu ne l'étais pas, il pourrait concevoir le soupçon que j'ai trahi le secret. La chose sur laquelle tu dois t'observer sont les propos. Mon ami a toutes les vertus excepté la vertu théologale qu'on appelle *foi*, et sur cette matière tu auras le champ libre. Tu pourras parler littérature, voyages, politique, tant que tu voudras, ne point te gêner sur les anecdotes, sûr d'avoir son approbation.

« Maintenant, mon ami, il ne me reste plus qu'une chose à te dire : es-tu d'humeur de te laisser voir par un homme dans les moments où tu te livres à la plus douce volupté des sens ? Cette incertitude fait maintenant mon tourment, et je te demande en grâce un *oui* ou un *non*. Comprends-tu ce que ma crainte a de pénible ? Sens-tu la difficulté que je dois avoir eue à me déterminer à cette démarche ? Je m'attends à ne pas fermer l'œil la nuit prochaine, car je n'aurai de repos qu'après que j'aurai vu ta réponse. Dans le cas où tu ne croirais pas pouvoir te montrer tendre en présence d'un tiers, et surtout d'un inconnu, je prendrai le parti que l'amour me suggérera. J'espère cependant que tu viendras ; car quand bien même tu ne jouerais pas le rôle d'amoureux en maître, cela ne tirerait point à conséquence. Je lui laisserai croire que ton amour n'est plus à son apogée. »

Cette lettre me surprit ; mais, toute réflexion faite, trouvant mon rôle plus beau que celui que l'amant se proposait, j'en ris de bon cœur. J'avoue pourtant que la chose ne m'aurait pas fait rire si je n'avais connu la trempe de l'individu que je devais avoir pour témoin. Sachant mon amie très-inquiète et voulant la tranquilliser, je lui écrivis de suite en ces termes :

« Tu veux, femme divine, que je te réponde *oui* ou *non* ; et moi, plein d'amour pour toi, je veux que ma réponse te

parviens avant midi afin que tu dines sans la moindre inquiétude.

« Je passerai la nuit du dernier jour de l'an avec toi, et je t'assure que l'ami, auquel nous donnerons un spectacle digne de Paphos et d'Amathonte, ne verra et n'entendra rien qui puisse lui faire conjecturer que je suis dépositaire de son secret; et sois certaine que je jouerai mon rôle non en simple amateur, mais en maître. Si le devoir de l'homme est d'être toujours esclave de sa raison; si, tant qu'il dépend de lui, il ne doit rien se permettre sans la prendre pour guide, je ne pourrai jamais comprendre qu'un homme puisse avoir honte de se montrer à un ami dans un moment où la nature et l'amour le favorisent également.

« Je t'avouerai cependant que tu aurais mal fait de me confier le secret la première fois, et que sans doute, je me serais refusé à te donner cette marque de complaisance; non que je t'aimasse moins alors que je le fais aujourd'hui: mais il y a des goûts si bizarres dans la nature, que j'aurais pu m'imaginer que le goût dominant de ton amant était de jouir de la vue des jouissances d'un couple ardent et effréné dans le plus doux des rapprochements: et alors, concevant de toi une idée désavantageuse, le dépit aurait pu glacer l'amour que tu m'as inspiré et qui ne faisait que de naître. Aujourd'hui, ma charmante amie, le cas est bien différent; car je sais tout ce que je possède, et tout ce que tu m'as dit de ton ami m'ayant bien fait connaître son caractère, je l'aime et je le crois mon ami. Si un sentiment de pudeur ne t'empêche pas de te laisser voir de lui tendre, amoureuse et ardente avec moi, comment pourrais-je être honteux moi-même, quand tout au contraire doit m'enorgueillir? Je ne puis, ma déesse, ni rougir d'avoir fait ta conquête, ni avoir honte de me montrer dans ces instants, où je fais preuve de la libéralité avec laquelle la nature m'a départi la forme et les forces qui m'assurent de si vives jouissances et la certitude de les faire partager à la femme que j'adore. Je sais que, par un sentiment qu'on appelle naturel et qui n'est peut-être qu'un produit de la

civilisation et l'effet des préjugés de la jeunesse, la plupart des hommes répugnent à se laisser voir dans ces moments-là ; mais ceux qui ne sauraient alléguer de bonnes raisons de cette répugnance doivent participer un peu de la nature du chat : au reste, ils peuvent en avoir de bonnes, sans pour cela se croire obligés de les faire connaître, si ce n'est à la femme qui s'y trompe. J'excuse de tout mon cœur ceux qui savent qu'ils n'exciteraient que la pitié des spectateurs ; mais nous savons que nous ne saurions exciter ce triste sentiment. Tout ce que tu m'as dit de ton ami m'assure qu'il partagera nos plaisirs. Mais sais-tu ce qui arrivera ? L'ardeur de nos feux allumera la sienne, et, j'en suis fâché pour cet excellent homme, il n'y pourra plus tenir, et il viendra se jeter à mes genoux pour me demander de lui céder ce qui seul peut calmer son irritation. Que faire si cela arrive ? te céder ? je ne pourrais guère m'y refuser de bonne grâce ; mais je m'en irais, car il me serait impossible d'être tranquille spectateur.

« Adieu donc, mon ange ; tout ira bien. Prépare-toi à la lutte athlétique que nous devons nous livrer et compte sur un être fortuné qui t'adore. »

Je passai les six jours de vacance avec mes amis à la *redoute* qu'on ouvrait dans ce temps-là le jour de Saint-Étienne, et ne pouvant y tailler, car il n'était permis qu'aux patriciens en robe de tenir la banque, j'y jouai matin et soir et j'y perdis continuellement ; car qui ponte doit perdre. La perte de quatre à cinq mille sequins qui faisaient toute ma richesse, loin de refroidir mon amour, sembla lui donner une nouvelle ardeur.

A la fin de 1774, le grand conseil fit une loi qui défendit tous les jeux de hasard et dont le premier effet fut de faire fermer le *ridotto*. Cette loi fut un véritable phénomène, et lorsqu'on retira les votes de l'urne, les sénateurs s'entre-regardaient d'une manière qui montrait la stupéfaction. Ils avaient fait une loi qu'ils n'avaient point pu faire, car les trois quarts des votants n'en voulaient pas, et pourtant les trois quarts des votes furent en faveur de la loi. On disait que c'était un miracle de saint Marc invo-

qué par monsignor Flangini, alors grand correcteur, aujourd'hui cardinal, et par les trois inquisiteurs d'État.

Au jour marqué, je me trouvai au rendez-vous à l'heure ordinaire et mon amie ne me fit pas attendre. Elle était dans le cabinet, où elle avait eu le temps de s'habiller, et dès qu'elle m'entendit, elle vint à moi, mise avec une élégance rare, et me dit :

L'ami n'est pas encore à son poste; mais dès qu'il y sera, je te ferai signe de l'œil.

— Où est donc ce mystérieux cabinet?

— Le voilà. Observe le dossier de ce canapé qui tient à la paroi. Toutes ces fleurs en relief ont un trou dans le centre qui communique au cabinet qui est derrière. Il y a un lit, une table et tout ce qu'il faut à quelqu'un qui veut y passer la nuit en s'amusant à regarder ce qu'on fait ici. Je te le ferai voir quand tu voudras.

— Est-ce ton amant qui l'a fait faire?

— Non, certainement; car il ne pouvait pas prévoir qu'il en ferait usage.

— Je comprends que ce spectacle puisse lui faire un grand plaisir; mais ne pouvant pas te posséder dans un moment où la nature lui en fera un besoin impérieux, que fera-t-il?

— Ce sont ses affaires. Il est d'ailleurs le maître de partir s'il s'ennuie, ou de dormir s'il a sommeil; mais si tu joues au naturel, il ne s'ennuiera pas.

— Je le serai, excepté que je serai plus poli.

— Point de politesse, je t'en supplie; car si tu es poli, adieu le naturel. Où as-tu vu, je t'en prie, que deux amants, livrés à toute la fureur de l'amour, s'avisent d'observer la politesse?

— Tu as raison, mon cœur; mais j'aurai de la délicatesse.

— A la bonne heure, cela ne gêne rien; mais comme les autres fois seulement. Ta lettre m'a fait plaisir; tu as traité la matière en homme expert.

J'ai dit que mon amante était mise avec une élégance remarquable, mais j'aurais dû ajouter que cette élégance

était celle des Grâces et qu'elle ne dérobaît rien à la simplicité et à l'aisance. Je trouvai seulement extraordinaire qu'elle eût mis du fard, mais cela me plut parce qu'elle l'avait mis à la façon des dames de Versailles. L'agrément de cette peinture consiste dans la négligence avec laquelle on l'applique sur les joues. On ne veut pas que ce rouge paraisse naturel, on le met pour faire plaisir aux yeux qui voient les marques d'une ivresse qui leur promet des égarements et des fureurs enchanteresses. Elle me dit qu'elle en avait mis pour faire plaisir au curieux qui l'aimait beaucoup.

— A ce goût, lui dis-je, je devine qu'il est Français.

A ces mots elle me fit un signe : l'ami était au poste. C'était le moment où la comédie commençait.

— Plus je te regarde, mon ange, et plus je te trouve digne de mes adorations.

— Mais tu es persuadé que tu n'adores pas une divinité cruelle ?

— Aussi ne fais-je point des sacrifices pour t'apaiser, mais bien pour t'enflammer. Tu vas sentir toute la nuit l'ardeur de ma dévotion.

— Tu ne me trouveras pas insensible à tes sacrifices.

— Je les commencerais ensuite, mais je pense que, pour mieux en assurer l'efficacité, il faut que nous soupions ; car je n'ai pris aujourd'hui qu'une tasse de chocolat et une salade de blancs d'œufs assaisonnée à l'huile de Lucques et au vinaigre des Quatre-Voleurs.

— Mais, mon ami, quelle folie ! tu dois être malade ?

— Oui, dans ce moment ; mais je me porterai à merveille quand je les aurai distillés un à un dans ton âme amoureuse.

— Je ne croyais pas que tu eusses besoin de stimulant.

— Qui pourrait en avoir besoin avec toi ? mais j'ai une crainte raisonnée ; car s'il m'arrivait de brûler l'amorce sans que le coup partît, je me brûlerais la cervelle.

— Mon cher brunet, ce serait sans doute un malheur, mais il n'y aurait pas là de quoi se désespérer.

— Tu penses que j'en serais quitte pour revenir à la charge ?

— Sans doute.

Pendant que nous nous amusions à ce dialogue édifiant, le couvert avait été mis et nous nous mimes à table. Elle mangea pour deux et moi pour quatre, car notre excellent appétit était relevé par la délicatesse des mets. Le dessert somptueux fut servi en vermeil, semblable aux deux flambeaux qui portaient chacun quatre bougies. Voyant que j'en admirais la beauté :

— C'est, me dit-elle, un présent que m'a fait mon ami.

— C'est un présent magnifique : t'a-t-il aussi donné les mouchettes ?

— Non.

— Cela me porte à croire que ton ami est un grand seigneur.

— Comment donc ?

— C'est que les grands ne savent pas qu'on mouche.

— Nos bougies ont des mèches qu'on n'a jamais besoin de moucher.

— Dis-moi qui t'a appris le français ?

— C'est le vieux La Forest. J'ai été son élève pendant six ans. Il m'a aussi appris à faire des vers ; mais tu sais une foule de mots que je ne lui ai jamais entendu prononcer, comme *à gogo*, *frustratoire*, *rater*, *dorloter* : qui te les a appris ?

— La bonne compagnie de Paris et surtout les femmes.

Après avoir fait du punch, nous nous amusâmes à manger des huitres de la manière la plus voluptueuse pour deux amants qui s'adorent : nous les humions tour à tour après les avoir placées sur la langue. Lecteur voluptueux, goûtez-en et dites si ce n'est pas là sans doute le nectar des dieux.

Enfin, le temps de la plaisanterie étant fini, il fallait songer à des plaisirs plus substantiels, et je le lui rappelai. Attends, me dit-elle, je vais changer de robe, dans un instant je suis à toi. Resté seul et ne sachant que faire, je me mis à fouiller dans les tiroirs de son bureau. Je ne touchai point à plusieurs lettres que j'y vis ; mais ayant trouvé une boîte avec certaines gaines préservatrices

pour prévenir le fatal embonpoint, je la vidai et je mis ces vers à la place du vol :

Enfants de l'amitié, ministres de la peur,
Je suis l'Amour, tremblez, respectez le voleur
Et toi, femme de Dieu, ne crains pas d'être mère;
Car si tu le deviens, Dieu seul sera le père.
S'il est dit cependant que tu veux te barrer,
Parle; je suis tout prêt, je me ferai châtrer.

Mon amante ne tarda pas à reparaitre mise comme une nymphe. Une robe de mousseline des Indes, brodée en fleurs de lis d'or, dessinait à ravir ses formes voluptueuses, et son bonnet de fine dentelle était digne d'une reine. Je me jetai à ses pieds en la suppliant de ne plus retarder mon bonheur. Modère ton feu quelques instants encore, me dit-elle; voici à l'autel, et dans deux minutes la victime sera dans tes bras.

S'approchant alors du secrétaire : — Tu vas voir, me dit-elle, jusqu'où va la délicatesse et le soin de mon ami. Elle retire la boîte, l'ouvre; mais, au lieu des chemisettes qu'elle y cherchait, elle en retire mes vers. Après les avoir lus et relus tout haut, elle m'appelle voleur, et, me donnant une foule de baisers, elle me supplie de lui rendre le larcin, mais je fais l'ignorant. Alors elle relit mes vers, réfléchit un moment, et sous prétexte d'aller chercher une meilleure plume, elle sort en me disant :

— Je vais te payer de la même monnaie. Elle rentre un instant après et écrit ce sixain :

Sans rien ôter au plaisir amoureux,
L'objet de ton larcin sert à combler nos vœux.
A l'abri du danger, mon âme satisfaite
Savoure en sûreté la volupté parfaite;
Et si tu veux jouir avec sécurité,
Rends-moi, mon doux ami, ces dons de l'amitié.

Après cet exploit, il m'était impossible de résister encore, et je lui rendis ces objets si précieux pour une nonne qui veut sacrifier à Vénus.

Minuit étant sonné, je lui montrai l'acteur soupirant; et elle se mit à arranger le sofa, disant que l'alcôve était trop froide et que nous coucherions là. La véritable raison de cet arrangement était de nous mettre en évidence pour satisfaire l'amant curieux.

Lecteur, il faut des ombres aux tableaux et rien de si beau sous un aspect qui ne demande parfois à être voilé sous un autre. Pour vous peindre la scène variée que nous jouâmes jusqu'à l'aube du jour, il faudrait épuiser toutes les couleurs de la palette d'Arétin. J'étais ardent et vigoureux, mais j'avais affaire à forte partie, et le matin, après le dernier exploit, nous étions positivement épuisés, et à tel point que ma charmante nonne en fut alarmée pour moi. Elle avait effectivement vu mon sang jaillir sur son sein pendant ma dernière libation; et comme elle ne soupçonnait pas ce phénomène, elle en fut pâle et frayeur. Je dissipai ses craintes par des folies qui la firent rire de bon cœur. Je lavai sa superbe gorge avec de l'eau de rose pour la purifier du sang dont elle avait été teinte pour la première fois de sa vie. Elle m'exprima la peur qu'elle avait d'en avoir avalé quelque goutte, mais je lui persuadai facilement que cela ne tirerait pas à conséquence quand bien même cela serait. Elle s'habilla en religieuse, et après m'avoir conjuré de me coucher et de lui écrire avant de retourner à Venise pour lui faire savoir comment je me portais, elle partit.

Il me fut facile de lui obéir, car j'avais le plus grand besoin de repos: je dormis jusqu'au soir. Dès que je fus éveillé, je me hâtai de lui mander que je me portais à merveille et que je me sentais disposé à recommencer notre délicieuse lutte. Je la priai de m'écrire comment elle se trouvait, ensuite je retournai à Venise.

CHAPITRE XXIV.

Je donne mon portrait à M. M. — Présent qu'elle me fait. — Je vais à l'Opéra avec elle. — Elle joue, me remet en fonds. — Conversation philosophique avec M. M. — Lettre de C. C. — Elle sait tout. — Bal au monastère ; mes exploits en Pierrot. — C. C. vient au casino au lieu de M. M. — Soite nuit que je passe avec elle.

Ma chère M. M. m'avait témoigné le désir d'avoir mon portrait dans le genre de celui de C. C., mais plus grand, pour le porter en médaillon. Il devait être recouvert du portrait de quelque saint ou sainte et muni d'un ressort imperceptible pour faire sauter le couvercle et mettre le portrait en évidence. Voulant lui tenir parole, je me rendis chez le peintre qui m'avait fait ma première miniature, et, en trois séances, j'eus ce que je désirais. Le même peintre me fit une Annonciation, où l'ange Gabriel était transformé en un brunet et la sainte Vierge en une belle femme blonde qui lui tendait les bras. Le fameux peintre Mengs imita cette idée dans l'Annonciation qu'il peignit à Madrid douze ans après ; mais j'ignore s'il avait les mêmes raisons que mon peintre. Cette allégorie était exactement de la même grandeur que mon portrait, et l'orfèvre qui fit le médaillon la plaça de manière que personne ne pouvait soupçonner que l'image sacrée ne fût là que pour servir d'écrin à une figure profane.

Le lendemain du jour de l'an 1754, avant d'aller au casino, je passai chez Laure pour lui remettre une lettre pour C. C. et en recevoir une qui me fit rire. Ma religieuse avait initié cette jeune personne, non-seulement dans les mystères de Sapho, mais aussi dans la haute métaphysique, car C. C. était devenue un esprit fort. Elle me disait que, ne voulant point rendre compte de ses affaires à son confesseur, et ne voulant point lui dire des faussetés, elle ne lui disait plus rien. — Il m'a dit, ajouta-t-elle, que je ne lui confessais rien, parce que je n'examinais peut-

être pas bien ma conscience ; et je lui ai répondu que je n'avais rien à lui dire, mais que, s'il le trouvait bon, je ferais quelques péchés tout exprès afin de lui dire quelque chose.

Je trouvai la réplique d'un sophiste consommé et j'en ris tout à mon aise.

Je reçus le même jour de mon adorable nonne la lettre que voici :

« Je t'écris de mon lit, mon cher brunet, car il m'est impossible de rester debout, me sentant presque moulu. Pourtant je ne m'en inquiète point ; car cela se passera avec du repos, puisque je mange bien et que je dors à merveille. Tu m'as mis du baume dans le sang en m'apprenant que l'effusion du tien n'a eu aucune suite fâcheuse, et je te prévient que je m'en apercevrai à Venise le jour des Rois, si pourtant tu le veux ; c'est bien entendu et tu me le feras savoir. En cas que tu te rendes à mes vœux, mon cher cœur, je désire que nous allions à l'Opéra. Au reste, souviens-toi bien que je te défends les blancs d'œufs à tout jamais ; car je veux un peu moins de jouissance et plus de sécurité pour ta santé. A l'avenir, quand tu iras au casino de Muran, tu demanderas s'il y a quelqu'un, et, si l'on te répond affirmativement, tu t'en iras ; mon ami en agira de même. De cette manière vous ne courrez pas le hasard de vous rencontrer ; mais cela doit durer peu, si tu veux, car mon ami t'aime à la folie, et il désire ardemment de faire ta connaissance. Il m'a dit qu'il n'aurait jamais cru, s'il ne l'avait vu, qu'un homme pût fournir la carrière que tu as parcourue sous ses yeux ; mais il prétend qu'en faisant l'amour de cette manière, tu défies la mort ; car il assure que le sang que tu as répandu doit partir de ton cerveau. Mais que dira-t-il quand il saura que tu t'en moques ! Je vais te faire rire : il veut manger de la salade aux blancs d'œufs, et je dois te prier de me donner de ton vinaigre ; car il dit qu'on n'en trouve pas à Venise. Il m'a dit qu'il a passé une nuit délicieuse, malgré la crainte qu'il avait eue des suites de nos ébats ; car il a trouvé mes efforts supérieurs à la délicatesse de mon sexe.

Cela se peut, mon charmant brunet, mais en attendant je suis charmée de m'être surpassée et d'avoir fait une si douce expérience de ma force. Sans toi, mon cœur, j'aurais vécu sans me connaître, et je me demande s'il serait possible que la nature eût produit une femme qui pût demeurer insensible entre tes bras, ou plutôt de ne pas recevoir contre ton sein une nouvelle vie? Je fais plus que t'aimer, que te chérir : je t'idolâtre, et ma bouche, espérant rencontrer la tienne, lance mille baisers qui se perdent dans l'air. Je brûle d'avoir ton divin portrait pour étancher par une douce erreur le feu qui dévore mes lèvres amoureuses. J'espère que le mien te sera également cher, car il me semble que la nature nous a créés l'un pour l'autre, et je maudis l'instant fatal où j'y ai mis un obstacle volontaire. Je t'envoie ci-incluse la clef de mon secrétaire. Visite-le et prends ce que tu trouveras avec ces mots : *A mon ange*. C'est un petit présent que mon ami veut que je te fasse en échange de la magnifique coiffe de nuit que tu m'as donnée. Adieu. »

La petite clef incluse dans la lettre appartenait à un écrin qui était dans le boudoir. Impatient de voir de quelle nature était le présent que son ami l'engageait à me faire, j'ouvre et je trouve un paquet contenant une lettre et un étui en maroquin. Voici la lettre :

« Ce qui, je l'espère, te rendra cher ce présent, c'est le portrait d'une femme qui t'adore. Notre ami en avait deux, mais l'amitié qu'il a pour toi lui a inspiré l'heureuse idée de se dessaisir de l'un en ta faveur. Cette boîte renferme mon portrait en double sous deux différents secrets : en détachant le fond de la tabatière en long, tu me verras en religieuse; ensuite, en poussant l'angle, tu verras s'ouvrir un couvercle à charnière, et là je m'offrirai à tes yeux dans l'état de simple nature. Il est impossible, mon doux ami, que jamais femme t'ait aimé comme je t'aime. Notre ami attise ma passion par la manière flatteuse avec laquelle il s'explique sur ton compte. Je ne puis décider si je suis plus heureuse en ami qu'en amant, car je ne saurais rien imaginer au-dessus de l'un et de l'autre. »

L'étui contenait une tabatière d'or, et quelques brins de tabac d'Espagne prouvaient qu'on s'en était servi. Je suivis les indices de la lettre et je vis d'abord mon amante en religieuse, debout et en demi-profil. Le second fond me la montra toute nue étendue sur un matelas de satin noir, dans la posture de la Madeleine du Coreggio. Elle regardait un Amour, ayant le carquois à ses pieds et se tenant gracieusement assis sur les habits de religieuse. C'était un présent si beau que je ne m'en croyais pas digne. Je lui écrivis une lettre où la plus vive reconnaissance se mêlait aux expressions du plus ardent amour. Le coffret renfermait dans des tiroirs tous ses diamants et quatre bourses remplies de sequins. J'admirai sa confiance et son noble procédé; je refermai l'écrin, laissant tout religieusement à sa place, et je retournai à Venise. Si j'avais su et pu me soustraire à l'empire de la fortune en cessant de jouer, j'aurais été heureux de tout point.

Mon portrait étant monté avec une rare perfection et étant fait pour être porté en sautoir, je le suspendis à six aunes de chaîne de Venise à maille d'Espagne et j'en fis par là un présent fort noble. Le secret était dans l'anneau par lequel on le suspendait, ce qui le rendait très-difficile à deviner; mais il fallait le tirer avec force et d'une certaine façon pour que le ressort partit et mit à découvert mon image. En le refermant on ne voyait que l'Annonciation, et c'était alors une belle parure pour une religieuse.

Le soir du jour des Rois, ayant mon médaillon dans ma poche, j'allai de bonne heure me mettre en sentinelle auprès de la belle statue élevée au héros Colleoni après qu'on l'eut fait empoisonner, si l'histoire secrète ne ment pas. *Sit divus, modo non vivus* (1), est une sentence du monarque éclairé, qui durera tant qu'il y aura des rois.

A deux heures précises (2) je vis mon amante sortir de la gondole, habillée et très-bien masquée en femme. Nous allâmes à l'opéra à Saint-Samuel, et à la fin du second

(1) Qu'il soit divinisé, pourvu qu'il ne soit plus.

(2) Deux heures après le coucher du soleil.

ballet nous allâmes au *ridotto*, où elle s'amusa beaucoup à regarder toutes les dames patriciennes, qui seules avaient le privilège de s'asseoir à visage découvert. Après nous être promenés une demi-heure, nous passâmes dans la salle des grands banquiers. Elle s'arrêta devant la table du seigneur Mocenigo, qui, dans ce temps-là, était le plus beau de tous les joueurs patriciens. N'ayant point de jeu, il se tenait nonchalamment penché vers l'oreille d'une dame masquée que je reconnus : c'était M^{me} Marie Pitani, dont il était l'adorateur.

M. M. m'ayant demandé si je voulais jouer, et lui ayant répondu que non :

— Je te prends à moitié, me dit-elle.

Et, sans attendre de réponse, elle tire une bourse et met sur une carte un rouleau d'or. Le banquier, sans se déranger, mêle, taille, et mon amie gagne sa carte et le reva au paroli. Le banquier paye, puis prend un autre jeu de cartes et continue de parler à sa dame, se montrant indifférent à quatre cents sequins que ma belle avait déjà placés sur la même carte. Le banquier continuant à causer, M. M. me dit en bon français :

— Notre jeu n'est pas assez fort pour intéresser monsieur ; allons-nous-en.

Elle ôte sa carte, et je ramasse l'or que je mets dans mes poches sans répondre à monsieur, qui me dit :

— Votre masque est vraiment trop intolérant.

Je rejoins ma belle joueuse, qui était entourée.

Bientôt nous nous arrêtâmes devant la banque du seigneur Pierre Marcello, charmant jeune homme qui avait à son côté M^{me} Venier, sœur du seigneur Momolo. Mon amante joue ; elle perd cinq rouleaux de suite. N'ayant plus d'argent, elle prend dans ma poche l'or à pleines mains, et en quatre ou cinq tailles elle met la banque à l'agonie. Elle quitte, et le noble banquier la salue en lui faisant compliment sur son bonheur. Après avoir serré tout l'or gagné, je lui donne le bras et nous partons ; mais, m'apercevant que des curieux nous suivaient, je pris une gondole de trajet que je fis aborder où je voulus. C'est

ainsi qu'à Venise on échappe toujours aux regards investigateurs.

Après avoir soupé, je comptai notre gain, et je me trouvais, pour ma part, en possession de mille sequins. Ayant mis le reste en rouleaux, mon amie me pria de les lui mettre dans son petit coffret avec les autres. Quand cette besogne fut faite, je tirai mon médaillon de ma poche et je le lui passai en sautoir, ce qui lui causa la joie la plus vive. Après s'être longtemps évertuée à chercher le ressort sans pouvoir le découvrir, je lui en montrai le secret, elle me trouva très-ressemblant.

Réfléchissant que nous n'avions que trois heures à pouvoir consacrer aux mystères de l'amour, je la priai de me permettre d'en profiter.

— Oui, me dit-elle, mais sois sage, car notre ami prétend que tu peux rester mort sur-le-champ.

— Et pourquoi te croit-il exempt de même danger, quand tes extases sont bien plus fréquentes que les miennes ?

— Il dit que la liqueur que nous distillons ne part point du cerveau comme chez vous, et que les parties génératrices de la femme n'ont aucun contact avec l'intelligence. D'où il suit, dit-il, que l'enfant n'est point fils de la mère à l'égard du cerveau, qui est le siège de la raison, mais bien du père ; et cela me semble vrai. Dans cet acte important, la femme n'a tout au plus que la raison qui lui est nécessaire, et il ne lui en reste pas pour en donner une dose à l'être qu'elle produit.

— Ton ami est savant. Mais sais-tu que ce raisonnement m'ouvre singulièrement les yeux ? Il est évident que, si ce système est vrai, il faut pardonner aux femmes toutes les folies qu'elles font à cause de l'amour, tandis que l'homme est inexcusable, et je serais au désespoir s'il m'arrivait de te rendre mère.

— Je le saurai avant longtemps, et, si cela est, tant mieux. J'ai pris mon parti.

— Et quel est-il ?

— De m'abandonner entièrement à vous deux, et je suis

sûre que ni l'un ni l'autre ne me laisserait accoucher au couvent.

— Ce serait un événement fatal qui déciderait de notre destinée. Je t'enlèverais et j'irais t'épouser en Angleterre.

— Mon ami pense qu'on pourrait gagner un médecin, qui, m'attribuant une maladie de son invention, m'ordonnerait d'aller prendre les eaux minérales sur les lieux, ce que l'évêque pourrait permettre. Aux eaux, je guérirais, puis je reviendrais ici; mais j'aimerais bien mieux que nous unissions nos destinées jusqu'à la mort. — Dis-moi, ami, pourrais-tu vivre à ton aise partout comme ici?

— Hélas! mon cœur, non; mais, avec toi, pourrais-je me trouver malheureux? Nous reviendrons sur ce sujet quand il en sera temps. Allons nous coucher.

— Allons. Si j'ai un fils, mon ami veut s'en charger en qualité de père.

— Pourra-t-il se figurer qu'il l'est?

— Vous pourrez vous en flatter tous deux; mais quelque ressemblance me décèlera le véritable auteur.

— Oui, si, par exemple, avec le temps, il sait faire des vers, tu jugeras que c'est à lui qu'il appartient.

— Qui t'a dit qu'il sait faire des vers?

— Conviens qu'il a fait les six que tu as écrits en réponse aux miens.

— Je me garderai bien de convenir d'un pareil mensonge; car, bons ou mauvais, ils sont un fruit de mon cru, et, pour que tu n'en doutes plus, je veux t'en convaincre sur-le-champ.

— Oh! point du tout; je t'en crois sur parole, et allons nous coucher, ou l'Amour va appeler en duel le dieu du Parnasse.

— C'est bon, mais prends ce crayon et écris; je suis Apollon, sois l'Amour.

Je ne me battraï pas; je te cède la place,
Si Vénus est ma sœur, l'Amour est de ma race.
Je sais faire des vers. Un instant de perdu
N'offense point l'Amour, si je l'ai convaincu.

— Je te demande pardon à genoux, ma divine amie ; mais pouvais-je supposer tant de talent dans une jeune Vénitienne de vingt-deux ans et surtout élevée dans un couvent ?

— Je suis insatiable de me montrer de plus en plus digne de toi. M'as-tu trouvée prudente au jeu ?

— Prudente à faire trembler le banquier le plus intrépide.

— Je ne joue pas toujours de cette force ; mais je t'avais mis de moitié et je défiais la Fortune. Pourquoi n'as-tu pas joué ?

— Parce que j'ai perdu quatre mille sequins la semaine dernière, et que je me trouvais sans argent ; mais demain je jouerai et la fortune me sera favorable. En attendant, voici un petit livre que j'ai pris dans ton boudoir. Ce sont les postures de Pierre Arétin : je veux en exécuter quelques-unes.

— La pensée est digne de toi ; mais il y en a d'inexécutables et même d'insipides.

— C'est vrai ; mais j'en ai choisi quatre de très-intéressantes.

Ce fut à ces délicieux travaux que nous passâmes le reste de la nuit jusqu'au moment où le carillon de la pendule nous prévint que nous devions nous séparer. Je conduisis mon adorable nonne jusqu'à sa gondole, ensuite j'allai me coucher, mais sans pouvoir dormir. Je me levai pour aller payer quelques dettes criardes, car l'un des plus grands plaisirs que puisse, selon moi, goûter un dissipateur, est de payer certaines dettes. L'or que ma maîtresse m'avait gagné me porta bonheur, car je ne passai pas un seul jour du carnaval sans gagner.

Trois jours après la fête des Rois, étant allé au casino de Muran pour mettre dans l'écrin de M. M. une douzaine de rouleaux, la concierge me remit une lettre, et j'en avais reçu une de C. C. quelques instants auparavant par l'entremise de Laure.

Ma nouvelle amante, après m'avoir donné des nouvelles de sa santé, me priait de m'informer auprès de mon orfé-

vre si par hasard il n'avait pas monté une bague qui portait au chaton sainte Catherine, laquelle, sans doute, devait aussi recouvrir un portrait : elle désirait en apprendre le secret. C'est, me disait-elle, une jeune et belle pensionnaire, mon amie, qui a cette bague. Il doit y avoir un secret, mais elle l'ignore.

Je lui répondis que je ferais exactement ce qu'elle me demandait. Mais voici la lettre de C. C. Elle est assez plaisante par rapport à l'embarras où elle me mettait. Cette dernière était de fraîche date; celle de M. M. avait été écrite deux jours plus tôt.

« Ah! que je suis contente, mon cher petit mari! tu aimes la mère M. M., ma chère amie. Elle a un médaillon gros comme une bague, et elle ne peut l'avoir reçu que de toi : je suis sûre que sous l'Annonciation se trouve ton image chérie. J'ai reconnu le pinceau du peintre; car c'est évidemment le même qui a fait le médaillon. Je suis très-sûre que c'est de toi que la mère M. M. tient ce présent. Satisfaite de savoir tout, je n'ai pas voulu risquer de lui faire de la peine en lui disant que je connaissais son secret; mais ma chère amie, ou plus franche ou plus curieuse, n'en a pas agi ainsi. Elle m'a dit qu'elle est sûre que la sainte Catherine n'est là que pour servir de couvercle au portrait de mon amant. Je lui ai dit, ne pouvant faire mieux, qu'effectivement la bague était un don de mon amant; mais que je ne savais pas qu'elle pût renfermer son portrait. Si la chose est ainsi, m'a-t-elle dit, et si cela ne te fait pas de peine, je tâcherai de découvrir le secret; ensuite je te ferai aussi connaître le mien. Certaine qu'elle ne le trouverait pas, je lui ai donné ma bague en lui disant que cette découverte me ferait grand plaisir.

« Ma tante m'ayant fait appeler dans cet instant, je lui ai laissé la bague, qu'elle me rendit après diner en me disant qu'elle n'avait pu deviner le secret, mais qu'elle persistait à croire qu'il y en avait un. Je t'assure que jamais elle ne me trouvera complaisante sur ce point; car si elle te voyait, elle devinerait tout et je me verrais obligée de lui dire qui tu es. Je suis fâchée d'être forcée à

cette réserve envers elle, mais je ne le suis point du tout que vous vous aimiez réciproquement. Je vous plains seulement de tout mon cœur de vous avoir forcés de faire l'amour au travers d'une affreuse grille : que je voudrais de bon cœur, mon ami, pouvoir te céder ma place ! je ferais en un instant deux heureux à la fois. Adieu. »

Je lui répondis qu'elle avait deviné, que le médaillon de son amie était un présent que je lui avais fait et qu'il contenait mon portrait ; mais qu'elle devait garder le secret et être bien certaine que mon amitié pour M. M. ne préjudiciait en rien au sentiment qui m'attachait pour la vie. Je ne me dissimulais pas que je tergiversais, que mon allure n'était pas franche ; mais je cherchais à me tromper moi-même, tant il est vrai qu'une femme, cet être si faible, en impose plus par le sentiment qu'elle inspire que ne pourrait le faire l'homme le plus vigoureux. Quoi qu'il en soit, j'avais la faiblesse de chercher à nourrir une intrigue que je voyais toucher à son inévitable dénoûment par l'effet de l'intimité qui s'était établie entre ces deux amies rivales.

Laure m'avait appris que tel jour il devait y avoir un bal dans le grand parloir du couvent, et m'étant déterminé à y aller en masque, mais déguisé de façon que mes deux amies ne pussent point me reconnaître, je me masquai en Pierrot, déguisement qui cache le mieux les formes et l'allure. J'étais sûr que mes deux charmantes maîtresses seraient à la grille et que j'aurais le plaisir de les voir et de les comparer de près.

A Venise pendant le carnaval on permet cet innocent plaisir dans les couvents de religieuses. Le public danse dans le parloir et les sœurs se tiennent dans l'intérieur, à leurs amples grilles, spectatrices de la fête. A la fin du jour le bal finit, tout le monde sort et les pauvres recluses sont longtemps heureuses du plaisir des yeux. Ce bal devait avoir lieu le même jour où je devais souper avec M. M. au casino de Muran ; mais cela ne m'empêchait pas d'aller au bal, j'avais besoin de voir C. C.

J'ai dit que l'habit de Pierrot est de tous les déguise-

ments celui qui cache le mieux les formes et l'allure; il a aussi l'avantage, au moyen d'un grand bonnet, de cacher les cheveux, et la gaze blanche qui couvre le visage empêche qu'on ne reconnaisse la couleur des yeux et des sourcils : mais, pour que les vêtements ne gênent point les mouvements du masque, il faut n'avoir rien dessous, et par la saison d'hiver un simple fourreau de toile a bien des désagréments. Je n'en tins nul compte; et, après avoir pris un potage, je monte en gondole et je me rends à Muran. Je n'avais point de manteau, et dans mes poches je n'avais que mon mouchoir, ma bourse et la clef du casino.

J'entre : le parloir était plein : mais je dus à mon accoutrement que chacun s'empressa de me faire place, car à Venise il est extrêmement rare de voir un Pierrot. Je m'avance marchant en nigaud, selon le caractère exigé du costume, et je vais me placer dans le cercle où l'on dansait. Après avoir considéré les polichinelles, les pantalons, les arlequins et les scaramouches, je m'approchai des grilles et je vis toutes les religieuses et les pensionnaires, les unes assises, les autres debout, et, sans m'arrêter sur aucune en particulier, je vis mes deux amies ensemble très-attentives à la fête. Je fis ensuite le tour de la salle, toisant de la tête aux pieds le premier venu et étant très-consideré de tous.

Je m'attachai à une jolie Arlequine en lui prenant nigaudement la main pour lui faire danser un menuet. Tout le monde se mit à rire et nous fit place. Ma danseuse dansa à merveille selon le masque qu'elle portait, et moi selon le mien : je fis rire toute la compagnie. Après le menuet, je dansai douze furlanes avec la plus grande vigueur. Hors d'haleine, je me laissai tomber en faisant semblant de dormir; et dès que je me mis à ronfler, tout le monde eut l'air de respecter le sommeil de Pierrot. On dansa une contredanse qui dura une heure et dont je crus ne devoir pas me mêler; mais, dès qu'elle fut achevée, voilà un Arlequin qui, avec l'impertinence permise à son costume, vient me fesser d'importance à grands coups de batte. C'est l'arme d'Arle-

quin. En ma qualité de Pierrot n'ayant point d'armes, je le saisis à la ceinture, et je le porte partout autour du parloir en courant, tandis qu'il continuait à me frapper de sa batte. Je le dépose ensuite, et, lui ayant arraché sa batte, je place lestement son Arlequine sur mes épaules, et à coups redoublés je le chasse devant moi au milieu des risées des spectateurs et des cris de l'Arlequine, qui craignait que je ne tombasse et que dans ma chute je ne fisse voir à l'assemblée son extrait baptistaire. Elle avait raison ; car voilà un sot Polichinelle qui vint par derrière me faire un croc-en-jambe, et force me fut de tomber. Tout le monde le hua. Je me lève, et, fort piqué, j'entame avec cet insolent une lutte dans toutes les règles. Il était de ma taille, mais maladroit, et ne sachant se servir que de sa force ; je le renversai, et, le secouant vigoureusement dans tous les sens, je lui fis perdre sa bosse et son ventre postiches. Au bruit des risées et au claquement des mains de toutes les religieuses qui n'avaient jamais vu un spectacle pareil, je saisis le moment, je fends la foule et je m'esquive.

J'étais tout en nage et le temps était froid ; je me jette dans une gondole et, pour ne pas me refroidir, je descends à la redoute. J'avais encore deux heures devant moi avant de devoir me rendre à Muran, et il me tardait de jouir de la surprise de ma belle religieuse quand elle verrait devant elle M. Pierrot. Je passai ces deux heures à jouer à toutes les petites banques, gagnant, perdant et faisant mille folies en toute liberté, sûr de n'être connu de personne ; jouissant du présent, bravant l'avenir, et me moquant de tous ceux qui emploient toute leur raison à prévenir le malheur qu'ils redoutent, tout en détruisant le plaisir actuel dont ils pourraient jouir.

Voilà enfin deux heures qui sonnent et qui m'avertissent que l'Amour et Comus m'appellent pour me donner de nouvelles jouissances. Mes poches pleines d'or et d'argent, je sors je vole à Muran, j'entre dans le sanctuaire et j'aperçois ma divinité appuyée contre la cheminée. Elle était en habit de religieuse, je m'en approche en tapinois pour jouir de sa surprise ; je la fixe, et je reste comme pétrifié.

L'objet que je vois n'est pas M. M.

C'est C. C., habillée en nonne, qui, plus étonnée que moi, ne pousse pas un soupir, ne prononce pas une syllabe, ne fait pas un mouvement. Je me jette sur un fauteuil pour me donner le temps de me remettre de mon étonnement. L'aspect de C. C. m'avait anéanti, et mon âme était stupéfaite comme mon corps : je me sentais dans un labyrinthe inextricable.

C'est M. M., me disais-je, qui me joue ce tour-là ; mais comment a-t-elle fait pour savoir que je suis son amant ? C. C. a-t-elle trahi mon secret ? Mais si elle m'a trahi, de quel front a-t-elle pu se priver du plaisir de me voir et se faire remplacer ici par sa rivale ? Ce ne peut pas être là une marque de complaisance, car on ne la pousse pas à ce point. Je n'y vois qu'une marque de mépris, qu'une offense gratuite.

Mon amour-propre s'évertua pour trouver des raisons capables de réfuter la possibilité de ce mépris, mais en vain. Absorbé dans ce ténébreux mécontentement, je me crus joué, trompé, méprisé, et je passai ainsi une demi-heure morne et taciturne, les yeux fixés sur C. C., ne disant pas un mot, elle, osant à peine respirer, embarrassée, interdite, et ne sachant en présence de qui elle se trouvait ; car elle ne pouvait tout au plus que me reconnaître pour le Pierrot qu'elle avait vu au bal.

Amoureux de M. M., et n'étant allé là que pour elle, je ne me trouvais pas disposé à prendre le change, quoique je fusse loin de mépriser C. C., dont le mérite était pour le moins aussi grand que celui de M. M. Je l'aimais tendrement, je l'adorais ; mais dans ce moment-là ce n'était pas elle que je voulais, parce que de prime abord sa présence m'avait semblé une sorte de mystification. Il me semblait qu'en prenant le parti de fêter C. C., je me manquais à moi-même ; je me disais que mon honneur s'opposait à ce que je me prêtasse à cette supercherie. En outre sans m'en rendre raison, j'étais bien aise de pouvoir reprocher à M. M. une indifférence étrangère à l'amour, et je voulais agir de manière qu'elle ne pût jamais juger qu'elle